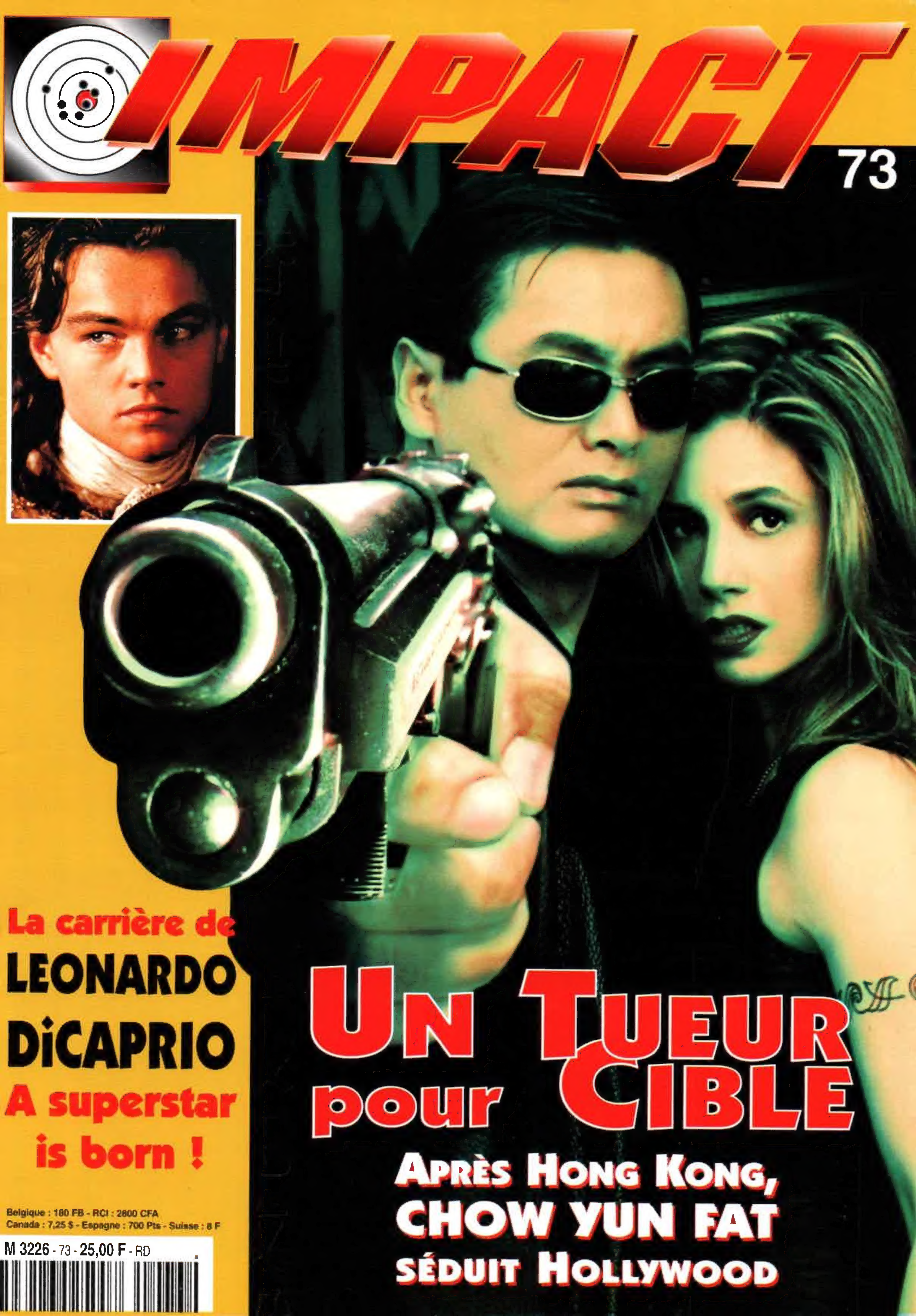

IMPACT
73
La carrière de
LEONARDO
DiCAPRIO
A superstar
is born !
UN TUEUR pour CIBLE
APRÈS HONG KONG,
CHOW YUN FAT
SÉDUIT HOLLYWOOD
Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F
M 3226 - 73 - 25,00 F - RD

# SOMMAIRE





*PLUIE D'ENFER : P. 26.*


**IMPACT,** une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris

**directeur de la publication** Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Damien Granger **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert

**comité de rédaction** Julien Carbon - Rafik Djoumi - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters **collaborateurs** Alexis Dupont-Larvet - Cyrille Giraud - Alexandre Nahon - Phil Ross - Jack Tewksbury - Pierre Vincent - Stéphane Thiellement - Sandra Vo-Anh

**correspondant à Los Angeles** Emmanuel Itier

**maquette** Vincent Guignebert

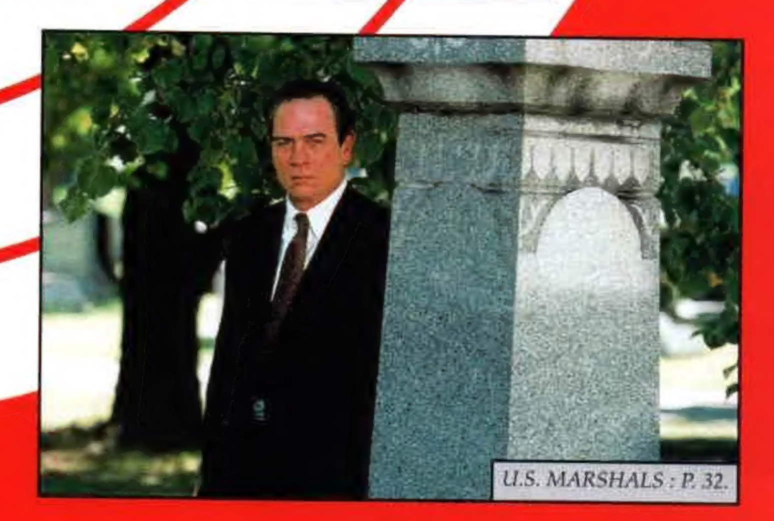
**composition** The Replacement Writers **photogravure** Beauclair **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépot légal** avril 1998 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°73** tiré à 60.000 exemplaires

**remerciements** Catherine Anconina - Michel Burstein - Cat's - Carole Chomand - Philippe Christin - Karine Ellena - Sylvie Forestier - François Frey - Léonard Haddad - Fabienne Isnard - Muriel Kintziger - Anne Lara - Pascal Launay - Etienne Lerbret - Christophe Lunn - Aliette Maillard - Dany Martin - Gilles Seba - Dominique Segal - Marc Toullec - Jean-Pierre Vincent

# ÉDITO

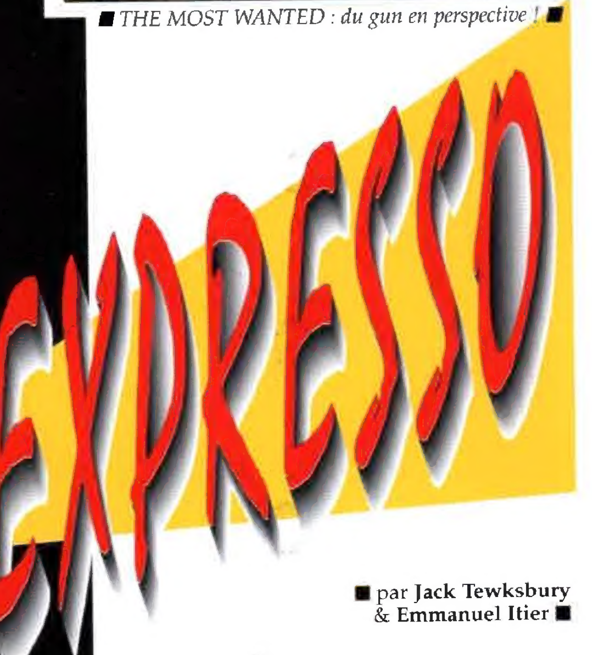

UN TUEUR POUR CIBLE : P. 8.


L'HOMME AU MASQUE DE FER : P. 18.


U.S. MARSHALS : P. 32.

A Hollywood, **Titanic** aura provoqué une rupture, mis en place une nouvelle révolution au sein des studios qui détiennent le monopole. Le film de James Cameron, quatre mois après sa sortie, continue d'engranger des sommes faramineuses. **Titanic**, c'est la poule aux œufs d'or, le film qui profite à tous : au studio, heureux d'avoir déjà empoché plus de 7,2 milliards de francs à travers le monde, à la presse, qui double ses ventes sur simple couverture accordée au film, et aux spectateurs qui donnent leurs 50 F avec le sourire, un tarif réduit quand il s'agit de rêver pendant plus de trois heures. Comment expliquer ce succès ? A Hollywood, tout le monde est d'accord. **Titanic** est une réussite artistique, mais ce n'est pas l'unique raison de cet engouement. Pour les pontes des plus grands studios, James Cameron n'en porte pas plus la paternité. La raison de ce succès se nomme Leonardo DiCaprio, 24 ans. Et Kate Winslet, 22 ans, à un degré moindre. Leonardo DiCaprio est beau, vous diront les filles. Pour les mecs les plus honnêtes, ceux qui ne sont pas jaloux, il a du talent. Pour les producteurs, DiCaprio est avant tout jeune. Aussi jeune que Neve Campbell, Matt Damon, Courteney Cox, Liv Tyler ou David Arquette. Ils représentent, à l'aube de ce nouveau millénaire, la nouvelle génération d'acteurs, la plus en vogue, pour une nouvelle génération de spectateurs qui, d'après certains sondages, ont entre 13 et 19 ans. Des spectateurs nourris au tube cathodique où ils ont vu leurs idoles, ces jeunes nouveaux talents, faire leurs premiers pas. Dans ***Friends***, ***Angela 15 ans*** ou ***La Vie à 5***. Déjà l'an dernier, **Scream** de Wes Craven ouvrait la marche. Plus de 100 millions de dollars de recettes pour un film d'horreur. Un score inespéré qui repose entièrement sur les épaules de ses acteurs. Hollywood est donc en passe de s'offrir un bon coup de lifting, car au box-office américain, ni **Sphere** avec Dustin Hoffman, ni **Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal** de Clint Eastwood ne parviennent à détrôner **Titanic** ou même **Scream 2**. Les vieux ne rapportent plus un rond, n'intéressent plus personne. A tel point que le **I'm a Legend** de Ridley Scott avec Arnold Schwarzenegger vient d'être annulé. *Warner* ne veut pas prendre de risques. Les mêmes, chez *Warner*, vont même jusqu'à flanquer un petit jeune, Chris Rock, dans les pattes des inspecteurs Riggs et Murtaugh pour les besoins de **L'Arme Fatale 4**. Logique quand on sait qu'en Amérique le cinéma n'est plus un art, mais une industrie. Dur pour des acteurs comme Sylvester Stallone, Bruce Willis ou Schwarzie (dont les actions du Planet Hollywood sont d'ailleurs en chute libre) qui, à un âge pas si avancé que ça, commençaient à connaître une carrière intéressante. Désormais, ceux auxquels Hollywood a fait les yeux doux pendant des années, risquent bien de se retrouver confinés dans les seconds rôles. Aujourd'hui, la capitale du cinéma leur ferme la porte au nez, les traite comme un paquet de linge sale. Place aux jeunes, ceux qui sont prêts à travailler plus de douze heures par jours sans broncher et pour le dixième du cachet de Robert De Niro ! Mais on n'aura pas tout perdu, car c'est peut-être l'occasion de revenir 50 ans en arrière, à l'époque où Roger Corman, qui une fois encore avait tout compris avant tout le monde, inondait les écrans de films de délinquance juvénile destinés aux teenagers. Seule différence : cette nouvelle génération de jeunes spectateurs a été nourrie au politiquement correct !

**Damien GRANGER**




■ THE MOST WANTED : du gun en perspective ! ■

■ par **Jack Tewksbury** & **Emmanuel Itier** ■

# Mes meilleurs copains...

A Hong-Kong, Ringo Lam a déjà une longue carrière d'une vingtaine de films, dont **City on Fire** avec un final qui a largement inspiré le **Reservoir Dogs** de Tarantino. Il tourne aussi **Full Contact** (dont *New Line* devrait bientôt mettre en chantier un remake US), polar ultraviolent avec Chow Yun Fat. Comme ses amis John Woo et Tsui Hark, Ringo Lam quitte Hong Kong et part pour Hollywood où il signe **Risque Maximum** avec Jean-Claude Van Damme. Une expérience fâcheuse pour le réalisateur puisque son film est coupé puis remonté par le studio contre sa volonté. Déçu, il repart pour Hong Kong et tourne pratiquement coup sur coup **Full Alert** et ce **The Most Wanted**.

Chan, Don et Max sont trois amis d'enfance venus à Hong Kong pour y exécuter un contrat. Lorsqu'il est pris en flagrant délit, Don se laisse gentiment arrêter, sans balancer ses complices. A sa sortie de prison, ses anciens partenaires lui proposent d'assassiner un candidat à la présidence. Mais Don refuse, bien décidé à retrouver une vie normale. Accusé de ce meurtre qu'il n'a pas commis, il est à nouveau incarcéré. Huit ans plus tard, aidé par un commando de mercenaires, il découvre que le commanditaire de l'assassinat du président n'est autre que son vieil ami et associé Chan. Celui que tous avaient cru mort dans un accident de voiture a changé de nom et s'est reconverti dans le «nettoyage» politique. Don décide d'aller trouver la police pour dénoncer Chan qui tente de lui faire porter le chapeau... Bien entendu, le film se termine dans un bain de sang où tous les protagonistes sont réunis pour régler leurs comptes. Ringo Lam fait parler la poudre, celle de mitraillettes chargées à bloc pour des gunfights aux multiples participants. Pas de Chow Yun Fat, ni de Simon Yam au générique de **The Most Wanted**. Volontairement, Ringo Lam ne fait appel à aucune star, même si ce polar s'annonce comme un des films les plus importants jamais tournés à Hong Kong. ■

# Le crépuscule du film noir...

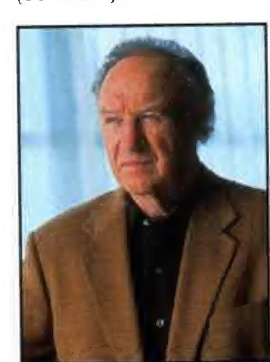
A 73 ans, Paul Newman se fait de plus en plus rare sur les écrans mais n'en disparaît pas complètement. Pour preuve, il vient de finir **Twilight** (ex-**The Magic Hour**) aux côtés de Gene Hackman et Susan Sarandon. Produit par *Paramount*, **Twilight** est écrit et réalisé par Peter Benton (metteur en scène de **Kramer contre Kramer** et **Mort aux Enchères**, et coscénariste de **Bonnie and Clyde** et du premier **Superman**), qui avait déjà dirigé la star dans **Nobody's Fool** en 1994.

Dans **Twilight**, Paul Newman est Harry Ross, un ex-flic alcoolique devenu détective privé à la solde de son ami Jack Ames (Hackman) et de sa délicieuse femme Catherine (Sarandon), de richissimes acteurs. Frappé d'un cancer, Jack est victime d'un odieux chantage. Il demande à Harry de l'aider et le charge d'aller porter une valise à une mystérieuse femme. Arrivé sur le lieu du rendez-vous, Harry découvre un cadavre et se trouve entraîné malgré lui dans une sombre histoire de meurtres liée à une affaire vieille de vingt ans, impliquant la mystérieuse disparition du premier mari de Catherine Ames...

Un thriller dans la lignée des films noirs des années 40, proche également du film **Le Chat Connaît l'Assassin** que Benton dirigea en 1977. Un croisement entre **Chinatown** et **L.A. Confidential** où sont également présents les nouvelles coqueluches d'Hollywood Reese Witherspoon (**Freeway**) et Liev Schreiber (**Scream 2**).



■ *Paul Newman & Susan Sarandon dans TWILIGHT* ■



■ *Gene Hackman dans TWILIGHTT* ■

## EXPRESSIMO

● Si Ice Cube chôme côté musique, c'est pour mieux se concentrer sur sa carrière de comédien, qu'il étend désormais à la réalisation. Son premier film, **Player's Club**, qu'il a lui-même écrit et co-produit pour le compte de *New Line*, se base sur du vécu et décrit le monde impitoyable des strip-clubs. De son côté, fort du succès vidéo de son premier film auto-distribué **I'm Bout It** (plus d'un million de cassettes déjà vendues), Master P vient de terminer **I Got the Hook up**, une comédie où des truands à la petite semaine piratent un réseau téléphonique à l'aide d'un appareil cellulaire. Cette fois, le film sera distribué en salles à l'échelle nationale par *Dimension Pictures*. Après quoi Master P devrait s'atteler à la réalisation d'un polar urbain.

● Jan De Bont, remis de l'échec cuisant de **Speed 2** au box-office américain, devrait bientôt s'atteler à la réalisation d'un nouveau thriller d'action, **Cosm**, dans lequel une scientifique crée littéralement son propre univers. Pas d'acteurs pressentis pour l'instant.

● Andy et Arlene Sidaris reprennent du service après avoir laissé leurs enfants diriger le navire le temps de deux films. Le nouvel opus de leur longue série de films d'action qui mêlent gros flingues et belles pépés se titre **Return to Savage Beach**, suite d'un de leur plus gros carton, **Piège pour Amazones**. Willow Black (Julie Strain), à la tête de l'organisation L.E.T.H.A.L. Force, envoie ses meilleurs agents en mission secrète dans le but de retrouver une disquette volée décrivant l'emplacement d'un trésor très convoité. Explosions à gogo et parties de fesse pudiques sont au programme.

● Pour les besoins de **Payback**, le premier film du scénariste Brian Helgeland (**L.A. Confidential**), Mel Gibson fait peau neuve et prend l'identité de Porter, petit gangster qui, laissé pour mort après avoir été doublé par son meilleur ami, infiltre une puissante organisation criminelle pour récupérer l'argent qui lui a été volé et prendre une revanche bien méritée. Mel Gibson tient un rôle de anti-héros dans ce thriller adapté du film de 1967 de John Boorman, **Le Point de Non Retour** avec Lee Marvin.

● Dans **Black Dog** de Kevin Hooks (**Passager 57**), Patrick Swayze retrouve un rôle de musclé, celui de Jack Crews, un ancien détenu forcé de transporter des armes volées dans le New Jersey pour protéger sa famille. Un convoi qui lui attire beaucoup d'ennuis puisque des agents fédéraux se lancent à sa poursuite et que son employeur s'est mis en tête de le liquider dès livraison du colis.


Ciné Fantastique
MAD MOVIES
LE RETOUR DE FREDDY
(ET SES AMIS...)
FREDDY 1
FREDDY 2
FREDDY 3
LES GRIFFES DE LA NUIT
WES CRAVEN
LA REVANCHE DE FREDDY
LES GRIFFES DU CAUCHEMAR
LA BAIE SANGLANTE
Le Dentiste
MORT SUR LE GRIL
L'ILE DU DR. MOREAU
ZOMBIE
TF1 VIDEO
ZANZIBAR
8 NOUVELLES RÉFÉRENCES RÉALISÉES PAR : SAM RAIMI, MARIO BAVA, WES CRAVEN, BRIAN YUZNA, DON TAYLOR, GEORGE A. ROMERO ETC...

**EXPRESSIMO**

# Sam : portrait of a serial-violeur !

■ *Samuel Jackson & Kevin Spacey dans THE NEGOCIATOR* ■

● Sylvester Stallone, fier de sa prestation dans **Copland**, s'est désisté du tournage de **The Negotiator** de F. Gary Gray (**Le Prix à Payer**). L'acteur, qui désire abandonner définitivement les rôles de gros bras musclé laisse ainsi sa place à Samuel Jackson (actuellement dans **Jackie Brown**) dans le rôle de Danny Roman, un agent du FBI chargé de mener les négociations lors des prises d'otages. Accusé de meurtre, il est inculpé par Chris Sabian (Kevin Spacey). Désespéré, il prend un bus en otage pour se rendre compte qu'un de ses passagers n'est autre que Sabian. David Morse et J.T. Walsh complètent la distribution.

● Depuis deux ans, impossible de passer un été sans voir la tronche de Nicolas Cage en tête d'affiche : **Rock**, **Les Ailes de L'Enfer**, **Volte/Face**. Cet été, il reviendra sur les écrans américains pour les besoins de **Snake Eyes**, le nouveau Brian De Palma. Il y incarne un détective de la police d'Atlantic City chargé de veiller sur un politicien qui se rend à un match de boxe. Lorsqu'il est assassiné, à lui de trouver le coupable parmi les 14.000 personnes présentes. Au fur et à mesure que l'enquête avance, il découvre une énorme conspiration qui l'oblige à aller fouiner dans son propre passé, loin d'être sans reproche. Gary Sinise et John Heard se joignent à Nicolas Cage pour ce film qui marque la troisième collaboration entre Brian De Palma et le scénariste David Koepp après **L'Impasse** et **Mission: Impossible.**

● Il est loin le temps où Sharon Stone était prête à tout, même à dévoiler les parties les plus intimes de son corps pour décrocher les beaux rôles. Assagie, elle se concentre désormais sur des rôles de femme mûre. Après **Casino** et **Sphere**, la voilà dans **Gloria**, un remake du classique de John Cassavetes adapté par Sidney Lumet. Elle reprend donc logiquement le rôle tenu par Gena Rowlands dans le film de 1980, celui d'une femme renfermée qui doit veiller sur un enfant après que sa famille ait été décimée par la mafia.

● Nouveau projet pour Roman Polanski : **The Ninth Gate**, qui présente Johnny Depp en restaurateur de vieux livres confronté à une secte satanique en pleine rédaction d'un ouvrage pour le moins démoniaque.






■ *Matt Dillon, Carrie Snodgress & Denise Richards dans WILD THINGS* ■

Il y a déjà dix ans, John McNaughton surprenait tout le monde avec **Henry : Portrait of a Serial Killer**, petit film indépendant et intelligent qui suivait le parcours d'un tueur en série vagabond. Un premier film qui laissait présager une carrière à succès. Pourtant, ni **Borrower** et son alien chasseur de têtes, ni **Normal Life**, un polar avec Luc Perry et Ashley Judd, ne parviennent à rencontrer le public. Pas même **Mad Dog and Glory** d'ailleurs, qui malgré ses trois stars en tête de générique (Robert De Niro, Uma Thurman et Bill Murray), est un échec au box-office. Son nouveau film, **Wild Things**, risque bien de relancer sa carrière ou au moins d'attirer à nouveau l'attention sur lui. Pour ce thriller aux allures de bonne série B, McNaughton réunit Matt Dillon (dont l'excellente prestation dans **Albino Alligator** n'aura pas laissé tous les producteurs de marbre), Kevin Bacon, Theresa Russell, Neve Campbell et Liev Schreiber (deux rescapés de **Scream 2**), Bill Murray et Denise Richards (la brune atomique et pilote de choc dans **Starship Troopers**). Un casting hétéroclite calibré pour ramasser le pactole.
Sam Lombardo (Dillon) est conseiller dans une grande école de Floride : c'est un séducteur, un coureur de jupons. Une passion qui risque bien de lui coûter sa carrière quand l'étudiante Kelly Van Ryan (Richards) l'accuse d'avoir abusé d'elle. Sa mère (Russell) porte plainte et le conseiller modèle se retrouve sur le banc des accusés. Tout se passerait pour le mieux si une autre étudiante, Suzie Troller (Campbell) ne venait confirmer la déposition de sa camarade Kelly. Deux détectives (Bacon et Daphne Rubin-Vega) sont chargés d'aller fouiner dans la vie de Lombardo pour que justice soit rendue...
Prévu en France pour fin mai, **Wild Things** profite des succès récents de **Scream** et **Souviens-toi l'Eté Dernier** dans le registre casting jeune. Mais parions que le sieur McNaughton ajoutera à la formule un zeste de sexe, une dose de drogue, et une pincée de violence ! ■

## Le remake était presque parfait



■ *Michael Douglas & Gwyneth Paltrow dans PERFECT MURDER* ■

Après **The Game**, Michael Douglas s'associe à Andrew Davis (**Piège en Haute Mer**) pour les besoins de **Perfect Murder**, un remake du film en relief d'Alfred Hitchcock de 1954, **Le Crime Etait Presque Parfait**. L'acteur de **Basic Instinct** est Steven Hayes, un mari qui aimerait voir sa femme disparaître définitivement. Pour ne pas salir les mains, il «emploie» un inconnu en le faisant chanter pour être sûr que tout se déroule comme prévu. Mais sa femme se débarrasse de son assassin présumé...
Autour de Michael Douglas, qui à la quarantaine passée se spécialise dans les thrillers mollassons, Andrew Davis réunit Viggo Mortensen (**G.I. Jane**) et Gwyneth Paltrow (**Seven**) pour le compte du producteur Arnold Koppelson, qui avait déjà produit **Le Fugitif** du même réalisateur.
A peine sorti du tournage de **Perfect Murder**, Michael Douglas devrait enchaîner avec **U-571**, un autre thriller se déroulant pendant la Seconde Guerre Mondiale que mettra en image Jonathan Mostow, producteur exécutif sur **The Game** et réalisateur du road movie haletant **Breakdown - Point de Rupture** avec Kurt Russell. Par contre, plus de nouvelles de **The General's Daughter**, le prochain film de Simon West (**Les Ailes de L'Enfer**) dans lequel Douglas doit tenir le rôle principal (a priori celui du général, pas de sa fille !).

## L'arme fatale contre les triades



■ *Mel Gibson & Danny Glover dans L'ARME FATALE 4* ■

On se demandait où étaient passés Riggs et Murtaugh, les deux compères des **Arme Fatale**. Annoncé depuis un moment, **L'Arme Fatale 4** arrive exactement six ans après le précédent film, une grosse farce indigeste. Sans cesse repoussé (Richard Donner et Mel Gibson attendaient le scénario idéal pour donner leur accord), le tournage a démarré le 16 janvier dernier à Los Angeles. Malgré ce début tardif, *Warner* maintient la date de sortie pour juillet prochain aux Etats-Unis et recommande à son équipe de mettre les bouchées-double à cet effet. Un tournage express, bouclé en quatrième vitesse pour cette suite qui se veut pourtant plus spectaculaire que les précédents films. Faut dire que *Warner* mise gros sur le film. Cette fois, Riggs et Murtaugh seront confrontés aux triades qui ont lancé un contrat sur les deux flics. A la tête de cette puissante organisation du crime, Jet Li, acteur talentueux et artiste martial génial de la série **Il Etait une Fois en Chine**. Mel Gibson et Danny Glover reprennent leurs rôles respectifs, toujours secondés par René Russo et Joe Pesci. Ce dernier serait légèrement mis sur la touche par un nouveau venu, Chris Rock, qui en pince sec pour l'aînée de Murtaugh. Produit par Joel Silver, le scénario de **L'Arme Fatale 4** aurait selon certaines rumeurs été retouché par Brian Helgeland (**Complots**). Il paraîtrait également que le scénario réserve à tous les couples du film un heureux événement. La relève serait-elle déjà assurée pour **L'Arme Fatale 5** ?

# OUVREZ-LA !

## quand la légende rejoint l'histoire

Dans son article paru dans *Impact* n°72, Julien Carbon (mon bon maître, que je salue au passage) évoque les éléments historiques intégrés aux films de la série **Il Etait une Fois en Chine**. Un fait concernant le second film de la saga me semble très important bien qu'il ne soit pas évoqué dans l'article. Il s'agit de l'existence réelle de la Secte du Lotus Blanc.
Sous l'empire mongol Yuan, au XIVe siècle, ont éclaté des révoltes pour des raisons tant sociales que naturelles (la grande famine de 1329 par exemple). Quelques années plus tard, aux alentours de 1350, les révoltes à tendance sociale de paysans réagissant à leur sort, se transforment en révoltes à tendance nationaliste dont le but est de chasser les mongols de Chine. La plus fameuse reste la révolte des turbans rouges. On voit également émerger plusieurs chefs révolutionnaires tels que Hau Shan-tong, ou Zhu Yuan-zhang, ainsi que... la Secte du Lotus Blanc.
La couleur blanche du nom a son importance. Elle symbolise la lumière ; d'ailleurs, l'un des symboles des rebelles était le cheval blanc. De plus, la dynastie suivante (mise en place par Zhu Yuan-zhang évoqué plus haut) aura pour nom Ming ce qui, en chinois, signifie Lumière. Il serait par contre intéressant de savoir si, au XIXe siècle, la secte est de nouveau réapparue ou s'il s'agit d'une invention de Tsui Hark.
Voilà, j'espère de pas avoir été trop ennuyeux. Ne vous en faites pas, je ne vais pas vous écrire à chaque fois que je trouve quelque chose de la sorte dans un film.
Amicalement,

**David Meadeb**

*Alors trois choses : d'abord ce genre de courrier ne nous ennuie pas du tout, bien au contraire ; ensuite, n'hésite surtout pas à récidiver si l'occasion se présente ; enfin, il semble que la Secte du Lotus Blanc ne soit pas réapparue au XIXe siècle et que Tsui Hark ait donc fait un «emprunt» à l'Histoire.*



■ *Un mystère de moins dans* ***Le Chacal*** *: c'est bien Bruce Willis derrière les lunettes !* ■

## dans la ligne de mire...

Un petit mot pour souligner la grandiose intelligence des personnes concoctant les bandes annonces. Je suis allée voir **Le Chacal** et, sans m'étendre sur la qualité du film, ni sur le scénario presque sans surprise, ni sur la pertinence du choix de Richard Gere en terroriste de l'IRA (si, si, on y croit dur comme fer), les trois quarts de l'histoire sont basés sur le fait que l'on pense que l'homme à abattre est le grand manitou du FBI. A un seul moment, si l'on est habitué à ce genre de film, on peut deviner la vraie cible, mais le suspense reste à ce niveau entier. On ne découvre donc l'identité de la personne visée que dans le dernier quart d'heure du **Chacal**, à moins d'en avoir vu la bande annonce où, dès les premières secondes, les quinze dernières minutes du film sont résumées ! Alors là, moi je dis chapeau Messieurs, vous n'avez sûrement pas été recalés au BAC à l'épreuve «résumé». Plus besoin donc de voir le film. Ou alors, je n'ai peut-être pas saisi la philosophie version **Titanic** : on sait comment ça se termine, mais on y va quand même !

**Karine Salari**

*Il est en effet assez fréquent que les bandes annonces ne vendent pas le film, mais le racontent du début à la fin, de façon totalement chronologique. Cela permet en général d'économiser du temps pour aller voir d'autres choses bien mieux. Concernant* ***Le Chacal****, nous serions malgré tout mal placés pour la ramener puisque dans l'article que nous lui avons consacré, l'identité de la vraie cible est également révélée. Différence notoire : c'était pour vous inciter à ne pas voir le film !*

## une triste épave

**Titanic**, ou comment galvauder l'expression «chef-d'œuvre». Effectivement, il n'est pas permis de rester insensible devant l'engouement injustifié que suscite ce film. Nous attendions avec une certaine impatience le film de Cameron pour différentes raisons (sujet fascinant, énorme budget, reconstitution maniaque...) et notre déception fut proportionnelle au coût du film.
En effet, tous les poncifs du «produit hollywoodien» sont réunis, à croire qu'on ait voulu en faire un best of : vulgarité, gags idiots (la scène de la hache), psychologie primaire des protagonistes, personnages secondaires inexistants (le commandant), voire ridicules (David Warner en chien servile de son maître), images «romantiques» dignes d'un poster Soho, acteurs peu crédibles (DiCaprio sorti tout frais d'un sitcom), séquences du présent niaises et nocives à la mécanique du récit, etc. Pourquoi, pour citer un exemple, lors du début de panique des passagers, Cameron préfère-t-il s'éterniser sur cette fameuse histoire de bijoux ?
Bref, on pourrait continuer pendant des pages et des pages en concluant que tout cela confirme ce que l'on craignait : à l'aise dans l'action, Cameron est bien incapable de la moindre subtilité dans les rapports humains. Mais ce qui nous frappe particulièrement, c'est tout autre chose : que le spectateur lambda soit sensible aux rêves infantiles du réalisateur est une chose, mais que des critiques comme vous qui avez visionné les films de Kubrick, Leone ou Scorsese succombiez à une telle débauche de niaiseries est proprement insupportable.
Ne revenons pas sur la musique et ce choix de Céline Dion qui confirme le mauvais goût du «metteur en scène».

**David Simon & Nicolas Cottard**

*Ah, enfin un peu de mauvaise foi sur* ***Titanic****, ça fait du bien. Il est vrai que le concert de louanges et le mega-succès planétaire du film commençaient à lasser. Et puis, entre reconnaître quelques défauts à film immense et en parler comme d'un navet, il n'y a qu'un pas à franchir. Bravo les gars !*

**Un polar d'action fortement tenté par Hong Kong qui marque les débuts américains de Chow Yun Fat...**

■ *John Lee (Chow Yun Fat) : quand le chasseur devient gibier suite à une faute professionnelle...* ■

# Un Tueur pour Cible

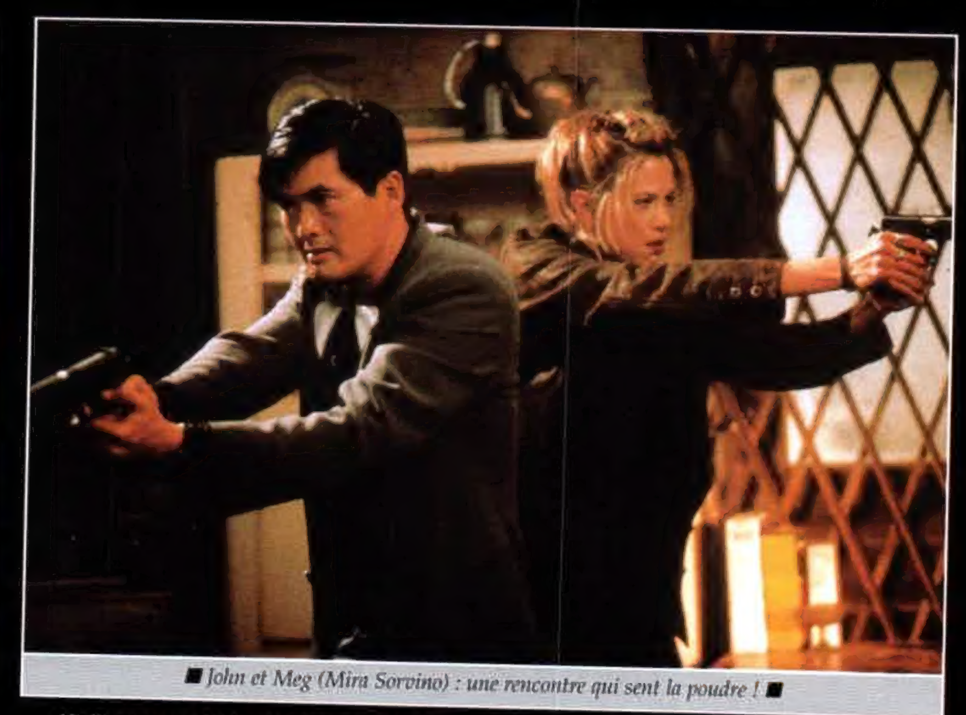
fan de John Woo

## Antoine Fuqua

**UN TUEUR POUR CIBLE est le premier film d'Antoine Fuqua. Venu du clip et de la publicité, il signe les vidéos de Prince, Arrested Development, Zhane, Toni Braxton et, surtout, dirige le GANGSTA'S PARADISE de Coolio qui lui vaudra le MTV Video Music Award du meilleur clip de rap et celui de meilleur clip pour un film. Dans la pub, il travaille pour des clients aussi prestigieux que Reebok, Honda, Seiko, Armani et Toyota. Né à Pittsburgh, en Pennsylvanie, il fait des études d'ingénierie électrique avant de partir vivre à New York pour y faire carrière dans le cinéma. Avec UN TUEUR POUR CIBLE, il offre à Chow Yun Fat son premier rôle dans un film américain. Un rôle taillé sur mesure qu'il emprunte au cinéma de Hong-Kong. Son film entretient d'ailleurs autant de rapport avec le cinéma américain qu'avec celui de Hong-Kong. Un vrai bouillon de cultures !**



■ *Antoine Fuqua : un réalisateur «parrainé» pour son premier film par John Woo* ■


■ *John et Meg (Mira Sorvino) : une rencontre qui sent la poudre !* ■

***Un Tueur pour Cible* est votre premier long métrage, un film d'action où gunfights et cascades tiennent une place importante. Vous n'avez pas choisi la facilité pour vos débuts...**

Certains jours, c'était un vrai casse-tête, un cauchemar ; d'autres, une vraie partie de plaisir. Je pensais que je n'aurais jamais assez de temps pour tourner toutes les scènes telles que je les avais imaginées. Chorégraphier des séquences d'action demande beaucoup de préparation, beaucoup de temps. Mais c'est ce qu'il y a de plus stimulant. Ce qui l'est moins, c'est d'apprendre qu'il ne reste qu'une heure pour en réaliser deux. Je me demandais souvent comment j'allais m'en sortir. C'était parfois très dur. Je n'ai bénéficié que de quarante-huit jours de tournage. C'est peu pour un film comme celui-ci.

**Comment en êtes-vous venu à réaliser le film ?**

Il y a quatre ou cinq ans, j'ai rencontré Chow Yun Fat un soir de Noël chez Oliver Stone. J'adore Chow Yun Fat. C'est un excellent acteur. Je n'arrêtais pas de parler de lui. Les gens présents à cette soirée ont tous dû me prendre pour un fou : eux ne le connaissaient pas du tout. A quoi bon s'intéresser à un acteur chinois puisque nous avons déjà nos propres stars ? Un jour, un producteur m'a demandé si je connaissais un certain Chow Yun Fat. J'ai répondu : «Vous rigolez ? Bien sûr que je le connais. Je n'arrête pas de vanter ses talents !». Puis John Woo m'a contacté pour aller le rencontrer et discuter du projet avec des exécutifs de *Columbia*. J'ai ensuite appris que j'avais été choisi pour réaliser **Un Tueur pour Cible**. Je ne sais pas trop pourquoi. Peut-être parce qu'ils avaient aimé le clip de Coolio **Gangsta's Paradise** ou les pubs que j'avais faites pour *Reebok*. Ou alors parce que je connaissais Chow Yun Fat et que j'étais un grand fan du cinéma de Hong-Kong.

**Quels sont vos films de Hong-Kong préférés ?**

J'adore John Woo, surtout **The Killer**, qui est mon favori, et **A toute Epreuve**. **City on Fire** de Ringo Lam est aussi un de mes classiques. J'aime aussi d'autres genres de films, plus intimistes. Mais en ce qui concerne l'action, ma préférence va à John Woo. J'adore ce pays, leur cinéma. J'ai d'ailleurs tourné quelques scènes de mon nouveau film là-bas, **Entrapment**, pendant la rétrocession.

**Quel était exactement le rôle de John Woo sur le film ?**

Il était comme un grand frère. En fait, pendant le tournage d'**Un Tueur pour Cible**, il était lui-même en train de réaliser **Volte/Face** juste à côté. Nous tournions tous les deux dans le centre ville de Los Angeles. ■ ■ ■

# un tueur pour cible

■■■ C'était amusant car de mon plateau, on pouvait entendre les coups de feu tirés sur le sien ! Il fallait alors tout arrêter, et quand leurs coups de feu cessaient, c'était à notre tour de déclencher une fusillade. Les habitants du centre ville ont vécu au rythme des gunfights pendant plusieurs jours. Je rencontrais John Woo tous les matins vers quatre heures, pour discuter de nos films respectifs. Même s'il bénéficiait d'un budget beaucoup plus confortable, il était confronté aux mêmes problèmes que moi. Finalement, il y a toujours quelque chose qui ne va pas, on manque toujours de temps. Même s'il était très pris, il m'a toujours soutenu en me motivant et en m'incitant à aller demander une rallonge budgétaire au studio. C'est un homme formidable. Nous parlions surtout d'inspiration, car j'étais parfois bloqué. A cause du stress, j'avais du mal à arranger les séquences entre elles. Pour m'aider, il me racontait comment il s'en sortait lorsqu'il se retrouvait confronté à une situation semblable.

**_Un Tueur pour Cible_ ressemble à un film de Hong Kong, mais il conserve une approche très personnelle, américaine. Le résultat est intéressant.**

J'en suis heureux car c'est exactement ce que je voulais faire. C'est dur d'avoir John Woo comme «grand frère». Je savais que tout le monde allait me comparer à lui. En un sens, il faut l'accepter : on ne peut rien contre. Mais il faut ensuite trouver un moyen unique et personnel de filmer Chow Yun Fat pour éviter trop de similitudes, et trop de comparaisons. Je désirais que les gens puissent reconnaître un style, le mien, plutôt que d'associer le film à John Woo. C'est ce qui a été le plus dur. Souvent, la nuit, je m'interrogeais sur la manière de filmer telle ou telle scène, pour qu'elle soit à la fois intéressante et nouvelle. Je voulais faire ressortir mon style, ma façon de filmer, qui est différente de celle de John Woo. Je suis content de voir que ça fonctionne. Mais si j'avais eu plus de temps, j'aurais aimé lui rendre un peu plus hommage, à ma manière. Tout comme n'importe quel autre réalisateur, j'aurais aimé pouvoir en faire plus, et plus encore. Ce sera pour la prochaine fois. Quand on se reverra, je vous dirai : «Je vous avais dit que je voulais en faire PLUS. Eh bien voilà ce que j'entendais par PLUS !».

**L'histoire d'_Un Tueur pour Cible_ est assez simple, en fait. Qu'est-ce qui vous a attiré dans ce scénario ?**

Le concept de ce tueur pris pour cible par deux de ses confrères m'a séduit. Et c'était l'occasion de pouvoir travailler avec Chow Yun Fat. On ne peut jamais être sûr de rien. On ne peut jamais savoir à l'avance si le film sera réussi ou pas. Alors il ne faut pas hésiter, mais foncer et faire de son mieux. Grâce à mon expérience dans la publicité et le clip vidéo, je savais déjà comment diriger une équipe et gérer un plateau. D'ailleurs, le tournage à proprement parler n'a pas vraiment posé de problème. J'étais par contre plus angoissé par l'évolution de l'histoire et des personnages.

**Généralement, les débuts d'un réalisateur noir se font dans le cadre du «film black», comme John Singleton avec _Boyz N the Hood_ ou les frères Hugues avec _Menace II Society_. Vous cassez les stéréotypes...**

Je ne veux pas être perçu comme un réalisateur noir, mais comme un réalisateur à part entière. Pour commencer, je dois faire mes preuves pour assurer ma position. Après ça, je pourrai faire n'importe quel genre de film. Que ce soient des films «black» ou pas n'a aucune importance. Je n'avais pas envie dès le début de me laisser emprisonner dans un genre, comme certains metteurs en scène. J'ai envie de faire toutes sortes de films. J'aimerais en tourner un en France avec Luc Besson, qui est un de mes réalisateurs préférés.

**Quel regard portez-vous sur des réalisateurs tels que Spike Lee et Bill Duke, qui font quasi-exclusivement des films «black» ?**



■ *L'arrivée des tueurs Ryker (Til Schweiger) et Collins (Danny Trejo) à l'aéroport : très discret !* ■

## UN TUEUR EN CAVALE

Pour son premier film américain, Chow Yun Fat ne tourne pas avec John Woo. Ni même avec Tsui Hark, dont on ne sait toujours pas si le **Knockout** avec Van Damme sortira en salles. Mais le nom de John Woo reste associé à celui de l'acteur, son protégé, qu'il a révélé dans le **Syndicat du Crime 1** et **2**, **The Killer** et **A toute Epreuve**. De son côté, Chow Yun Fat a lui aussi largement contribué au succès de son mentor. Pendant qu'il tourne **Volte/Face** juste à côté, John Woo parraine **Un Tueur pour Cible** et épaule le réalisateur Antoine Fuqua, un de ses grands admirateurs. Pas de quoi dépayser Chow Yun Fat. Surtout que son personnage, John Lee, est un tueur implacable et efficace. Il a aussi la classe et la dignité des gangsters d'antan, comme ceux qu'il interprétait déjà à Hong Kong. Pour lui, exécuter un contrat, c'est un gagne-pain, pas une vocation. Une dette l'oblige à travailler pour Monsieur Wei (Kenneth Tsang), un caïd de la mafia chinoise implantée aux Etats-Unis. Sa nouvelle mission : venger la mort du fils de son employeur, abattu au cours d'une saisie de drogue par l'inspecteur Zedkov (Michael Rooker). Mais devant sa cible, John Lee refuse soudainement d'obéir aux ordres. Il doit désormais se procurer de faux papiers d'identité pour quitter le pays et rejoindre la Chine où sa famille est en danger. Un ami lui donne l'adresse de Meg Coburn (Mira Sorvino), une jeune et séduisante faussaire. Mais quand John Lee arrive sur les lieux, il est suivi de près par les hommes de main et les «tueurs remplaçants» de Monsieur Wei...

**Un Tueur pour Cible** souffre d'un handicap gênant. Un scénario vide, comme inachevé, qui tient sur une bobine. Passé le premier quart d'heure du film, John Lee et Meg Coburn écument la ville à la recherche d'un photomaton, les assassins de Monsieur Wei ayant fait irruption dans le bureau de la faussaire avant qu'elle ait pu imprimer les photos d'identité nécessaires au fugitif pour quitter le pays ! Traquenards, poursuites et gunfights sont au programme pour couvrir les carences scénaristiques. Où qu'ils aillent, les tueurs sont déjà là à les attendre, prêts à vider leurs chargeurs. Niveau douilles, le quota est atteint. A tel point qu'on en arrive à se détacher des personnages et de leurs motivations. Et même du point de départ de ces duels, chorégraphiés comme des ballets. Car Antoine Fuqua respecte certaines traditions sans les écorcher, celles qu'il a retenues des films de Hong Kong dont il s'est gavé. A ces films, il emprunte aussi la sérénité et la loyauté des personnages, dont il fait bénéficier John Lee et Monsieur Wei. Et rien que ces deux-là, car chaque personnage est traité sous l'angle de sa propre culture. Comme pour accentuer l'écart qui sépare les tueurs orientaux, des samouraïs, des exécuteurs occidentaux dont l'efficacité ne vaut que pour leur indélicatesse et la sauvagerie dont ils font preuve. Ce croisement des cultures, c'est la grande réussite de ce film inégal. D'un côté, Chow Yun Fat en tueur sentimental, et de l'autre, Danny Trejo en «replacement killer» lobotomisé. Antoine Fuqua surmonte l'obstacle d'un scénario embryonnaire qui pose problème dès le départ et en profite pour réaliser un film qui est à l'arrivée plus hong-kongais que les deux premiers essais hollywoodiens de John Woo.

■ D.G. ■

**Columbia Pictures** présente Chow Yun-Fat & Mira Sorvino dans une production **WCG Entertainment _UN TUEUR POUR CIBLE (THE REPLACEMENT KILLERS_** - USA - 1997) avec Michael Rooker - Kenneth Tsang - Jurgen Prochnow - Til Schweiger - Danny Trejo - Clifton Gonzalez Gonzalez **photographie de** Peter Lyons Collister **musique de** Harry Gregson-Williams **scénario de** Ken Sanzel **produit par** Brad Grey & Bernie Brillstein **réalisé par** Antoine Fuqua

**27 mai 1998** **1 h 27**

■ *John Lee sur le point de remplir son contrat. Dans la ligne de mire, le flic Zedkov et son enfant...* ■

Je les aime beaucoup en tant que personnes, et je suis heureux qu'il aient contribué à une certaine ouverture des mentalités, ce qui a permis à des films a priori risqués de voir ensuite le jour. Mais ce ne sont pas des réalisateurs que j'adule. Je les respecte et les estime, ce qui est différent. Ils ne m'inspirent pas du tout. Juste retour des choses, je ne pense pas les inspirer une seconde. Ce qu'il faut, c'est continuer à se respecter mutuellement en tant que réalisateurs. En fait, je n'aime pas leur esthétique, la manière dont ils réalisent leurs films. C'est juste une histoire de goût. Ce ne sont pas les films que j'ai envie de voir. J'aime les rêveurs, les réalisateurs qui créent un monde et vous y entraînent. Comme Ridley Scott avec **Blade Runner** par exemple. J'aime être dépaysé lorsque je vais au cinéma. Ça doit être un expérience. Les films de Spike Lee et Bill Duke sont parfois trop réalistes, et on a déjà bien assez de la réalité quotidienne. Si je veux savoir ce qui se passe en bas de chez moi, je peux regarder les infos. Je pense que nous avons une obligation envers le public qui est de le transporter ailleurs. Pas tout le temps, certes. J'ai moi-même parfois envie de coller à la réalité, pour pouvoir exposer un fait. Mais je ne crois pas que ce soit une obligation. Pourquoi, par exemple, certains réalisateurs se sentent-ils obligés de parler du racisme ? Le racisme existe, on le sait. Et pourquoi cela devrait-il toujours être montré sous un angle similaire ? Il y a plusieurs façons de dénoncer le racisme, et ça serait plus intéressant s'il était traité de manière créative.

**Mais il y a aussi les films de Blaxploitation, qui reviennent à la mode suite à la sortie du film de Quentin Tarantino, *Jackie Brown*...**

J'adore les films de Blaxploitation, je prends mon pied à les regarder. Mon préféré, je crois, est **Shaft**. J'aimerais d'ailleurs en faire un remake mais j'ai appris que John Singleton était sur le coup. A l'époque où le genre est né, les réalisateurs et les producteurs prenaient de vrais risques. Il faudrait que je trouve des conditions équivalentes pour signer un film de Blaxploitation. Car si c'est uniquement pour profiter du succès de **Jackie Brown**, ça n'a aucun intérêt.

**Il y a beaucoup de gunfights dans *Un Tueur pour Cible*. Comment les avez-vous découpés, mis en scène ?**

J'ai tout essayé. Je filmais souvent avec plusieurs caméras, mais quand j'avais eu assez de temps pour chorégraphier les scènes dans les moindres détails, je préférais n'en utiliser qu'une pour pouvoir m'occuper du cadre. Dès que c'était possible, je prenais le contrôle de la caméra. J'aime utiliser le moins de caméras possible. C'est plus facile de tout contrôler, car le tournage de ce genre de scènes peut parfois entraîner certains risques. A tout moment, quelqu'un peut se blesser. Il faut être très attentif et très précis, prendre le maximum de précautions, savoir exactement qui tire sur qui. Il y a des débris de glace, des cartouches à blanc qui partent dans tous ■ ■ ■



■ *Meg Coburn (Mira Sorvino), une faussaire experte dans le maniement des armes* ■



■ *Stan Zedkov (Michael Rooker) : en plombant le fils de Mr Wei, il a déclenché les hostilités* ■

■ ■ ■ les sens, c'est très intense. D'ailleurs, quelqu'un a été touché à la jambe par une balle à blanc, et je peux vous dire que ça fait un mal de chien.

**Les images infographiques sont d'une grande aide aujourd'hui pour les scènes trop périlleuses...**

Il n'y en a pas dans mon film. Ou juste pour effacer un câble apparent. De toute façon, on n'avait pas assez d'argent pour s'en offrir. Un ordinateur, à mon avis, crée une certaine distance entre le spectateur et le film. Une fois qu'on se rend compte que quelque chose est faux, fabriqué digitalement, le rêve est brisé. Ça devient un simple film et non plus une aventure. La technique peut parfois nous faire oublier qu'un film, c'est aussi une histoire qui nous transporte pendant une heure et demie.

**La musique tient une place importante dans *Un Tueur pour Cible*, sert son rythme, dynamise certaines scènes. Aviez-vous déjà une idée de la bande son sur le tournage ?**


■ *Une embuscade dans un garage : heureusement, John Lee a une voiture solide !* ■

Bien sûr. Parfois, lorsque je travaillais sur mon ordinateur à faire la liste des plans, je me mettais un disque pour avoir une meilleure idée du rythme et le garder à l'esprit. Dans ces cas-là, mon moniteur devient un peu comme un écran de cinéma.

**Il y a un détail étrange dans le film. C'est le personnage interprété par Danny Trejo. Aucun des «tueurs remplaçants» ne parle, sauf lui, qui a une seule réplique... Un oubli ?**

*(Rires)* A l'origine, les deux tueurs avaient plus de scènes et parlaient tous les deux. Mais nous avons dû les couper pour raccourcir le film, qui était bien trop long pour un «actioner» à petit budget. Et puis, c'est Chow Yun Fat le héros ! Je trouve que le titre américain, **The Replacement Killers**, n'est pas le plus approprié parce que ça n'est pas vraiment le sujet principal. Il a fallu que j'enlève des scènes avec ces deux tueurs pour ne pas risquer la confusion.

**Pourquoi filmer autant de plafonds ? Il y en a pratiquement un dans chaque scène en intérieurs...**


■ *Un gunfight en apesanteur dans le Chinatown de Los Angeles* ■

## de la rue à l'écran

# KEN SANZEL

**Après plusieurs années de bons et loyaux services au sein de la police new-yorkaise, Ken Sanzel abandonne le gilet pare-balle pour se consacrer à l'écriture. Son genre de prédilection : le polar, les films d'action où flics et gangsters se font la guerre. Faut dire qu'en matière de flingues et de banditisme, il sait de quoi il parle. Après un passage par le petit écran pour la série LAWLESS, il accouche du script d'UN TUEUR POUR CIBLE, le premier film américain de Chow Yun Fat.**

L'histoire d'**Un Tueur pour Cible**, le scénariste Ken Sanzel l'élabore à partir d'une scène, d'une idée qui lui traverse l'esprit. *«C'était juste un point de départ. Un tueur professionnel entre dans le bureau d'un faussaire et lui demande son aide pour quitter la ville. C'est impératif pour lui. Sur ces paroles, deux hommes armés font irruption dans la pièce et les canardent. Désormais, la cible c'est lui. Les rôles sont inversés et l'assassin le plus redouté de la ville devient un fugitif. Je trouvais ce concept amusant et intéressant»* raconte cet ancien flic. A l'arrivée, l'histoire d'**Un Tueur pour Cible** ne dépasse pas cet état de concept. L'histoire, Ken Sanzel ne l'écrit pas, il la fabrique en imaginant une succession de situations et de scènes d'action qui viennent se greffer au noyau de départ. Pas étonnant de la part d'un ex flic de choc casse-cou, qui a passé la moitié de son temps sur le terrain. Il met très vite un terme à ses études pour s'enrôler dans l'armée et servir la police militaire dans le désert de Mojave. Il entre ensuite dans la police de New York et rejoint leur détachement d'élite. Au cours de sa carrière, il participe à plus de soixante arrestations et opérations spéciales, et reçoit de nombreuses décorations, dont la Distinguished Duty Medal pour avoir neutralisé un homme armé d'une mitraillette, et la Combat Cross de la police qui lui est remise pour avoir été blessé en mission. Un modèle, ce Ken Sanzel, un de ces flics dont la ville aime vanter les mérites et le courage. En 1995, il quitte les forces de l'ordre pour devenir scénariste et se sert de son expérience pour rédiger le pilote de la série télé ***Lawless***, interprétée par Brian Bosworth et Glenn Plummer.

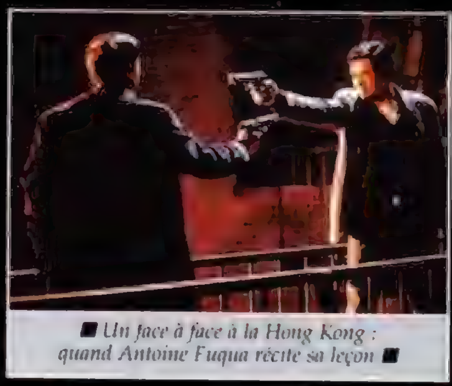
*«Mon script a subi quelques changements depuis que je l'ai écrit. A l'origine,* ***Un Tueur pour Cible*** *devait se dérouler à New York, aux alentours de Times Square. Finalement, nous avons décidé de déplacer l'action à Los Angeles pour des raisons artistiques. Ils ont aussi développé l'aspect mélo de l'histoire, qui était beaucoup plus atténué dans ma version. Le scénario a été réécrit plusieurs fois par deux autres scénaristes qui chaque jour me faisaient part des modifications. Mais je n'étais déjà plus vraiment impliqué dans le projet. Aujourd'hui, le film reflète bien plus la vision d'Antoine Fuqua que la mienne».* Lorsque l'idée d'**Un Tueur pour Cible** germe dans la tête de Ken Sanzel, il la développe pour des acteurs américains comme Bruce Willis et Linda Fiorentino. *«Quand j'ai appris que Chow Yun Fat avait été choisi pour interpréter John Lee, je suis allé lui rendre visite à Los Angeles pour apprendre à mieux le connaître, car je n'avais pas écrit ce personnage pour lui. Nous avons donc retravaillé son rôle ensemble. Il avait énormément d'idées qui nous ont servi à construire son passé et à définir ses motivations. C'est un vrai bonheur de travailler avec lui car il connaît ce genre de rôle sur le bout des doigts».* **The Killer**, les **Syndicat du Crime**... Chow Yun Fat n'a plus aucun mal à se glisser dans la peau de ces tueurs au grand cœur, de ces gangsters plus motivés par l'honneur que par l'odeur de la poudre. Une approche que Hong Kong affectionne tout particulièrement. *«Leur culture est différente de la nôtre et je pensais qu'il serait intéressant d'en exploiter certains aspects. Collaborer tout ce temps avec Chow Yun Fat m'a donc permis de pouvoir introduire dans le script une partie de sa personnalité. Apprendre à connaître sa façon de s'exprimer et son sens de l'humour m'a beaucoup aidé à définir son personnage. C'est un acteur très expressif qui a un potentiel énorme. Il arrive à faire passer plus d'émotions en trois mots que n'importe quel autre acteur en trois phrases».* L'acteur fétiche de John Woo, Ken Sanzel l'admire, connaît sa filmographie par cœur, à commencer par le **Full Contact** de Ringo Lam, dont il vient d'écrire le remake pour le compte de New Line. *«Mais je ne veux pas être perçu comme un simple scénariste. Et c'est très frustrant d'écrire un script en le visualisant et de savoir qu'il échouera ensuite entre les mains de quelqu'un d'autre qui n'aura pas forcément les mêmes idées ou les mêmes envies. C'est pour cette raison que j'ai décidé de réaliser mon prochain film moi-même».* C'est **Scared City**, un thriller d'action où Stephen Baldwin, Chazz Palmentieri et Tia Carrere se partagent la vedette.

■ D.G. ■

Je voulais donner au film un côté claustrophobe, tout en conservant un univers vertical. C'est pourquoi on voit également beaucoup de buildings qui marquent la transition entre les scènes. J'ai essayé d'avoir toujours en tête qu'il y a un aspect spirituel à l'histoire. Quand on entre dans le film, c'est le même choc que lorsque vous visitez une grande ville pour la première fois. Il y a tous ces toits, ces façades immenses qui donnent l'impression d'un monde flottant. Dans une scène, Chow Yun Fat descend d'un arbre, et on dirait qu'il flotte sur le sol. J'ai essayé de donner l'impression que quelqu'un surplombe la scène, que quelqu'un regarde ce qui se passe d'en haut. Pour moi, **Un Tueur pour Cible** n'est pas seulement un film d'action. Il parle aussi de rédemption. Ce sont les personnages qui sont importants ici.

**Pourquoi avoir choisi Mira Sorvino pour interpréter Meg ? Elle n'a pas particulièrement les caractéristiques de la femme d'action...**

C'est vrai. On m'a d'ailleurs suggéré d'autres actrices, mais j'ai trouvé que Mira avait quelque chose de différent. Je voulais que ce soit une fille blanche, à la fois très dure et capable de montrer de la compassion. Je n'aurais par exemple pas choisi une actrice mexicaine sous prétexte que Meg est une voleuse. Mira est extraordinaire, et en plus, elle parle chinois. Un don que j'aurais aimé utiliser mais je n'en ai pas eu l'occasion. En fait, nous manquions encore une fois de temps. Ce film est surtout un moyen pour Chow Yun Fat de montrer aux Américains ce qu'il est capable de faire. Le rôle de Mira consistait à l'aider dans cette démarche. Sur le plateau, elle était comme une petite fille surexcitée. Il fallait chaque soir la prier de nous rendre le flingue : elle n'avait aucune envie de s'en séparer ! C'était très simple de la diriger. A vrai dire, il fallait même la freiner, lui dire de faire attention à elle. Elle en redemandait toujours plus et je n'avais pas envie qu'elle se blesse.



■ *Un face à face à la Hong Kong : quand Antoine Fuqua récite sa leçon* ■



■ *Monsieur Wei (Kenneth Tsang), un vilain mafieux désireux de venger la mort de son fils* ■

■ *Le «tueur remplaçant» Collins (Danny Trejo) : pas grand-chose d'un Monsieur Loyal !* ■

**Chow Yun Fat évoque les tueurs de la vieille époque, les tueurs classiques. Mais vous le confrontez à des gangsters modernes...**

Chow Yun Fat interprète un tueur au grand cœur. Alors que les gangsters modernes n'ont plus aucun sentiment. C'est un peu Humphrey Bogart contre Clint Eastwood. Les tueurs d'antan, dans les films noirs, ou même dans les westerns, avaient le sens de l'honneur et de la dignité. Cette image colle tellement bien à Chow Yun Fat.

**Quel a été le plus gros problème que vous ayez rencontré pendant le tournage ?**

La langue. Au début, Chow Yun Fat avait beaucoup de mal à parler anglais. C'est comme moi quand je viens en France : j'essaie de faire des efforts, mais je n'ai pas assez confiance en moi. On se sent embarrassé dans ces cas-là, stupide. On s'est souvent retrouvé pour avoir de longues conversations. J'ai dû le rassurer, lui dire que je savais qu'il faisait de son mieux. J'ai parfois supprimé des dialogues trop compliqués. Simplifier les répliques ne me dérangeait pas, mais je ne voulais pas qu'il passe à côté de l'émotion de la scène.

**Il y a en effet des émotions dans *Un Tueur pour Cible* entre les personnages principaux, mais vous ne vous étendez pas sur leurs rapports. C'est assez inhabituel...**

Ça ne m'intéressait pas. Je me suis dit que l'histoire n'avait rien à voir avec le sexe. Souvent, lorsque je regarde un film, je me dis : «Si ces deux-là sont aussi désespérés, que font-ils au lit ?». Il y a des gens qui vont mourir, mais les personnages principaux trouvent toujours le temps de faire des galipettes. Les priorités sont alors complètement oubliées. On me dit que c'est parce qu'ils ont besoin l'un de l'autre. N'empêche que dans cette position, si quelqu'un essaie de défoncer votre porte pour vous faire sauter la cervelle, vous allez avoir beaucoup de mal à l'en empêcher. C'est tellement ridicule !

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** & traduits par **Sandra VO-ANH** ■

## la renaissance américaine

# CHOW YUN FAT

**Né à la fin des années 50 à Hong Kong, Chow Yun Fat abandonne à dix-sept ans ses études pour un cours de théâtre chez TVB, la première chaîne de télé de la péninsule, et devient rapidement la vedette d'une série dramatique très populaire en 128 épisodes, Hotel. Il fait ses débuts au cinéma en 1977, tourne pour des réalisateurs comme Ann Hui et Pochih Leong. Mais c'est en 1986, avec LE SYNDICAT DU CRIME de John Woo, qu'il devient la star numéro un dans toute l'Asie, avant que THE KILLER n'étende sa renommée à la planète entière. Un parcours qui ne pouvait le mener qu'à Hollywood...**

En 1995, Chow Yun Fat met un terme à sa carrière hong kongaise avec **Peace Hotel**, un film d'action rétro aux accents «leoniens», produit par John Woo. Symptomatique de la lassitude d'une star qui a connu tous les honneurs, le film présente Chow comme un aventurier buriné par la vie, qui rêve de rendre les armes. A l'évidence, l'acteur fétiche de John Woo a dans ce film amer déjà la tête ailleurs, le regard fixé sur l'eldorado hollywoodien. *«J'arrivais à la fin de mon contrat d'exclusivité avec la compagnie* Golden Princess» raconte l'acteur. *«Et c'était le moment idéal pour changer d'horizon. Je crois que j'avais fait tout ce que je pouvais à Hong Kong. En fait, j'avais reçu des propositions pour aller travailler aux USA dès 1991, mais je sentais que ce n'était pas encore le moment. Et puis à partir de 93, les bons réalisateurs ont commencé à quitter Hong Kong. Après le départ de John Woo, de Ringo Lam, puis de Kirk Wong, Tsui Hark et les autres, il était clair que la qualité des productions allait s'effondrer. C'est exactement ce qui s'est passé. Les budgets ont commencé à fondre et les scripts sont devenus moins ambitieux. J'ai donc décidé de franchir le pas. C'était indispensable : pour évoluer, il fallait bouger. Mon agent Terence Chang et ma femme Jasmine ont tout fait pour que la transition vers l'Amérique se passe le plus harmonieusement du monde. Je leur dois tout !»*.

Reste alors à trouver le projet qui permettrait à Chow de s'imposer aux USA. Après que l'on ait longtemps parlé en 96 d'un remake du **Roi et Moi**, c'est finalement sur **Un Tueur pour Cible** que se fixe le choix de la star. Une décision qui peut sembler étonnante, si l'on songe que Chow se plaignait régulièrement durant ses dernières années à Hong Kong d'avoir à répéter sans cesse sa performance «d'action-man» flingueur peaufinée avec John Woo : *«C'était un peu un passage obligé ! Quand je suis arrivé aux Etats Unis, je me suis aperçu de l'impact qu'avaient les films de John sur les Américains. Je ne m'attendais pas du tout à ça ! Tous les gens que j'ai rencontrés connaissaient et adoraient* ***The Killer*** *et* ***A Toute Epreuve****. Il semblait donc assez logique que mon premier film américain soit un film d'action. C'était un bon moyen pour que l'on accepte mon image. D'une certaine manière, le public était déjà... préparé»*.

Taillé sur mesure pour la star, le film réactive d'ailleurs très directement la figure du Killer wooïen. Un décalquage servile pour les spectateurs objectifs, mais que Chow voit plutôt comme un hommage n'excluant pas les innovations : *«Bien sûr que le personnage évoque ceux que j'ai joués pour John. C'est un tueur, mais qui porte en lui un drame permanent, une souffrance. Au plus profond de lui, c'est un homme juste et bon, malgré sa violence. Bref, toutes ces choses que l'on trouvait déjà chez John Woo. Mais le personnage est traité sous un angle que je trouve assez nouveau. C'est un exilé, un Chinois qui cherche à faire venir sa famille auprès de lui, et qui se trouve pris dans un engrenage. Malgré ses «capacités», il reste donc un homme simple, qui refuse de tuer un enfant et se révolte contre ses employeurs. C'est un très beau personnage. Quant aux scènes d'action du film, je trouve qu'Antoine Fuqua a fait un très bon travail. Il y a là aussi l'influence de John Woo, c'est clair; mais il s'en tire très bien en ajoutant sa «patte» américaine, qui fait le lien entre le cinéma hong kongais et Hollywood»*.

Connu dans le monde entier comme le Killer de Woo, Chow ne redoute donc pas que ce premier film américain ne le catalogue dès son apparition sur les écrans yankees comme un porte-flingues : *«J'y ai pensé, bien sûr, mais je sais déjà, en considérant les projets qui s'annoncent pour moi, que ce ne sera pas le cas. Par ailleurs, c'est une image qui n'a rien de honteux. Regardez Alain Delon : dans les années 60-70, il jouait régulièrement les tueurs, mais dans des scripts très variés. Et que je sache, ça ne l'a jamais empêché d'être une des plus grandes stars du monde»*.

Globalement satisfait de cette tentative américaine qui marche sur des sentiers qu'il connaît bien, Chow Yun Fat, grâce à un script et une réalisation se voulant «wooïenne» n'aura donc eu aucun mal à se plonger dans un système hollywoodien qui n'a pourtant rien à voir avec celui de Hong Kong : *«C'est effectivement très différent. Ne serait-ce qu'au niveau des budgets. Un «gros» film de Hong Kong se monte avec quatre millions de dollars US, voir douze pour Jackie Chan, alors qu'ici la moyenne tourne autour de 30-40 millions. C'est un autre monde. Mais contrairement à ce que beaucoup de gens pensent, on tourne chaque jour beaucoup plus longtemps aux USA qu'à Hong Kong, entre douze et quatorze heures. Mais cinq jours par semaine seulement, alors qu'à Hong Kong on ne s'arrête jamais. Comme tout est mieux organisé, les acteurs sont très choyés et protégés. A Hong Kong, vous ne tournez pas plus de neuf heures par jour sur un film, mais il est possible de travailler sur deux ou trois films en même temps, ce qui est évidemment impossible ici. D'autre part, le rythme de travail est un peu moins élevé aux Etats-Unis. Cela vient du fait que l'on tourne en son direct et qu'on prend beaucoup de temps pour faire la lumière, d'où une mise en place très longue, là où les hong kongais travaillent plus vite, avec des équipes souvent très réduites»*.

Mais plus que ces différences de conception de la production, finalement peu perturbantes, le problème principal dans l'acceptation définitive de Chow Yun Fat dans la jungle d'Hollywood reste cependant sa maîtrise de l'anglais. *«Vous vous doutez bien que le plus dur n'a pas été d'entrer dans le personnage d'* ***Un Tueur pour Cible*** *! Arriver à jouer en anglais était par contre un vrai challenge. Mais j'avais à mes côté une répétitrice qui a considérablement amélioré mon accent, et m'a permis de me sentir à l'aise. C'était primordial. Pas seulement pour le jeu, que l'on peut «tenir» assez rapidement en fait, mais surtout pour communiquer facilement avec l'équipe, pour s'intégrer le plus parfaitement possible. Mais j'ai eu beaucoup de chance. Tout le monde était adorable. Et une fois encore, le respect qu'ont les techniciens pour l'œuvre de John Woo n'y est certainement pas étranger !»*.

Après les résultats raisonnables du film et une performance louée unanimement par une critique américaine sous le charme, Chow Yun Fat envisage donc avec optimisme sa «nouvelle carrière». S'il n'exclut pas de retourner un jour à Hong Kong (*«Seulement si le projet en vaut la peine...»*), il se tourne donc aujourd'hui vers **The Corrupter**, un thriller de James Foley produit par Oliver Stone avec Mark Walhberg, et songe toujours à **The King and I** (*«Ce ne sera pas une comédie musicale, mais un vrai drame sentimental»*). Mais surtout, comme nous tous, il attend ses prochaines retrouvailles avec John Woo, dans un **King's Ransom** alléchant qu'ils tourneront en 1999, dès que le maître aura mis la dernière main à **Mission : Impossible II**. Plus qu'un an à attendre...

**Julien CARBON**

Propos recueillis par **Cyrille GIRAUD**



*A Hollywood, Chow Yun Fat n'a pas oublié ce qui a contribué à faire de lui une icône : les lunettes noires*



Un glandeur type projeté dans l'univers du film noir : drôle, mais un peu vain...

# THE BIG LEBOWSKI

**Après les paysages enneigés du Minnesota avec FARGO, les frères Coen retrouvent le soleil californien pour ce BIG LEBOWSKI tout à fait anecdotique dans l'œuvre des frangins. Variation aussi paresseuse que son héros des classiques du roman noir, THE BIG LEBOWSKI n'en reste pas moins souvent réjouissant grâce à une galerie de personnages totalement farfelus.**

En regard de la maîtrise cinématographique affichée dans **Fargo**, **The Big Lebowski** est un brouillon : scénario accumulant les impasses, surtout dans sa deuxième heure, mise en scène étonnamment «relax» de la part des frangins, abandon de tout discours constructif, bande son excluant carrément la composition originale de Carter Burwell... Dans **The Big Lebowski**, tout ou presque va de travers, comme si les auteurs avaient, consciemment ou pas, voulu se débarrasser de l'étiquette de perfectionnistes maniaques qui leur colle aux basques. Dans cette dernière livraison, pas mal de signes tendent à démontrer que les frères Coen ont travaillé dans le sens de l'explosion de ce qu'ils avaient fait auparavant, de ce qui les a rendus célèbres. **The Big Lebowski** semble ainsi tout entier construit autour de la figure de l'éclatement, à l'image de ces quilles parfaitement disposées qui volent sous l'impact de la boule de bowling : un plan qui rythme le film en même temps qu'il l'inclut dans un schéma assez délirant de cinéma. Ici, on ne sait jamais qui, de l'ordre ou du désordre, va l'emporter. Car une fois les quilles éclatées, un système mécanique les remet ensemble exactement à la même place. Manière pour les frères Coen de retomber sur leurs pattes, de jouer avec le feu sans prendre trop de risques ?

Dès le début de **The Big Lebowski**, les frères Coen font référence à leur deuxième film, **Arizona Junior**, dans lequel le pré-générique, construit comme un mini-film très narratif, racontait en voix off la rencontre entre le voyou Nicolas Cage et la femme policier Holly Hunter. Ici, le mystérieux Etranger (Sam Elliott), d'une voix rocailleuse, retrace le parcours du Dude, qui sera le héros de l'histoire. Il dresse le portrait de cet homme pour lequel il a la plus grande admiration, se perd en digressions inutiles, puis se noie dans ses paroles : il ne sait plus de quoi il parle, et il est donc temps que le film démarre. Ce pré-générique était censé raconter quelque chose de profond, mais il semble que la morale de ce qui va suivre, s'il y en a une, aille au-delà des mots. Dans son rapport au récit, **The Big Lebowski** sera absolument conforme à cette entrée en matière : les protagonistes de l'histoire théorisent, moralisent, rivalisent de bon sens, justifient leurs actes, jusqu'au moment où ils sont forcés d'admettre qu'ils se sont trompés, ou qu'ils n'ont rien à dire, ou encore que ce qu'ils ont vécu dépasse les mots.


*Le Dude (Jeff Bridges) : un marginal rêveur projeté dans l'univers du film noir*

Jeff Lebowski (Jeff Bridges), dit le Dude, est un glandeur invétéré, pour qui tout est «cool». Il n'a apparemment pas complètement digéré certains trips sous acide dans les seventies et se satisfait aujourd'hui de quelques joints de marie-jeanne qui l'envoient survoler Los Angeles. Il passe ses journées au bowling en compagnie de Walter Sobchak (John Goodman), une bonne graine de psychopathe qui se traîne le Vietnam comme un trauma, et de Donny (Steve Buscemi), un gentil garçon qui parvient parfois, par miracle, à en placer une. Un jour, alors que le Dude s'allume un pétard, deux individus assez violents pénètrent chez lui pour lui réclamer une somme d'argent que sa femme aurait empruntée à un certain Jackie Treehorn. Le Dude tente de leur expliquer que, n'étant pas marié, il y a erreur sur la personne. Mais les deux énergumènes ne veulent rien entendre et, en guise d'avertissement sur ce qui attend le Dude, l'un deux urine sur son tapis. Pour une fois, le Dude ne trouve pas ça «cool» et décide d'enquêter mollement, seulement motivé par la possibilité d'obtenir un nouveau tapis. Il découvre qu'il possède à Los Angeles un homonyme, Jeff Lebowski, vieux millionnaire dont la jeune femme Bunny aime beaucoup l'argent : elle propose d'ailleurs au Dude une fellation contre rémunération. Le Dude repart de la propriété de l'homme riche avec un tapis roulé sous le bras et pense avoir réglé l'affaire. Mais peu de


*Walter Sobchak (John Goodman) : un meilleur ami qui porte la poisse*



■ Les journées se suivent et se ressemblent pour le Dude, Walter et Donny : une affaire d'enlèvement va rompre le train-train quotidien ■

temps après, Lebowski annonce au Dude que Bunny a été enlevée et que les ravisseurs réclament un million de dollars : s'il consent à livrer lui-même la rançon, le Dude percevra un bon pourcentage de cette somme. Le Dude explique le deal à son meilleur ami Walter lequel, de très bon conseil, lui propose de se jouer des ravisseurs sans aucun risque et d'empocher la cagnotte. Incapable malgré tous ses efforts de reprendre la situation en main, le Dude laisse Walter diriger la manœuvre qui se solde par un véritable fiasco. Désormais, impossible de faire marche arrière...

«The *Big Lebowski* *est notre version contemporaine d'une histoire à la Raymond Chandler, avec une intrigue mystérieuse et un personnage qui s'apparente à un détective privé*» expliquent les frères Coen. Différence de taille : avec son bermuda à carreaux, ses sandales et sa «bab attitude», Jeff Bridges n'a rien à voir avec le prototype du privé incarné par Humphrey Bogart. «*Lorsque j'ai lu le scénario pour la première fois*» se souvient Jeff Bridges, «*j'ai vraiment eu le sentiment que j'étais fait pour jouer le Dude. Je sentais le personnage, il n'avait aucun secret pour moi. Je le comprenais de fond en comble. Je suppose que si je n'avais pas été acteur, j'aurais pu mener ce genre de vie*». Une vie de marginal, partagée entre son bungalow à Venice, près de Los Angeles, où il ne fait rien, et le bowling non loin, où... il joue au bowling. La principale caractéristique du personnage, outre sa nonchalance, est sa barbe qui tel un papier tue-mouche, attrape tout sur son passage.

On comprend que le Dude entre dans l'univers du film noir avec le bon sens des gens simples et l'envie d'en ressortir immédiatement : avec son tapis. Mais son pote Walter ne l'entend pas ainsi. Le film noir, il connaît de fond en comble et, avec l'assurance des imbéciles, propose d'en faire la visite guidée. Visage rectangulaire, taillé à la serpe, Walter est le portrait type du meilleur ami/pire ennemi. En voulant bien faire, il ne cesse d'aggraver la situation. «*Walter Sobchak est si bien écrit*» explique son interprète John Goodman, «*qu'il semble sortir tout droit de la vie réelle. Son authenticité nous bondit au visage. Il est celui que vous avez croisé un million de fois dans votre vie, c'est le type même de la grande gueule. Mais il fallait faire attention à ne pas le «charger», à ne pas en faire un malotru. Walter a un passé de soldat. Il est obnubilé par son temps de service au Vietnam et ne laisse personne oublier qu'il a fait la guerre*». Face à une victime agonisante, Walter attend d'ailleurs l'arrivée hypothétique des renforts, comme à Saïgon !

Au fur et à mesure que **The Big Lebowski** se déroule, que le Dude est entraîné par Walter dans une histoire qui le dépasse, les frères Coen semblent se retrouver dans la même situation, comme si leur travail collait trop étroitement à la structure même du récit, à la définition des personnages. Si la première heure s'apparente vraiment à une variation originale sur un thème archi-connu, la deuxième s'oriente plutôt du côté de la parodie mollassonne : le point de non retour est atteint lorsque le Dude se rend chez le mafieux Jackie Treehorn, une scène de dix minutes assez faible, entièrement construite autour d'un gag certes hilarant. A ce moment, **The Big Lebowski** devient un exercice vain, une comédie qu'il faut de toute façon achever selon les codes du genre : résolution de l'intrigue, épilogue. C'est un peu comme si ce projet à la base anecdotique, et donc accordant beaucoup d'attention aux détails, avait croulé sous le poids des références, à la fois au genre et aux autres films des auteurs.

■ Donny (Steve Buscemi) : en retrait par rapport à ses deux potes, il compense au bowling ■

Cela n'empêche pas **The Big Lebowski** de rester une valeur sûre le jour où on veut se payer une toile, mais les frères Coen ont placé depuis des années la barre tellement haut qu'il est dommage de les voir se ramasser en partie sur un «film de potes». **The Big Lebowski** sent la paresse, alors qu'il aurait dû être un film sur la paresse. Reste donc les personnages et l'incroyable talent avec lequel les frères Coen utilisent les acteurs, les révèlent. Reste également ces instants de pure magie à l'intérieur du bowling, lorsque les réalisateurs consentent brièvement à filmer les joueurs en action. Ce ballet, magnifiquement équilibré, n'est pas sans rappeler la scène du cerceau dans **Le Grand Saut** : soudain, la grâce...

■ Vincent GUIGNEBERT ■

**Polygram** présente Jeff Bridges & John Goodman dans une production **Working Title** *THE BIG LEBOWSKI* (USA - 1998) avec Julianne Moore - Steve Buscemi - David Huddleston - John Turturro - Peter Stormare **photographie de** Roger Deakins **musique de** Carter Burwell **scénario de** Joel & Ethan Coen **produit par** Ethan Coen **réalisé par** Joel Coen
**22 avril 1998** **1 h 57**

# L'HOMME AU MASQUE DE FER

**Scénariste oscarisé de BRAVEHEART, Randall Wallace passe à la mise en scène avec une adaptation du célèbre roman d'Alexandre Dumas, relatant le complot fomenté par les Trois Mousquetaires afin de mettre à la place du jeune tyran Louis XIV son propre frère jumeau, emprisonné à la Bastille, et connu sous le nom de l'Homme au Masque de Fer... Pourtant servi par un casting très «in», Leonardo DiCaprio en tête, ce premier film tente d'adapter le genre aux années 90, ce qui n'est pas vraiment la meilleure des démarches. Comme on dit : un coup d'épée dans l'eau.**



■ *Le frère jumeau du souverain Louis XIV, surnommé «l'homme au masque de fer» : on comprend pourquoi !* ■

Avec un premier week-end à 17 millions de dollars et une pléthore de critiques mitigées, **L'Homme au Masque de Fer** démarre pauvrement aux USA. A priori, rien de bien catastrophique. Le film fera une carrière honorable au regard de son budget de 35 petits millions US. Mais ce qui doit peser lourd sur le cœur des initiateurs du projet, c'est que son atout principal (et inattendu !) se soit vite transformé en un héritage marketing ingérable. Hé oui ! Quand on a une tête d'affiche qui sort à peine du phénomène cinématographique de cette fin de millénaire, difficile d'éviter la comparaison. **L'Homme au Masque de Fer** n'avait pas grand-chose pour rivaliser avec **Titanic**. Il en paiera quelque part les frais. Première victime de ce coup du sort, l'atout lui-même, il signor Di Caprio. Un succès mitigé comme celui-ci prouvera si besoin était aux têtes de studios que ce n'est pas son seul charisme qui a fait se déplacer des dizaines de millions de spectateurs. Deuxième victime, le réalisateur Randall Wallace. Romancier, scénariste émérite de **Braveheart**, l'homme s'était vu, pour ce premier script, nominé à l'Oscar et récompensé par la Writers Guild of America. On a vu des débuts plus discrets. Epique et exalté, Wallace éprouve une fascination toute naturelle pour les grands écrivains romantiques. Le roman d'Alexandre Dumas, détaillant une rencontre improbable entre le détenu n°6438900 de la Bastille et les trois mousquetaires, renferme son lot d'éléments dramaturgiques. Intrigues, conspirations, duels, honneur et rédemption, bref tout y est.

Quelques aînés ont déjà succombé à la saveur très «sérial» de l'œuvre. On retiendra la version de 1939 où le réalisateur James Whale (**L'Homme Invisible, Frankenstein**) n'hésite pas à ramener l'histoire de France à son essence la plus basique, le sexe, puisque Louis XIV y refuse de partager sa reine avec son frère jumeau, et l'enferme donc. Mais c'est à la télévision que l'adaptation la plus fidèle à Dumas verra le jour. Réalisée en 76 par Mike Newell (**Donnie Brasco, Quatre Mariages et un Enterrement**) et interprétée par un Richard Chamberlain presque crédible, cette version sérieuse, documentée et palpitante (si, si !) bénéficiait entre autre d'une somptueuse photo du grand Freddie Young, chose rare au petit écran dont peu de spectateurs avaient d'ailleurs pu profiter à l'époque.

Si l'on excepte les hors-sujet comme **La Femme au Masque de Fer** ou **La Revanche du Masque de Fer**, la version de Wallace devient donc la sixième adaptation du roman de Dumas. Mais condenser un roman de 500 pages en un film de 2 h13 ne se fait pas sans quelques sacrifices. Wallace choisit donc d'élaguer au maximum le contexte politique et social. Les émeutes de paysans affamés, les guerres aux frontières et les intrigues du pou-

voir religieux, qui donnent à l'origine tout leur sens à l'action des héros, sont ramenées à la portion congrue.
Athos (John Malkovich), Porthos (Djiward Djoupardjiou) et Aramis (Jeremy Irons), déçus par leur monarque, l'irrespectable Louis XIV (Léonardoooo !) ont quitté l'uniforme des mousquetaires. Seul d'Artagnan (Gabriel Byrne) s'efforce encore de servir avec loyauté la couronne. Aramis devient en secret le leader politiquement correct des Jésuites contestataires (il est à la limite de la félonie dans le roman). Athos consacre tout son être à l'éducation de son fils Raoul (Peter Sarsgaard) et Porthos, privé d'action, n'éprouve plus le même plaisir à boire et à forniquer tout ce qui respire. Mais quand Louis XIV envoie Raoul se faire tuer sur les champs de bataille, afin de lui ravir sa fiancée Christine (Judith Godrèche), c'en est trop ! Athos crie vengeance et il est temps pour Aramis de réunir ses frères de combat et sortir sa carte secrète : l'Homme au Masque de Fer.
Les moins impies d'entre vous se rappelleront que Randall Wallace est diplômé d'Etudes Religieuses et s'écrieront alors : Samuel, chapitre 11 ! En effet, il y est dit que le roi David, ayant flashé sur Bethsabée, la femme d'Urie, envoya ce dernier se frotter aux Ammonites où il y laissa sa peau. Puis il épousa Bethsabée, ne sachant jamais si celle-ci l'aimerait pour sa couronne ou pour lui-même. Les emprunts bibliques ou mythologiques n'ont jamais fait de mal à un film mais au fil de son scénario, Wallace commence à s'emmêler les pinceaux. D'abord quelques anachronismes amusants : l'histoire se déroule en 1660 et Louis XIV mentionne déjà la guerre contre les Hollandais de 1672-1678. Le vrai Masque de Fer est supposé avoir été emprisonné en 1669. Dans le film, et malgré ses ongles parfaitement manucurés, il avoue avoir croupi six ans dans son cachot. Nous sommes donc en 1675, en plein milieu d'une guerre censée être finie. Oulah ! (Qu'on se rassure, le pire anachronisme reste Judith Godrèche, qui a les rave-party du quartier latin quasiment tatouées sur le visage). Et le script continue bon gré mal gré jusqu'à quelques révélations finales qu'on vous laissera découvrir, entre la grimace constipée et l'éclat de rire pur et simple.


■ *Athos (John Malkovich), Portos (Gérard Depardieu), D'Artagnan (Gabriel Byrne) et Aramis (Jeremy Irons) : un pour tous, tous pour un !* ■

Ces quelques dérapages n'inquiètent pas le producteur Alan Ladd Jr. à la tête de la *Ladd Company* (**Blade Runner**, **Il Etait une fois en Amérique**... comme quoi il a eu du flair un jour). Mr Ladd donne le feu vert au projet et l'équipe de Wallace fonce chez les fromages-qui-puent mettre en boîte le film de cape et d'épée à succès sur lequel compte la *Paramount*. Ah la France. Le pays du french cancan ! Nous ne rentrerons pas dans les détails. *Impact* n'est pas à proprement parler un magazine «people». Disons simplement que le tournage fut... joyeux. Wallace insiste ainsi pour que le casting des figurantes se fasse sur des critères anatomiques précis. Il veut que ça «pigeonne». Et devant tant de charme gaulois, les acteurs plongent sans trop de difficulté dans la virile vivacité de leurs personnages. Jeremy Irons, plein de détours, s'en excuse : *«Tout ce que je peux dire, c'est que si nous avions tourné aux USA, où les femmes peuvent vous poursuivre pour presque rien, nous serions collés à la barre des accusés pour 25 ans»*. Malkovich s'esquive : *«Je crois qu'en règle générale, quand Depardieu est là, la correction, politique ou... autre, tend à s'évaporer. Il n'y avait pas vraiment d'angelots dans ce groupe»*. Irons enfonce alors le clou : *«Ce n'était pas un plateau politiquement correct»*. En effet, l'alcool n'y manquait pas et personne ne demandait à DiCaprio des précisions sur son emploi du temps.
Tant mieux ! Tant mieux ! En créant une ambiance pour le moins bon vivante, Wallace réussit à créer la dynamique idéale sur son casting. Ses acteurs habitent leurs personnages avec une évidence qui fait plaisir à voir. Mention particulière à Gabriel Byrne en d'Artagnan déchiré par ses idéaux et ses fautes de jeunesse. Salutations à Anne Parillaud, qui pour son premier rôle non hystérique, doit faire transparaître toute la douleur et la culpabilité de la reine Anne en trois regards et deux lignes de dialogue. Depardieu et DiCaprio n'ont, eux, aucun mérite, ils SONT respectivement Porthos et Louis XIV. Un casting aussi crédible réussirait presque à faire oublier le manque total de réalisation. Car Wallace n'est pas vraiment George Sidney. Réquisitionner des châteaux, y éparpiller des figurants, pour, au final, se contenter de plans rapprochés, ça manque un peu d'envergure. Et si la présence au générique du maître d'armes William Hobbs (**Duellistes**, **Excalibur**) vous excite, allez plutôt vous calmer sur les duels de **Scaramouche**.
D'excellents collaborateurs n'ont jamais remplacé l'absence d'une vision globale de cinéaste. L'excellent chef-opérateur Peter Suschitzky (**Faux-semblants**) et le décorateur Anthony Pratt (**Excalibur**) peuvent bien se fatiguer à recréer les cachots de la Bastille, il suffit que déboulent les percus et les synthés du compositeur Nick Glennie-Smith sur un montage cut incompréhensible pour qu'on confonde les mousquetaires avec les terroristes de **The Rock**. Wallace est à ses heures un très bon scénariste et probablement un excellent directeur d'acteurs. Pour ce qui est de la maîtrise totale de l'Art cinématographique, on conclura avec indulgence qu'il a juste grillé quelques étapes.

■ **Rafik DJOUMI** ■


■ *Leonardo DiCaprio dans le double-rôle de Louis XIV et de son frère emprisonné Philippe* ■

PS : Il arrive que les dossiers de presse se donnent parfois des airs très respectables. Celui de **L'Homme au Masque de Fer** propose ainsi une courte bio-filmographie du chef maquilleur Gianetto De Rossi, soulignant sa participation à des titres phares de l'histoire du cinéma : **Le Guépard**, **1900**, **Il Était une Fois dans l'Ouest**... Mais le maquilleur transalpin est bien sûr beaucoup plus connu pour sa collaboration ultra-gore avec Lucio Fulci sur **L'Au-delà**, **La Maison Près du Cimetière**, **L'Enfer des Zombies** et autres fleurons du genre. Un aspect très craspec de sa carrière qu'il vaut mieux taire pour promouvoir un film propre !

UIP présente Leonardo DiCaprio - Jeremy Irons - John Malkovich - Gérard Depardieu - Gabriel Byrne dans une production **United Artits** ***L'HOMME AU MASQUE DE FER*** (***THE MAN IN THE IRON MASK*** - USA - 1997) avec Anne Parillaud - Judith Godrèche - Edward Atterton - Peter Sarsgaard **photographie de** Peter Suschitzky **musique de** Nick Glennie-Smith **produit par** Randall Wallace et Russel Smith **écrit et réalisé par** Randall Wallace
**1er avril 1998** **2 h 13**



■ *L'après-Titanic pour Leonardo DiCaprio : dans L'Homme au Masque de Fer, il incarne le très jeune Roi de France Louis XIV* ■

# LEONARDO DICAPRIO

## a superstar is born !

***Depuis que le TITANIC de James Cameron explose tous les records du monde, Leonardo DiCaprio est une star planétaire. Le jeune acteur, 24 ans, est devenu en l'espace de quelques semaines la nouvelle idole toutes générations confondues : icône gay pour mâles en manque de douceur et séducteur tendance nouveau romantique pour midinettes hystériques. Mais derrière cette DiCapriomania médiatisée à outrance se cache un acteur au charisme et au talent indiscutables. Fils unique d'un distributeur de bandes dessinées et d'une secrétaire juridique adeptes du flower power et de la beat génération qui se séparent lorsqu'il a tout juste un an, Leonardo (Léo «la nouille» pour les intimes) a grandi du côté de Hollywood Boulevard. Ce n'était pas Beverly Hills mais c'était tout de même Los Angeles. Et parce qu'il était nul à l'école et qu'il voulait gagner un max d'argent de poche, le p'tit Léo a tenté sa chance en vendant sa gueule d'ange à la télé. A 14 ans, il signe son premier contrat et apparaît dans une bonne vingtaine de spots publicitaires. A peine quatre ans plus tard, il décroche son premier grand rôle face à Robert De Niro dans BLESSURES SECRÈTES. Le reste fait déjà partie de l'Histoire.***

### 1989 1990

Leonardo DiCaprio a eu la vocation de comédien très tôt : à l'âge de neuf ans, lorsqu'il découvrit que son demi-frère Adam (le fils de la seconde femme de son père) avait gagné quelques 50.000 dollars (environ 300.000 F) en participant à une pub télé pour des céréales. Dès lors, Leonardo n'a plus qu'une idée en tête : devenir «comédien». A quatorze ans, poussé par l'appât du gain, il se trouve un agent et entame une carrière dans la publicité. De castings hasardeux en auditions foireuses, il envisage un instant, sur les conseils de son agent, de changer son nom pour celui moins étiqueté «ethnique» de Lenny Williams. Mais Lenny Williams ne lui apporte pas plus de gloire. Il retrouve alors définitivement son nom de baptême, dont la légende veut qu'il lui fut donné par sa mère parce qu'elle l'avait senti gigoter dans son ventre alors qu'elle admirait une toile de De Vinci. De quatorze à seize ans, DiCaprio apparaît dans plus d'une vingtaine de pubs ainsi que dans quelque films éducatifs du genre «Comment s'en sortir lorsque quelqu'un de votre famille prend de la drogue».
Heureusement, les choses commencent à prendre un tournant un peu plus excitant pour l'apprenti-comédien lorsqu'il décroche deux ou trois figurations dans des séries TV.



■ Jack Dawson à bord du Titanic : quand DiCaprio rentre dans la légende... ■

Ce n'est pas encore la panacée, mais c'est un début. Leonardo tourne dans un téléfilm en deux parties, **Lassie**, qui relate bien évidemment une énième aventure du chien fidèle. Viennent ensuite une apparition dans une version télé du **Outsiders** de Coppola, et enfin un rôle régulier, celui d'un ado alcoolique dans le soap ***Santa Barbara***. Il enchaîne encore quelques séries sans grand intérêt puis une sitcom adaptée du film de Ron Howard, **Portrait Craché d'une Famille Modèle**, avant de trouver le rôle qui va véritablement le lancer à la télévision : celui du jeune «sans domicile fixe» Luke Brower dans la série ***Quoi de Neuf, Docteur ?***. On est en 1991 et Leonardo a 17 ans.

### 1991

Le principal bénéfice que DiCaprio tire de son expérience sur *Quoi de Neuf, Docteur ?* est de comprendre que ses ambitions de comédien sont finalement plus nobles qu'il ne le croyait, et qu'il n'a plus trop envie de cachetoner en acceptant n'importe quoi. Ce qui ne l'empêche pas, pour ses premiers pas au cinéma, de se retrouver à l'affiche du navrant **Critters 3**, réalisé par Kristin Peterson. Mais DiCaprio a en fait tourné ce film juste avant de se faire engager sur ***Quoi de Neuf, Docteur ?***. Depuis, il a totalement renié cette expérience, préférant annoncer que ses débuts officiels se firent sur **Blessures Secrètes** de Michael Caton- ■ ■ ■

Jones. Passons aussi sur un autre nanar (inédit en France) qu'il tourne dans la foulée : **Poison Ivy** de Katt Shea Ruben où il a cependant pour partenaire la délicieuse Drew Barrymore.

## 1993

La première chance pour l'acteur de montrer véritablement de quoi il est capable apparaît enfin : il décroche le rôle principal de **Blessures Secrètes** face à Robert De Niro et Ellen Barkin. Basé sur le roman autobiographique de Tobias Wolff publié en 1989, **Blessures Secrètes** retrace l'adolescence difficile d'un gamin en proie à la violence et à l'autorité abusive de son beau-père. Tout le poids et la crédibilité du film devaient reposer entièrement sur les épaules de son jeune interprète et le réalisateur mit du temps à choisir son acteur idéal. DiCaprio réussit à obtenir le rôle au bout de quatre mois d'auditions et d'entretiens, battant à plate couture les quelques 400 autres jeunes comédiens qui postulaient pour le film. Un des moments les plus difficiles du processus de sélection fut la séance de lecture avec Robert De Niro, que l'adolescent DiCaprio considère comme LA légende de Hollywood. «*Je ne me suis pas inquiété une seconde de ce que De Niro pouvait penser de moi*», se souvient Leonardo DiCaprio. «*Je suis rentré dans la pièce, je l'ai regardé droit dans les yeux et j'ai décroché le rôle. J'avais totalement confiance en moi, alors que je n'avais jamais fait une chose pareille de ma vie. Aujourd'hui je réalise que ce n'était pas de la confiance, mais de l'inconscience !*». L'influence de De Niro sur DiCaprio fut grande. Avant de tourner ce film, il n'était qu'une jolie gueule de plus dans le vivier hollywoodien des acteurs au potentiel de jeune premier. Après **Blessures Secrètes**, il avait non seulement découvert sa passion pour son métier mais aussi son don. «*Le rôle de Tobias Wolff était différent de tout ce que j'avais joué jusqu'à présent. C'était quelque chose de vrai, avec des événements qu'un homme avait vécus. Lorsque vous vous retrouvez au cœur d'une histoire aussi puissante, vous ne pouvez faire autrement que de ressentir les choses avec une profonde émotion. Ce film m'a fait comprendre ce pourquoi je voulais faire ce métier et comment je voulais le faire*». Face aux deux stars confirmées, DiCaprio n'était pas seulement un jeune comédien à la justesse de jeu impressionnante. Il avait le don : celui de voler la vedette à n'importe lequel de ses partenaires, fut-il Robert De Niro.

Son film suivant, **Gilbert Grape** de Lässe Halstrom, allait définitivement asseoir sa réputation de jeune prodige, avec à la clé une première nomination à l'Oscar du meilleur second rôle. Pour tenir le rôle d'Arnie, le jeune frère handicapé mental de Gilbert Grape (Johnny Depp), Leonardo DiCaprio décide d'appliquer la méthode De Niro et part étudier son rôle en observant le comportement de véritables attardés mentaux : «*J'ai énormément observé les enfants. Je voulais vraiment parvenir à exprimer le sentiment du gamin de quatre ans lorsqu'il commence à découvrir l'immensité du monde qui l'entoure, plutôt que de jouer sur le côté dépressif du personnage qui fait que le spectateur le prend aussitôt en pitié. Les gens pensent que les enfants mentalement retardés sont complètement fous. C'est faux. C'est rafraîchissant de les regarder car tout est toujours nouveau pour eux. Ils sont parfaitement spontanés et uniquement concentrés sur l'expérience qu'ils sont en train de vivre. Interpréter le personnage d'Arnie a été très agréable car tout ce que j'ai fait sur le tournage était spontané*».

## 1994

Même si l'acteur ne décroche pas l'Oscar en 1994, son nom commence à circuler sur toutes les lèvres. Avec seulement deux rôles à son actif, il a déjà prouvé sa capacité à se glisser avec une incroyable facilité dans la peau de n'importe quel type de personnage. Les propositions commencent à pleuvoir, mais la jeune vedette fait la fine bouche. Il refuse un rôle dans **Hocus Pocus**, la comédie fantastique avec Bette Midler, manque de peu (parce que trop jeune) le rôle du journaliste qui revient à Christian Slater dans **Entretien avec un Vampire** de Neil Jordan, avant d'accepter le rôle du Kid dans le western parodique de Sam Raimi **Mort ou Vif**. La vedette du film, c'est Sharon Stone. La star, qui est également co-productrice du film, a tellement insisté pour avoir DiCaprio comme partenaire que le réalisateur, ainsi que le principal intéressé qui tardait à se décider, se sont laissé convaincre. **Mort ou Vif** est le premier film qui laisse entrevoir le potentiel de séduction de DiCaprio. Face à Sharon Stone (sa première conquête féminine à l'écran), le comédien déploie tous ses talents pour camper avec un aplomb et une grâce sans pareil le Kid, jeune blanc-bec fin tireur mais à l'allure innocente qui finira le corps troué d'une balle au cours d'un duel mémorable. L'échec commercial du film fait passer une ombre sur la carrière de Sharon Stone, mais pas sur celle de DiCaprio. Au contraire, la presse unanime plébiscite la performance du jeune comédien qui est déjà prêt pour de nouvelles aventures cinématographiques.

■ DiCaprio en Rimbaud cabot dans **Rimbaud/Verlaine** ■



■ DiCaprio en Jim Carroll, poète des sixties et ange déchu (**Basketball Diaries**) ■

Avant de tourner le film de Sam Raimi, et contre les conseils de son agent, il a accepté d'interpréter le poète Rimbaud dans une production française signée Agnieszka Holland. Il s'est aussi laissé tenter par un second rôle dans le mélo **Simple Secret** (**Marvin's Room** de Jerry Zaks) aux côtés de Meryl Streep et Diane Keaton. Mais, problèmes de calendrier oblige, le premier film qu'il tourne après **Mort ou Vif** est **Basketball Diaries** de Scott Kalvert.

## 1995

**Basketball Diaries** (qui sort en France le 22 avril prochain pour profiter de l'effet **Titanic**) est un film ambitieux et complexe. Il retrace la jeunesse tumultueuse du poète des sixties Jim Carroll et sa chute vertigineuse dans l'enfer de la drogue, du crime et de la prostitution. Pour DiCaprio, le challenge est aussi excitant qu'il peut être coûteux pour sa jeune carrière : à Hollywood, on catalogue vite les acteurs. Mais il tient absolument à interpréter ce rôle qui est pour lui l'occasion de revivre quelques-unes des expériences de Jim Carroll sans prendre le moindre risque : «*Le fait d'avoir la possibilité de faire toutes ces choses horribles à travers ce film m'a fasciné. C'est génial de pouvoir interpréter un tel personnage sans avoir à souffrir des conséquences de ses actes. C'est l'avantage de la fiction*». A la différence de **Gilbert Grape**, sur lequel il avait appliqué quelques-uns des conseils de son pote Robert De Niro, l'acteur entend cette fois appréhender le rôle de Jim Carroll avec le plus d'innocence possible. Ce qui ne l'empêche pas de passer quelques temps avec le vrai Jim Carroll à parler de ses expériences passées : «*J'ai vraiment pris ce rôle comme un pur défi de comédien*», précise le comédien. «*Je connaissais quelques notions sur la drogue, du genre : qu'est-ce qui vous fait partir et qu'est-ce qui vous fait redescendre ? J'ai simplement rencontré un spécialiste pour qu'il m'explique les nuances du comportement des drogués. Avec ce film, j'ai atteint certaines émotions que je n'avais jamais ressenties dans toute ma vie. J'ai entendu beaucoup de gens dire que le film présentait une image glamour de la drogue. Je pense qu'au contraire il montre exactement combien c'est facile de devenir dépendant de la drogue, et qu'à partir du moment où vous vous donnez une bonne raison de prendre le premier shoot, vous ne pouvez plus vous ôter l'idée de la tête. Ce film montre la destruction et les conséquences de la prise de ce premier shoot*». DiCaprio est tellement convaincant dans le film que dès sa sortie, la plupart des magazines américains friands de ragots commencent à poser des questions sur sa vie privée, ses rapports à la drogue et à l'homosexualité. «*Les gens ont très tôt commencé à faire la confusion entre les personnages que j'interprète à l'écran et la personne que je suis réellement dans la vie. Cela me met hors de moi*». Devenu en moins de deux ans un personnage public, le jeune acteur commence à payer la rançon de la gloire.

A la fin du mois de septembre 1995, DiCaprio reçoit la première critique négative de sa carrière : la presse américaine descend en flèche **Total Eclipse** d'Agnieszka Holland (sorti en France sous le titre **Rimbaud/Verlaine**). Il faut dire que le film est loin d'être un chef-d'œuvre. Livré à lui-même, DiCaprio se laisse aller à une improvisation hystérique, poussant son jeu survolté jusqu'à la caricature. Le massacre est total. Pourtant, l'acteur défend toujours le film avec conviction : «*Le rôle de Rimbaud est l'un des plus importants de ma carrière et l'un des plus beaux qu'un jeune acteur puisse jouer. Rimbaud voulait changer le monde en un seul jour. C'était quelqu'un de courageux qui ne se souciait pas des conséquences de ses actes. Contrairement à lui, je passais à l'époque ma vie à penser aux conséquences de mes actes ! En tournant ce film, j'ai appris à ne plus m'inquiéter de ce que pensaient les autres de mon travail. Cela n'a pas été facile, mais ça m'a changé définitivement*».

Cette bonne expérience de son premier tournage en Europe le pousse à accepter de faire une apparition amicale dans le film d'Agnès Varda **Les Cent et** ■ ■ ■




1, 2 & 3 - *Officiellement, la première apparition de DiCaprio à l'écran, aux côtés de Robert De Niro dans* ***Blessures Secrètes****.*

4 & 5 - *Frère attardé mental de Johnny Depp dans* ***Gilbert Grape****.*

6, 7 & 8 - *Le Kid, pistolero en herbe de* ***Mort ou Vif*** *; face à son paternel (Gene Hackman), shérif despotique ; aux côtés de Gene Hackman, Sharon Stone et Russell Crowe.*

9 - ***Basketball Diaries****, ou quand DiCaprio joue les poètes en quête d'expériences interdites.*



*1 & 2 - Après* **Gilbert Grape***, un nouveau rôle d'enfant mentalement dérangé pour DiCaprio dans* **Simple Secret** *(avec Diane Keaton sur la photo 2).*

*3, 4 & 5 - Un Roméo adapté à la génération MTV dans le film de Baz Lhurmann. Une histoire d'amour impossible avec Juliette (Claire Danes) qui préfigure celle de* **Titanic***.*

*6 & 7 - Le passager de troisième classe Jack Dawson fou d'amour pour Rose (Kate Winslet) dans le chef-d'œuvre de James Cameron.*

*8 - DiCaprio entre les mains de Athos (John Malkovich) dans* **L'Homme au Masque de Fer***.*

■ ■ ■ une Nuits, œuvre hybride qui entend rendre hommage au cinéma. DiCaprio y apparaît aux côtés de Romane Bohringer, sa partenaire de **Rimbaud/Verlaine** (elle jouait la femme de David Thewlis/Verlaine) et d'une flopée de stars comme Catherine Deneuve, Robert De Niro, Gérard Depardieu, Harrison Ford...

## 1996

DiCaprio approche tout juste de la vingtaine que déjà son jeu atteint une certaine maturité. Ses choix de rôles ont toujours été audacieux et si, d'un point de vue commercial, cela n'a pas encore vraiment payé, il n'empêche que sa réputation de jeune comédien hollywoodien le plus doué de sa génération est parfaitement installée. Juste avant de se lancer dans l'aventure de **Roméo & Juliette**, le film hystérico-clipé de Baz Lhurmann qui va enfin le propulser dans le top ten des acteurs «rentables», DiCaprio accepte de rejouer une fois de plus les adolescents tourmentés pour **Simple Secret** (sortie prévue le 10 juin, toujours sous l'impulsion de **Titanic**), film qui l'oppose à nouveau à Robert De Niro et qui le fait approcher deux des plus grandes stars féminines américaines : Meryl Streep et Diane Keaton. Adapté d'une pièce de théâtre à succès, **Simple Secret** met en scène la vie de deux soeurs d'un certain âge dont l'une supporte difficilement le poids d'un fils mentalement dérangé. DiCaprio entend parler pour la première fois du projet lorsque son «mentor» Robert De Niro lui passe une copie du script, peu après le tournage de **Blessures secrètes**. Il accepte aussitôt de faire le film, qui se tourne finalement quelques mois seulement avant **Roméo & Juliette**. Malgré son casting séduisant, **Simple Secret** n'est qu'un simple mélo qui lorgne du côté des soaps télé. DiCaprio joue sur le même registre que dans **Gilbert Grape** et **Blessures Secrètes**, mais sa performance n'est pas aussi impressionnante. Le film ne pèse pas vraiment sur ses épaules et son implication est au final très mineure.
De toute façon, la seule chose qui l'intéresse vraiment à ce moment-là, c'est de tourner la nouvelle version de **Roméo & Juliette** que va mettre en scène Baz Lhurmann, le réalisateur de **Ballroom Dancing**. *«Je n'étais pas tout à fait sûr de mon choix au début»*, reconnaît-il. *«Je n'avais pas très envie de me balader en justaucorps avec une épée se balançant le long de ma taille. A l'époque où l'on m'a remis le scénario, je n'avais pas du tout envie de m'impliquer dans une version traditionnelle de Roméo et Juliette déjà vue des dizaines de fois. Mais ce que Baz avait fait était tout simplement fabuleux : il avait réinventé la pièce, et dans son processus de recréation, avait découvert une nouvelle manière d'appréhender l'histoire et les personnages»*.
Réinventer l'œuvre de Shakespeare consistait avant tout pour le réalisateur d'origine australienne à tourner une nouvelle version ultra-déjantée de **West Side Story** en conservant toute la richesse du texte élisabéthain. Autrement dit pondre une version très «nineties» de ce classique de la littérature, pimentée à la sauce *MTV*, avec un Roméo en chemise hawaïenne, un gros calibre à la main, en train de se battre contre ses ennemis de toujours : une bande d'abrutis déguisés en top-model de Prisunic. Dans ce **Roméo & Juliette**, il y a des croix en néon partout. Roméo est un héros des temps modernes qui donne de l'ecstasy à sa Juliette (Claire Danes) en guise de philtre d'amour, et qui flingue à tour de bras en se croyant dans un nouveau polar signé Tarantino. Evidemment DiCaprio, la mèche rebelle et le regard de feu, campe un Roméo tout ce qu'il y a de plus romantique. Un romantisme crépusculaire, à l'image d'une génération perdue et désillusionnée qui se reconnaît dans cette vision rock'n roll de l'amour impossible et mortel. L'impact du film sur la jeunesse américaine est sidérant. Le film, qui a coûté à peine 15 millions de dollars, va en rapporter plus de cinquante sur le seul marché américain. En France, plus d'un million de spectateurs découvrent le film qui devient vite celui d'une génération. Leonardo DiCaprio n'est plus seulement un comédien incroyablement talentueux, il est devenu l'idole des années 90, un véritable phénomène.

## 1997

est l'année où tout bascule pour L'acteur. C'était il y a quelques mois à peine. Le comédien s'apprête à tourner le nouveau James Cameron, **Titanic**, une production épique pour un film ultra-ambitieux qui s'annonce comme un quitte ou double pour son auteur tant les enjeux financiers sont importants. Encore une fois, DiCaprio joue les indécis, trouvant son personnage, un jeune peintre fauché embarquant sur le paquebot légendaire, trop lisse et trop gentil. Mais Cameron parvient à le séduire. Après tout, jouer dans le film le plus cher de l'histoire du cinéma n'est pas donné à tout le monde. Et la réputation du réalisateur, en matière de tyrannie et de jusqu'au-boutisme, n'est pas pour déplaire à un acteur qui aime relever de nouveaux défis. Car si le rôle de Jack Dawson est a priori à l'opposé de ce que DiCaprio a toujours aimé faire, il n'est pas pour autant totalement inintéressant : *«Jack est un esprit libre. Je ne suis pas habitué à jouer un personnage aussi joyeux, éternellement optimiste. C'est un type qui n'a aucun démon, qui n'est torturé par rien. Pour moi, c'était la chose la plus difficile à jouer»*.



■ *L'Homme au Masque de Fer : DiCaprio devance Malkovich, Irons, Depardieu et Byrne au générique !* ■



■ *Titanic : quand DiCaprio embarque sur le film qui fera de lui une star mondiale* ■

En fait, ce qui sera le plus douloureux pour le comédien, c'est bien entendu le tournage épique d'un film au budget colossal, dont l'ambition est de faire revivre en 3h20 de temps la tragédie du Titanic et son historique naufrage à travers une histoire d'amour ultra-romanesque.
Les sept mois de tournage de **Titanic** constituent une expérience unique pour Leonardo à tous points de vue : *«Durant ma carrière, je n'avais tourné que des petits films artistiques. Mais là, ce fut vraiment quelque chose ! Je crois que plus jamais je ne referai une chose pareille. C'était beaucoup plus proche du défi physique quotidien que du tournage d'un film. Durant ces sept mois, je n'ai cessé de penser à quelque chose que Michael Caton-Jones m'avait dit : «La douleur est temporaire. Le film est immortel». Je respecte profondément les gens qui font ce genre de film, mais ce n'est pas vraiment pour moi»*.
Malgré un tournage interminable, des problèmes de dépassement de budget et la rumeur grandissante comme quoi le film allait être le plus grand flop de tous les temps, **Titanic** sort en avant-première au Japon le 1er novembre 1997. En quelques mois d'exploitation dans le monde entier, il explose pourtant tous les records et s'impose comme le plus gros succès de l'histoire du cinéma. En tête d'affiche, Leonardo DiCaprio et Kate Winslet deviennent les nouvelles icônes romantiques de cette fin de siècle, les deux héros magnifiques d'une histoire bouleversante qui fait l'unanimité auprès du public comme de la critique. Pour DiCaprio, l'heure de la gloire absolue a sonné, à un petit hic près : la nomination à l'Oscar du meilleur acteur lui passe sous le nez, alors que Kate Winslet est en compétition pour celui de la meilleure actrice et que le film concourt dans quatorze catégories (il récoltera onze statuettes). *«Ce n'est pas vraiment un problème pour moi»*, dira-t-il, fair play, quelques jours après l'annonce des nominations. *«Le plus important est que le film ait pu toucher autant de spectateurs. C'est un immense bonheur»*.

## 1998

Le raz de marée **Titanic** n'a pas encore déferlé sur le monde que Leonardo est déjà parti vers un autre projet, **L'Homme au Masque de Fer**. Le réalisateur Randall Wallace est venu lui proposer, sur le tournage de **Titanic**, de rejoindre l'impressionnant casting de cette nouvelle version du roman de Dumas : John Malkovich, Jeremy Irons, Gabriel Byrne et Gérard Depardieu. Au milieu de ces quatre pointures, l'acteur doit camper le double rôle de Louis XIV et de son jumeau, le fameux homme au masque de fer. Un rôle suffisamment amusant pour que le comédien oublie de regarder de près le scénario. Résultat des courses, il se retrouve en première ligne d'un film bien en-deça de ses ambitions. **L'Homme au Masque de Fer**, judicieusement sorti dans la foulée de la vague **Titanic**, semble ne pas avoir porté ombrage à la gloire planétaire de DiCaprio, dont le simple nom en haut de l'affiche a d'ailleurs suffi à assurer au film une carrière commerciale somme toute très honorable pour un tel ratage.
Depuis **Titanic**, et malgré **L'Homme au Masque de Fer**, les affaires de Leonardo DiCaprio marchent plutôt bien. On susurre que le comédien retrouverait James Cameron pour une version live de **Spiderman**, même s'il a avoué tout récemment qu'il avait l'intention de prendre *«un an ou deux de repos»*. Quoiqu'il en soit, on devrait le retrouver cette année à l'affiche du nouveau Woody Allen, **Celebrities**, dans lequel il joue le rôle d'un acteur, *«le stéréotype de ce que doit être une jeune star hollywoodienne : prétentieuse et conne»*. Forcément un rôle de composition.

■ **Pierre VINCENT** ■

**Un thriller d'action classique dans lequel réalisateur et acteurs n'hésitent pas à se mouiller**

# PLUIE D'ENFER

**Loin de l'Afrique tranquille de KALAHARI, l'ancien directeur de la photographie Mikael Salomon s'attaque à un projet plus ambitieux dès sa deuxième réalisation : une ville de l'Indiana inondée et désertée devient le théâtre d'une course-poursuite entre flics et voyous. Sous ses allures de film catastrophe, PLUIE D'ENFER révèle une intrigue proche de «l'actioner» façon Joel Silver. Un déluge esthétique pour un thriller intense.**

Huntingburg est une petite ville tranquille de l'Indiana qui ne compte pas plus de 1.200 habitants, une sorte de village de retraite, avec de vieilles maisons longeant des rues calmes et étroites. En somme, un coin rêvé pour passer deux bonnes semaines de vacances, pour s'aérer, se changer les idées. Une tranquillité anormale que le producteur Mark Gordon décide de perturber. Huntingburg, ce petit bled situé à 80 km d'Evansville, il le transforme en Cité d'Atlantis, le noie sous les flots d'une pluie torrentielle, l'inonde d'un raz de marée provoqué par un barrage archaïque qui rend l'âme. Une idée que le scénariste Graham Yost, responsable des scripts de **Speed** et **Broken Arrow** pour le même producteur, développe après la grande crue dévastatrice du Mississippi en 1993. Facile, donc, d'étiqueter **Pluie d'Enfer** film catastrophe. Surtout en pleine résurrection du genre. *«**Pluie d'Enfer** n'est pas vraiment un film catastrophe»* se défend le réalisateur danois Mikael Salomon. *«On y retrouve de nombreux éléments du genre, à commencer par l'inondation de la ville, qui sert en fait de noyau au film. Vient s'y greffer le braquage organisé par le personnage interprété par Morgan Freeman, ce qui en fait un véritable thriller. Mais **Pluie d'Enfer** raconte avant tout une histoire, celle de personnages attachants qui existent réellement dans le film. C'est ce qui m'intéressait le plus, ce qui m'a motivé. J'ai travaillé sur **Pluie d'Enfer** pendant plus d'un an et demi, depuis novembre 1995 en fait. Une année entière aura été nécessaire pour peaufiner le scénario, dont nous avions un nombre incalculable de versions. Nous n'avons cessé de le réécrire, jusqu'à ce que j'en sois satisfait. Souvent, lorsqu'en cours d'écriture un personnage vous pose problème, n'évolue pas dans le bon sens, on le laisse de côté jusqu'au jour du tournage. Mais c'est une erreur, car à partir du moment où vous commencez les prises de vues, vous ne trouvez jamais le temps de vous concentrer sur ce genre de problème. C'est le meilleur moyen de perdre totalement le contrôle, de l'histoire, des principaux intervenants. Et c'est alors le film tout entier qui souffre de cette négligence»*.



■ *Jim (Morgan Freeman), braqueur de fourgon débutant mais déterminé* ■

Chef opérateur depuis l'âge de 19 ans, Mikael Salomon participe aux tournages de nombreux documentaires avant de gagner ses galons de directeur de la photographie. En tête de son palmarès, la photo sous-marine d'**Abyss** et les effets visuels de **Backdraft**. En 1993, il fait ses premiers pas en tant que réalisateur et remplace René Manzor sur le tournage de **Kalahari**, une production Steven Spielberg. Un passé solide. Juste ce qu'il faut pour affronter un tournage comme celui de **Pluie d'Enfer**, s'apparentant aux douze travaux d'Hercule. Salomon doit gagner une première bataille : convaincre les producteurs qu'il est l'homme de la situation. *«Il a fallu se battre pour les mettre en confiance. Ils étaient très réticents et n'arrivaient pas à se faire à l'idée que le film pourrait être bouclé dans les temps et sans rallonge budgétaire. Mais je les comprends. Jusque là, tous les films ambitieux ayant un rapport étroit avec l'élément liquide, que ce soit **Abyss** ou **Waterworld**, avaient connu bien des problèmes. Il fallait vraiment faire preuve d'une grande force de caractère pour les rassurer, les persuader que **Pluie d'Enfer** ne connaîtrait pas le même sort»* rapporte un Mikael Salomon heureux d'avoir emporté le morceau. Pour relever le défi, un tournage long et exténuant s'impose, du 26 août 1996 au 9 janvier 1997. *«Quatre-vingt deux jours de tournage, c'est juste ce qu'il fallait, sans trop tirer sur la corde. Nous avons travaillé comme des forcenés, jusqu'au dernier jour, qui nous a demandé vingt-deux heures consécutives de présence. A l'origine, le film devait être tourné sur un lac, de nuit. Imaginez le tableau : vous êtes sur une étendue d'eau, sans aucun moyen de localiser vos acteurs dans une telle obscurité, ni aucun contrôle sur les éléments naturels. Impossible de traiter un lac comme un décor classique ou de tourner plusieurs heures de suite dans la nuit. Quand votre scène est réglée et que vous vous apprêtez à crier «moteur !», le jour se lève ! Il nous fallait un environnement qu'on puisse utiliser et aménager à notre guise. C'était impératif. Alors nous en avons créé un. Nous avons donc tourné le film dans un immense hangar et n'avons jamais vu la lumière du jour pendant cette période. A la fin du tournage, j'avais l'impression de ressembler à une taupe !»*.

Des mois de recherche sont nécessaires à la production pour trouver le lieu idéal. Sur les dizaines de villes du Midwest qui ont été sélectionnées, c'est donc Huntingburg qui est retenue pour accueillir le déluge de **Pluie d'Enfer**. A l'arrivée, Huntingburg sera reconstruite pratiquement à l'identique dans un hangar. Mais ces repérages représentent une étape indispensable pour Mikael Salomon. *«Même si nous ne pouvions pas tourner sur place, il était nécessaire et bénéfique pour le film que l'action soit transposée dans une ville existante. Si **Pluie d'Enfer** s'était déroulé dans une ville fictive, les spectateurs se seraient détachés des événements, se seraient sentis moins concernés. Nous n'avons tourné que cinq jours sur place, à Huntingburg, pour les besoins de la séquence d'ouverture présentant le caractère de la*



■ *Karen (Minnie Driver) : prête à risquer sa vie pour protéger une église* ■

■ Pour Tom (Christian Slater), garder la tête hors de l'eau devient de plus en plus périlleux ■

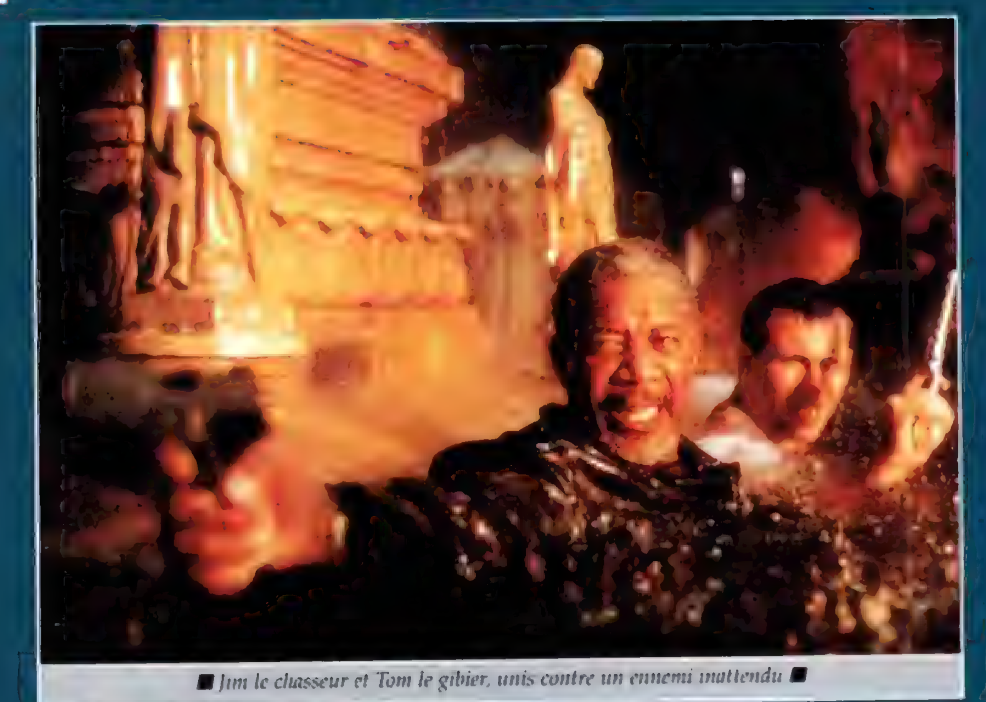
*ville dès le départ, de manière à impliquer le spectateur dans ce qui va arriver à cette paisible communauté».* Une séquence générique de quatre minutes durant laquelle les habitants de Huntingburg fuient leur foyer. Une petite balade qui part de la montagne du logo *Paramount* pour suivre une longue route qui nous conduit en plein cœur de la ville, où les forces de l'ordre s'assurent que chaque citoyen a suivi les consignes de sécurité et quitté les lieux. Une maquette de la ville, quelques plans en hélicoptère et un long câble de 600 mètres pour filmer la rue principale seront nécessaires à la réalisation de cette introduction du plus bel effet.

De l'Indiana, Huntingburg se retrouve donc déplacée en Californie, à Palmdale, pour être dupliquée dans un ancien hangar de la compagnie Rockwell International, bâti à l'origine pour la construction de bombardiers B-1. Ce hangar, la production le trouve après avoir demandé la liste des plus grands bâtiments des Etats-Unis. *«Nous avons construit un immense réservoir de plus de 200m de long, près de 80m de large et profond d'1,20m. Ce réservoir était entouré de plaques de métal d'1,50m de haut recouvertes d'une immense toile peinte couleur bleu nuit, de 600m de long et de 20m de haut. Ce réservoir est le plus grand jamais construit. Nous y avons reproduit une cinquantaine de bâtiments, qui représentent environ 80 % de la ville, dont une école, une église, le bureau du shérif et un cimetière. Par chance, quatre grues pouvant supporter des charges de vingt tonnes avaient été conservées en parfait état de marche. Elles nous ont servi à déplacer les bâtiments, hisser les différents décors et transporter tout le matériel lourd. Ou encore à soutenir les multiples rampes qui diffusent la pluie».* Dans le hangar, les bâtiments sont reconstruits grandeur nature, en respectant scrupuleusement l'échelle, l'architecture dans les moindres détails. *«Nous voulions que notre réplique soit conforme à l'originale, même la rue principale, que nous avons pourtant réduite de 10 % par manque de place. Puisque c'est très difficile de travailler sur des décors dans l'eau, nous avons décidé de les construire par dessus d'autres décors. De cette manière, lorsque nous en avions fini avec certains, il nous suffisait de les hisser hors de l'eau à l'aide des grues pour laisser apparaître les autres décors».*

Pour avoir travaillé sur **Abyss**, Mikael Salomon est parfaitement conscient des problèmes logistiques soulevés par ce genre de tournage. Fort de son expérience, il utilise quelques astuces apprises sur le plateau du film de James Cameron. Pour les bâtiments immergés par exemple. Plutôt que de modifier le niveau de l'eau, Mikael Salomon préfère opter pour une technique plus sûre et plus rapide : plonger les décors dans l'eau pour simuler l'inondation. *«Il n'y avait aucune base aux bâtiments. Nous avons donc décidé d'utiliser une nouvelle fois les grues pour descendre les décors dans l'eau afin de créer l'illusion de la montée des flots. Pour représenter les dix niveaux d'eau différents du film, les bâtiments étaient soulevés, déplacés, puis reposés à leur place après en avoir supprimé les étages inférieurs»* raconte Salomon, qui n'hésite pas à utiliser cette technique pour les ■ ■ ■



■ Tom, piégé et traqué dans une ville inondée ■

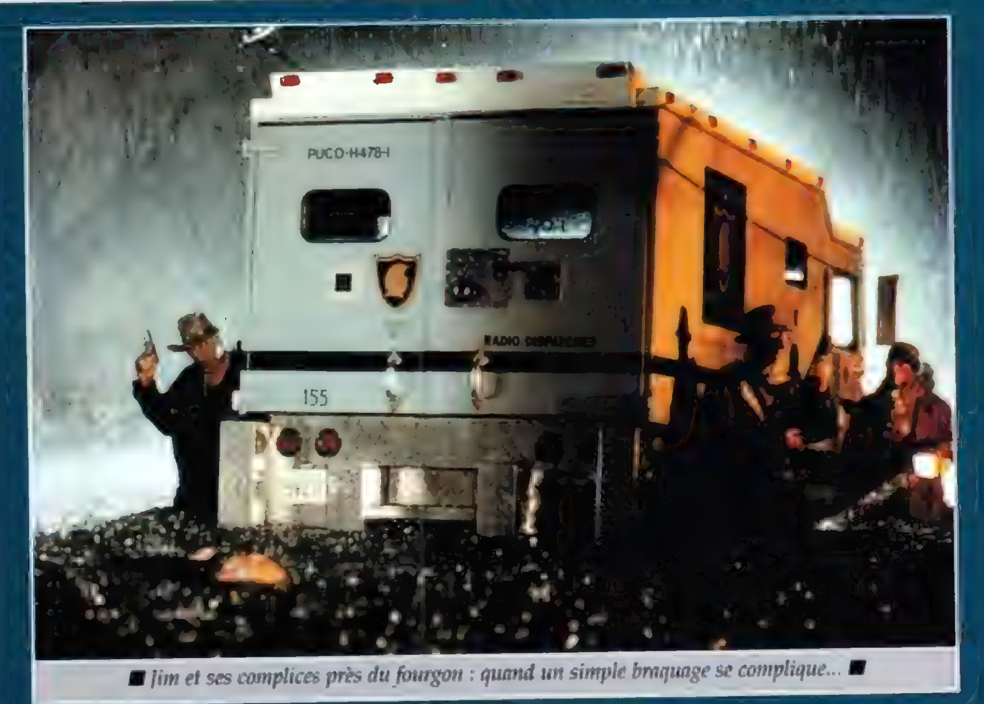

■ Jim le chasseur et Tom le gibier, unis contre un ennemi inattendu ■

son quota de scènes spectaculaires. «*Quand l'histoire l'exigeait, nous n'avons pas simulé une inondation, nous l'avons provoquée*» poursuit le réalisateur. «*Je ne voulais pas avoir recours aux images de synthèse, parfois mal utilisées, si ce n'est pour effacer les arcs-en-ciel créés par la pluie ou pour recréer le clocher de l'église en post-production. Dans certains plans, le toit du hangar était visible : nous avons donc composé un ciel infographique en y ajoutant des nuages et des éclairs*». Résultat : à l'instar de **Titanic**, tous les effets spéciaux servent le caractère réaliste de **Pluie d'Enfer**.

«Tourner **Pluie d'Enfer** *nous a rappelé ce bon vieux temps où les cinéastes avaient la chance de pouvoir créer leur propre univers*» avance un Mikael Salomon nostalgique. «*C'est une expérience totalement différente d'un tournage en milieu réel. Tout est fait main, à l'ancienne, des décors aux cascades. Même la lumière était recréée artificiellement. Nous n'avions pas le choix, car lorsque l'électricité publique est coupée, vous êtes bien obligé de trouver une astuce pour éclairer votre film malgré tout. Nous avons donc utilisé des lampes à sodium identiques à celles des lampadaires publics, ce qui nous a offert une image jaunâtre du plus bel effet*».

C'est l'Australien Peter Menzies, directeur de la photo sur **Guet-Apens**, **Une Journée en Enfer** et **Sables Mortels** qui s'occupe d'éclairer

■ ■ ■ besoins d'une scène lors de laquelle Christian Slater tente de s'extirper de la cellule du sherif, sur le point d'être engloutie. L'évasion est tournée dans un hangar voisin, plus petit mais plus profond, à l'aide de systèmes hydrauliques pour submerger la structure. «*Cette solution nous a évité beaucoup d'ennuis. Le décor entier était construit sur une plate-forme reliée à une grue que nous pouvions donc bouger à notre guise. La cellule était progressivement plongée dans l'eau. Pour les prises suivantes, il ne nous restait plus qu'à sortir le décor de l'eau et l'y replonger selon le même principe. Pomper l'eau dans une salle ou un décor demande des heures. Et on ne peut pas tourner à nouveau avant d'avoir évacué toute l'eau. Là il suffisait d'actionner la grue dans un sens ou dans l'autre*». Six jours seront nécessaires pour remplir le réservoir abrité dans le hangar, depuis un lac situé à 120 mètres en dessous du niveau du sol. Un réservoir intégralement couvert par le déluge et fabriqué de manière à donner l'impression que l'horizon est infini. John Frazier, après les tornades de **Twister**, s'attelle à la réalisation de ce réservoir et des rampes de pluie, un système constitué d'arroseurs qui répandent sans discontinuer jusqu'à 170.300 litres d'eau à la minute. Superviseur des effets spéciaux, il réalise également quelques images infographiques qui serviront plus à nettoyer le film de quelques imperfections qu'à augmenter



■ Jim et ses complices près du fourgon : quand un simple braquage se complique... ■

# LA BONNE CUVÉE

Mikael Salomon a été à bonne école. **Abyss**, le film sous-marin de James Cameron et **Backdraft** le faux film catastrophe tout feu tout flamme de Ron Howard. Et la leçon est bien assimilée. **Pluie d'Enfer** en témoigne. Eclairage jaunâtre tantôt tamisé tantôt agressif pour une ambiance claustrophobique. Huntingburg est une bourgade tranquille et conviviale. Jusqu'au jour où des pluies torrentielles s'abattent sur la ville, augmentant dangereusement le niveau de l'eau. Le barrage, situé en amont, menace de rompre d'un moment à l'autre. Devant le danger, les autorités décident d'évacuer la population. Tom (Christian Slater) et son oncle Charlie (Ed Asner), convoyeurs de fonds, viennent relever les compteurs de la banque. Mais les routes étant inondées, impossible de quitter la ville. Jim (Morgan Freeman) et ses complices, des brigands sans trop d'expérience, comptent bien profiter des intempéries pour braquer le fourgon et dérober les trois millions de dollars qu'il contient. Commence alors une longue course poursuite dans les rues de Huntingburg, plongées dans l'obscurité et envahies par les flots...

**Pluie d'Enfer** est avant tout un thriller. Mais c'est aussi un film catastrophe. Un mariage qui fonctionne. Le déluge sert de toile de fond à l'intrigue, est utilisé comme un obstacle qui vient compliquer les événements. Comme lors des affrontements entre les protagonistes par exemple, où au risque de se faire casser quelques dents s'ajoute celui de se faire électrocuter. Chaque camp doit faire face à ses adversaires tout en se méfiant des éléments naturels qui se déchaînent autour d'eux. Mikael Salomon tourne **Pluie d'Enfer** comme un film d'action classique, mais remplace le bitume par de l'eau douce. Classique, sauf quand il se permet quelques excentricités artistiques et esthétiques bien choisies et réussies. Bon programme et bon timing pour ce polar rural où les voitures sont remplacées par des scooters des mers et des bateaux à moteur. Où un barrage craque sous la pression et libère un flot dévastateur. Où les gunfights se succèdent sans temps mort, à la vitesse grand V. Seule la dernière partie du film, avec ses rebondissements souvent inutiles, sent l'impasse scénaristique : à croire que malgré le déluge, les auteurs sont à sec !

■ D.G. ■

UFD présente Morgan Freeman & Christian Slater dans une production **Mutual Film Company/Paramount Pictures** ***PLUIE D'ENFER (HARD RAIN*** - USA - 1997) avec Randy Quaid - Minnie Driver - Edward Asner - Richard Dysart - Betty White **photographie de** Peter Menzies **musique de** Christopher Young **effets spéciaux de** John Frazier **scénario de** Graham Yost **produit par** Mark Gordon - Gary Levinsohn - Ian Bryce **réalisé par** Mikael Salomon

**6 mai 1998** **1 h 33**



■ *Jim et sa bande, alléchés par trois millions de dollars à portée de main* ■

cette nuit de tempête. *«Dès le départ, notre plus grand dilemme a été le choix de la lumière, le ton des couleurs. Même si la ville est plongée dans l'obscurité, il faut qu'il y ait quelque chose à l'écran. Nous nous sommes régulièrement entretenus avec Mikael Salomon pour définir la lumière qui serait utilisée, d'où elle allait provenir et de quelle manière elle serait diffusée»* rapporte Peter Menzies, conscient que la pluie, les reflets sur l'eau et la nuit sont le pire cauchemar de tout technicien appelé à créer une image. *«Un déluge n'est pas censé être beau ou esthétique. Mais il peut le devenir s'il est éclairé d'une certaine manière, en recherchant un certain côté artistique. Nous avons essayé de rester très simple pour ne pas aboutir à un rendu cinématographique qui annihilerait le côté réaliste du film. De toute façon, étant donné l'immensité du plateau, nous n'aurions pas pu obtenir la profondeur recherchée. Des ballons gonflés à l'hélium diffusaient constamment la lumière sur 360 degrés. De cette manière, vous remarquez à peine la pluie qui tombe. Vous l'apercevez uniquement à la surface de l'eau, ce qui intensifie le réalisme. Nous avons aussi détérioré beaucoup de caméras pendant le tournage. Il fallait les repêcher et les renvoyer à* Panavision, *qui les réparait et nous les renvoyait le lendemain !»*.

C'est pour son travail sur **Posse, La Revanche de Jessie Lee** et **Le Droit de Tuer ?** que Mikael Salomon choisit Peter Menzies. L'ancien chef opérateur passe le témoin sans regret. *«C'est mon deuxième film en tant que réalisateur. La première fois, ça a été très dur de laisser la lumière à quelqu'un d'autre, mais pour* ***Pluie d'Enfer****, je n'avais pas le choix. J'avais tellement à faire que je n'aurais pas pu m'en occuper. Peter est très professionnel et a toujours essayé d'accommoder son travail à mes envies. Je ne lui ai jamais demandé l'impossible mais il m'arrivait d'être un peu plus exigeant, de lui demander de se plier en quatre pour obtenir le plan que je voulais»* confie Mikael Salomon. *«Dès le premier contact, le courant est passé»* poursuit Peter Menzies qui, avant les premières prises de vues, se rend sur les lieux et commence à réfléchir au film, à se servir de son imagination pour mettre en place des scènes bien spécifiques. *«Mikael Salomon est très dévoué, il était toujours concerné par les problèmes que je pouvais rencontrer, prenait le temps de préparer certaines scènes avec moi, sauf quand son emploi du temps ne le lui permettait pas. Il m'a fait confiance et m'a laissé énormément de liberté. Mais je venais toujours lui demander conseil ou obtenir son approbation. Nous avons vraiment fait du travail d'équipe, même si chacun restait concentré sur sa propre tâche»*.

La solidarité règne sur le plateau de **Pluie d'Enfer**. Il n'en fallait pas moins pour venir à bout de ce déluge organisé. Un véritable calvaire le tournage de ce **Pluie d'Enfer** ; à vous faire passer l'envie de remettre la main à la patte, à faire regretter à un ancien directeur de la photographie sa reconversion. Mais Mikael Salomon se sent dans son élément et ressort de cette expérience encore plus déterminé à poursuivre sa nouvelle carrière. *«J'adorais mes fonctions de directeur de la photographie. Je pense que le chef opérateur a le poste le plus gratifiant sur un tournage. Sans lui, le film ne ressemblerait à rien. Ayant commencé à 19 ans, je voulais maintenant passer à autre chose. Réaliser des films me passionne, même si ça n'est pas toujours de tout repos. Il y a des inconvénients, mais c'est tellement agréable d'avoir le contrôle d'un film, d'avoir les pleins pouvoirs»*. Mikael Salomon aime les défis. **Pluie d'Enfer** en est un qu'il vient de relever avec succès.

■ **Damien GRANGER** ■

■ *Tom, un convoyeur de fonds devenant le héros d'un soir* ■



■ *Pour Tom, il est hors de question de quitter Huntingburg sans savoir le butin en lieu sûr* ■

# BLUES BROTHERS 2000

## the blues father
## JOHN LANDIS

**Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres, John Landis est un réalisateur enthousiaste et amoureux de son métier. Originaire de Chicago, il tourne son premier long métrage, SCHLOCK, avec 70.000 dollars en poche. Depuis, il a réalisé plus d'une douzaine de films, parmi lesquels LE LOUP-GAROU DE LONDRES, UN FAUTEUIL POUR DEUX, le premier sketch de LA QUATRIÈME DIMENSION, L'EMBROUILLE EST DANS LE SAC et INNOCENT BLOOD. Acteur dans ses propres films ou dans ceux de ses amis, il dirige aussi le clip THRILLER de Michael Jackson et imagine le concept original de la série télé Dream On. En vingt-cinq ans de carrière, John Landis a toujours soutenu la cause d'un cinéma populaire. Qu'on l'aime ou pas, c'est un réalisateur culte.**



■ *Le nouveau quatuor dans un duel musical endiablé* ■

**Que cherchiez-vous à faire avec le premier *Blues Brothers* ?**

Beaucoup de choses différentes ! Un film naît toujours de motivations, conscientes ou inconscientes. La première, celle de Dan Aykroyd surtout, était en quelque sorte une «mission sacrée». Etant un mordu de blues, il s'était mis en tête d'attirer à nouveau l'attention sur ces musiciens à une époque où seul le disco faisait un carton. On ne parlait plus que de groupes comme Abba ou les Bee Gees, et des artistes comme Aretha Franklin et James Brown étaient en perte de vitesse. Le son de Memphis et de Chicago ne connaissait plus les faveurs du public. Dan pensait qu'en se servant de sa réputation et de celle de John Belushi, on arriverait à ramener cette musique en déclin sur le devant de la scène. A ce niveau, je suis heureux de pouvoir dire que le film a formidablement bien rempli sa mission. A tel point que tous ces artistes sont à nouveau des stars aujourd'hui. Nous voulions également faire le film le plus fou et le plus stupide possible. Pour finir, il y avait ce désir de faire une comédie musicale, genre qui était aussi passé de mode à l'époque.



■ *John Landis : il n'a jamais cessé de prêcher l'évangile du culte !* ■

**Comment avez-vous rencontré Dan Aykroyd ?**

J'ai tout essayé pour le rencontrer. A l'époque, il était dans ce show télé légendaire avec John Belushi, le ***Saturday Night Live***. Puis arrive le film **American College** que j'ai moi-même réalisé et qui avait été écrit spécifiquement pour certains acteurs, dont John Belushi et Dan Aykroyd. Mais le producteur du ***Saturday Night Live*** ne voulait pas lâcher Dan : il était déjà furieux de se séparer de Chevy Chase et John Belushi qui devenaient alors des stars de cinéma. C'est à ce moment là que j'ai rencontré Dan. Les Blues Brothers existaient déjà puisqu'ils avaient été créés avant le ***Saturday Night Live***. Ils les ont imaginés à Toronto alors qu'il faisaient encore partie de la Second City, un groupe de comiques qui comptait dans ses rangs Harold Ramis et Bill Murray. Ces personnages sont nés de la passion de John pour le rock et de celle de Dan pour le blues. Dan est incollable et a fait découvrir cette magnifique musique à John, qui a vraiment commencer à s'y intéresser sur le tournage d'**American College** où il avait rencontré un musicien. Ils ont alors décidé de se produire sur scène et ont imaginé les Blues Brothers pour jouer derrière un masque. Sur scène, ils étaient Jake et Elwood et le public était complètement hystérique.

**Et c'est à ce moment que vous avez décidé de transformer Jake et Elwood en héros de cinéma...**

Dan m'a proposé cette idée formidable. Juste après avoir signé un contrat de développement avec *Universal*, nous nous sommes mis au travail. Quand nous avons commencé à écrire l'histoire, chacun de notre côté, le film devait se dérouler dans le futur. A cette époque, pour une unique représentation en première partie du spectacle de Steve Martin à Los Angeles, ils avaient monté le «Dream Band», un groupe exceptionnel composé de Dan et John, Paul Shaffer, Matt Murphy, Steve Cropper et «Duck» Dunn de Stax Records. Ils avaient à la fois le son de Memphis et celui du blues texan. Un mélange détonnant. *Atlantic Records* a sorti un disque «live» qui a fait un énorme carton. Tellement énorme que personne ne l'avait prévu. Attiré par ce succès soudain, *Universal* nous a immédiatement donné le feu vert. Le problème, c'est que nous n'avions pas encore écrit une seule ligne. Nous avons commencer le tournage avant d'avoir fini l'écriture du scénario et avons imaginé une mythologie à chaque personnage pendant les prises de vues. Mais ça n'a pas empêché le film d'être une réussite et de rencontrer un succès sans précédent. Pourtant, ni *MCA Records*, ni *Universal Records* ne voulait sortir la bande originale du film. Pour eux, cette musique était vraiment trop démodée et personne n'avait envie d'entendre Cab Calloway ou John Lee Hooker. Finalement, c'est *Atlantic Records* qui l'a éditée, mais sans John Lee Hooker. Ils n'y croyaient pas non plus. C'est tellement grotesque...

**Dix-huit ans séparent les deux films. Pourquoi avoir attendu autant de temps avant la mise en chantier de *Blues Brothers 2000* ?**

Dès le départ, nous avions prévu de faire un deuxième film, mais la mort de John Belushi a tué toute idée de suite. A la sortie du premier film, les Blues Brothers se produisaient aux quatre coins du globe, en Europe, en Asie. Ils ne se sont jamais arrêtés. Même si certains artistes suivaient une carrière solo, ils reformaient régulièrement le groupe pour donner des concerts monumentaux. Il y a six ans, Dan a ouvert des House of Blues dans plusieurs villes des Etats-Unis. Il y en a sept ou huit en tout, à Chicago, à Cambridge, à Los Angeles, en Floride. Ce sont de vrais clubs qui proposent des performances «live» contrairement à toutes ces conneries comme le Planet Hollywood ou le Hard Rock Cafe. Il s'est entouré de musiciens incroyables même si certains savent à peine lire une partition ! Dan a alors recommencé à jouer avec eux, en assurant les ouvertures. Le public leur a réservé un accueil chaleureux, inespéré. Devant un tel engouement, il m'a appelé pour relancer cette idée de suite. J'ai sauté sur l'occasion, à condition qu'il y ait plus de numéros musicaux. Ceux de **Blues Brothers 2000** sont totalement délirants et démodés, directement inspirés des anciennes comédies musicales hollywoodiennes. C'était un énorme plaisir de retrouver tous ces musiciens hors pair à nouveau réunis dix-huit ans après.

**Dans *Blues Brothers 2000*, les personnages ont changé. Elwood surtout, qui est plus raisonné, plus réfléchi...**

C'est une question d'âge et de maturité. Dans le premier film, Elwood est un jeune homme. Quand **Blues Brothers 2000** commence, il vient de passer dix-huit années de sa vie en prison. C'est normal qu'il ait changé. Le sujet du film est différent aussi. Dans cette suite, il part à la quête d'une famille. D'ailleurs, à la fin du film, les Blues Brothers sont quatre.

**Pourquoi avoir intégré à l'histoire le personnage de Buster, ce jeune enfant qui se prend d'amitié pour Elwood, sa seule famille ?**

*Universal* avait peur que Dan Aykroyd et John Goodman soient trop vieux pour attirer les jeunes spectateurs dans les salles. Pour que le film soit plus commercial, ils m'ont demandé d'imaginer ce rôle pour profiter du succès actuel de jeunes premiers comme Leonardo DiCaprio. Pour moi, c'était hors de question. Pourquoi pas Frankie Avalon aussi ?! On a donc décidé de créer ce personnage, un Elwood jeune, qui serait également orphelin et criminel. On a reçu beaucoup de critiques se référant à la scène où Elwood emmène Buster dans le club à strip-tease. Mais quand on connaît le personnage d'Elwood, cette scène est logique et amusante. Où peut-il emmener un enfant ? Voir des strip-teaseuses bien sûr !

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Alexandre NAHON** ■



■ *Les nouveaux Blues Brothers au grand complet : Mighty Mack (John Goodman), Elwood Blues (Dan Aykroyd, Buster (J. Evan Bonifant) & Cabel (Joe Morton)* ■



# LE RETOUR DES MEN IN BLACK !

En 1980, John Landis se sent investi d'une mission : initier l'Amérique au son trépidant du Rythm and Blues. Pari tenu puisque les **Blues Brothers**, comédie musicale subversive, connaît un succès phénoménal. La clé de ce succès, c'est John Belushi et Dan Aykroyd, respectivement Jake et Elwood Blues, deux doux dingues dynamiques et insolents. Sillonnant les routes pour prêcher la bonne parole, ils sèment un vent de folie aux quatre coins du pays et se mettent toutes les polices du territoire à dos pour avoir cassé pour quelques millions de dollars de voitures en provoquant le plus monstrueux carambolage de tous les temps. Dix-huit ans plus tard, quand Elwood sort de prison, tout a changé : Jake est mort et l'orchestre des Blues Brothers s'est dispersé. Son père spirituel, Curtis, a lui aussi quitté le monde des vivants, laissant pour seul héritage un fils naturel, Cabel (Joe Morton), flic pur et dur qui n'a aucune attirance pour le Blues. Désespéré, Elwood se tourne alors vers son ancien professeur, la sœur Mary Stigmata (Kathleen Freeman), qui se risque à lui confier temporairement la garde d'un jeune et intrépide orphelin de 10 ans, Buster (J. Evan Bonifant). Peu à peu, Elwood retrouve la foi et se met en tête de rassembler les membres épars de son orchestre avec l'aide de son nouveau partenaire, le barman Mighty Mack (John Goodman). Sont but : remporter le fameux concours organisé par Queen Moussette (Erikah Badu). Mais la police et un transfuge de la mafia russe sont déjà à leur poursuite, bien décidés à leur mettre des bâtons dans les roues...

**Blues Brothers 2000** est une vraie suite (l'histoire d'Elwood reprend exactement là où elle s'était arrêtée) et en même temps un remake (le sujet est quelque peu différent mais traité de manière identique, avec «rappel» des meilleurs gags pour en témoigner). Une véritable célébration où bon nombre de personnages déjà présents dans l'original viennent reprendre leur rôle, secondés par de nouveaux jeunes talents. Comme pour fêter des retrouvailles. Niveau cascades (dont une collision monumentale de plus de soixante voitures, la plus impressionnante jamais tournée) et numéros musicaux (traités dans des styles différents allant du cabaret au concert plus traditionnel), **Blues Brothers 2000** est plus ambitieux et surpasse son prédécesseur. La joute finale, opposant l'orchestre des Blues Brothers aux Louisiana Gator Boys, formé pour le film et composé de 21 musiciens éminents (Eric Clapton, Bo Diddley, Isaac Hayes, Jeff Baxter...) est un morceau d'anthologie. Mais en même temps, John Landis ne parvient jamais à capturer la même frénésie, à renouer avec le côté anarchique qui dynamisait le premier film. Comédie classique, **Blues Brothers 2000** fait surtout l'apologie des valeurs de la famille américaine via une standardisation des personnages (qui ont mûri ou mal vieilli) et des sentiments (limite nunuches). Un film bien moins corrosif que son prédécesseur.

■ **Damien GRANGER** ■

**UIP** présente Dan Aykroyd & John Goodman dans une production **Universal Pictures *BLUES BROTHERS 2000*** (USA - 1997) avec Joe Morton - J. Evan Bonifant - Aretha Franklin - James Brown - B.B. King - Nia Peeples - Wilson Pickett **photographie de** David Herrington **musique de** Paul Shaffer **scénario de** Dan Aykroyd et John Landis **produit par** John Landis - Dan Aykroyd - Leslie Belzberg **réalisé par** John Landis

**20 mai 1998** **2 h 03**

La suite du *FUGITIF* donne la vedette au Marshal Gerard pour une nouvelle course-poursuite...



■ *Samuel Gerard (Tommy Lee Jones) : un Marshal entièrement dévoué à la cause qu'il défend* ■

# U.S. MARSHALS



## la vieille école de l'action

## STUART BAIRD

**Ancien monteur spécialisé dans le sauvetage de films à problèmes (ROBIN DES BOIS, DEMOLITION MAN), Stuart Baird, passé réalisateur, a surpris son monde avec le très solide ULTIME DÉCISION. Un succès. La WARNER, confiante, lui confie illico la suite du FUGITIF. Mais, après avoir vu tant de réalisateurs dépossédés de leurs œuvres, qu'est ce qui a bien pu pousser le très respecté «film-doctor» à suivre leurs pas ? Explications...**

**Pourquoi *U.S. Marshals* ?**

J'avais un contrat avec *Warner* et ils désiraient que je réalise cette séquelle. Idem pour Arnold Kopelson, pour qui j'ai monté un bon nombre de films. J'avais une certaine appréhension à donner suite à quelque chose d'aussi plébiscité que **Le Fugitif**. Mais j'ai rencontré Tommy Lee Jones, à mes yeux l'un des meilleurs acteurs américains, puis Joe Pantoliano, un ancien ami, et ensuite Wesley Snipes... Du coup j'ai reconsidéré la proposition. Il fallait que je fasse ce film !

**Pour son casting ?**

Par seulement. Ma première réalisation pour la *Warner*, **Ultime Décision**, était un film d'intérieurs exigus, peu variés, limitant les mouvements de caméra. C'était exclusivement un film de découpage. **U.S. Marshals** a soixante-six lieux de tournage en extérieurs. J'avais l'opportunité d'apprendre à gérer des éléments beaucoup plus variés, d'utiliser une caméra plus mobile. Je pressentais que mon passé de monteur aiderait à ordonner tous ces lieux différents et créer l'excitation.



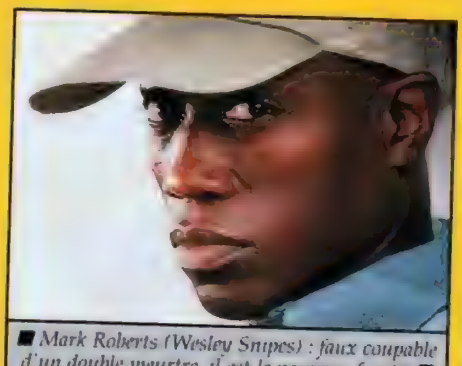
■ *Stuart Baird (au centre) : des tables de montage aux plateaux de cinéma* ■

**Autrefois, vous rattrapiez au montage les faiblesses de réalisation. Maintenant que c'est vous le réalisateur, vos rapports avec la production ont-ils changé ?**

Pas vraiment. Mes relations de confiance avec les producteurs faisaient qu'ils me laissaient une très importante marge de manœuvre. J'avais un vrai contrôle créatif, comme un second metteur en scène. Aujourd'hui, la relation de confiance reste la même.

**Vous aviez une réputation de «sauveur de films». Ça crée la confiance.**

*(Rires)* J'étais une espèce de film-doctor. On m'appelait lorsque le film échouait auprès du public des projections-test. Vous savez, il y a trois étapes de réalisation. D'abord, en pré-production, le script et le casting. Crucial ! Si vous n'avez pas ça, vous n'allez pas loin. Puis, bien sûr, le tournage. Et on en arrive au montage où s'ordonne la narration. C'est là que j'intervenais. Je montais des plans tournés par d'autres, mais je me sentais aussi responsable que le scénariste ou le réalisateur. J'intervenais également en tant que directeur de seconde équipe. Je ne sentais pas de différence d'implication dans le processus de création. La seule vraie différence, c'est que si le film ne marche pas, c'est le réalisateur seul qui en subit les conséquences.



■ *Mark Roberts (Wesley Snipes) : faux coupable d'un double meurtre, il est le nouveau fugitif* ■

**Mais ne craigniez-vous pas qu'*Ultime Décision* ne vous échappe au profit du monteur ?**

J'ai participé physiquement au montage d'**Ultime Décision**, tout comme à celui d'**U.S. Marshals**. Je travaillais étroitement avec l'inestimable Terry Rawlings (***Alien***, ***Blade Runner***, ***Legend***, *NDLR*). Les délais de post-production étant très courts, nous devions prendre des décisions rapides, qui ne laissaient place à aucun sentiment de compétition. Par le passé, lorsque je débarquais sur un projet en tant que «film-doctor», il arrivait que le monteur soit encore en exercice et que nous travaillions ensemble.

**Au tournage, vous couvrez vos plans ou bien vous tournez le strict nécessaire ?**

Nous discutons, storyboardons, visitons les lieux de tournage, qui, souvent, déterminent les séquences d'action. Vous avez une idée vague de ce à quoi elles doivent ressembler mais ce sont les décors qui leur donnent la spécificité filmique. Le crash de l'avion, la nuit en pleine campagne, est quelque chose d'énorme à mettre en place, à conceptualiser. Pour cette séquence, le processus était inversé. Nous l'avions détaillée sous tous les angles, dessinée plan par plan. Puis, avec le chef décorateur et le chef-op, nous avons cherché le lieu adéquat. Tourner une scène pareille, qui nécessite une logistique énorme d'éclairages, de pyrotechnie, de cascadeurs, présente un nombre incalculable de risques. Des risques physiques, mais aussi la probabilité de tout foirer. Il faut être très clair, précis, que chacun comprenne exactement ce que vous désirez. Cette préparation minutieuse vous donne un sentiment de sécurité. Ça n'empêche pas l'improvisation, bien sûr, mais au moins, lors du tournage, tout est clair, à la fois dans votre esprit et sur le papier.

**Donc vous couvrez...**

Oui. Je tourne avec deux caméras simultanées, parfois trois. Sur un film comme celui-ci, vous avez besoin d'énergie, et vous la déterminez par l'accumulation de plans très brefs. La couverture vous donne l'opportunité d'épicer la scène : plan rapproché, large, gros plan, plan moyen. Les spectateurs n'ont pas conscience de cette partition, ça ne fait pas progresser l'intrigue, mais ça installe la tension, la dynamique. Alors oui, je couvre mes plans. Nous avions au montage à peu près 23.000 plans !

**Caméra à l'épaule, steadycam... On est loin d'*Ultime Décision* !**

Exact ! Sur **Ultime Décision**, j'étais coincé dans un univers exigu, au ■ ■ ■

■ ■ ■ même titre que les protagonistes. Les plans y étaient exclusivement statiques. Pour **U.S. Marshals**, l'exigence filmique était tout autre. J'admire **Le Fugitif** pour son énergie. Andy Davis a utilisé avec abondance la caméra en mouvement, donnant ce sentiment ininterrompu d'urgence, de fuite. Je me suis basé sur son principe. J'ai utilisé des grues, des dolly, et surtout le steadycam. Nous avions ce merveilleux opérateur steady, Jim Muro *(opérateur de Cameron et réalisateur culte de* ***Street Trash****. NDLR)*, travaillant avec le chef-op Andrej Bartkowiak.

**Avec *Speed* et *Le Pic de Dante*, on dirait que Bartkowiak se spécialise dans l'action.**

Il est capable de tout, s'adapte à tous les genres. Il travaille très vite et utilise à merveille les caméras légères. Vu le nombre de lieux de tournage, nous arrivions, construisions les décors et tournions aussi sec. Pas le temps pour le chef-op de se préparer. Il fallait beaucoup de plans par jour et le studio n'accordait aucune rallonge. D'où la nécessité d'un gars qui sache travailler dans l'urgence. Andrej est parfait pour ça et il a un tempérament idéal. J'aime être entouré de l'équipe technique la plus compétente, et là j'étais servi, aussi bien pour le chef-op, le caméraman, le décorateur, le monteur...

**... et le compositeur ?**

Je ne vous le fais pas dire. Goldsmith est un excellent ami. Nous avions travaillé ensemble sur **La Malédiction** *(son seul et unique Oscar. NDLR)*. C'est un authentique génie. Ce qu'il apporte aux films est inestimable. Il a une compréhension tellement évidente des exigences narratives, il a illustré mes deux films avec une telle superbe ! Il a fait **U.S. Marshals** en seulement trois semaines. Vous y croyez à ça ?...

**A l'exception du crash, quelles scènes vous ont posé des difficultés ?**

La scène des Marais. Nous l'avions préparée, chorégraphiée. Travailler sur l'eau avec une importante logistique est déjà délicat. Ajoutez à cela la vase et les moustiques et vous comprendrez. J'avais quatre jours pour mettre la scène en boite. C'était une course contre la montre. Sinon, pour le reste, je n'ai pas été habitué à travailler avec autant d'acteurs à la fois, à gérer le planifié et l'imprévu en même temps. Le film tourne autour de l'équipe des marshals. C'est eux que le public avait appréciés dans le premier segment. Il fallait que cette équipe vive et transmette un sentiment de groupe au public. L'essentiel de ces tranches de vie n'était pas écrit. La structure, le montage, la narration par l'image, je crois en avoir une expérience assez étoffée. Mais le travail avec les comédiens est quelque chose que je découvre et qui excite ma curiosité. J'aimerais enchainer avec un film qui repose moins sur la dynamique que sur les aspects purement dramatiques.

**Des films comme *Rock*, *Con Air*, *Batman & Robin* ne font plus grand cas du découpage, comme si producteurs et public ne se souciaient plus de comprendre l'action. Vos films sont, eux, très lisibles. Vous êtes une espèce en voie d'extinction ?**

J'ai assuré le montage d'un bon nombre de films où l'essentiel de l'ambition se limitait à faire plus grand, plus explosif, plus rapide, d'où j'extrayais avec difficulté des séquences un tant soit peu entrainantes. J'ai eu quelques accrochages avec des réalisateurs car je ne comprenais absolument rien à ce qui se passait dans leurs scènes d'action ! Ça donnait ce genre de dialogue : «Pourquoi est-ce si confus ? - C'est la nature même du chaos, de la guerre, de la bataille. - Mais ce n'est pas une bataille. C'est un film !». Il n'y a rien de pire qu'un public confus. Si vous les guidez clairement, sans être démonstratif, et leur donnez des éléments d'implication, ils prendront leur pied et ne verront pas le



■ *Un avion carcéral s'écrase dans la campagne : l'occasion pour Mark Roberts de se faire la «belle»* ■

## UN FUGITIF DE PLUS

Si l'on en croit les enquêtes de la *Warner*, le succès du premier opus du **Fugitif** n'était pas tant dû au charisme onéreux d'Harrison Ford qu'au personnage du Deputy Marshal Samuel Gerard, qui valut son Oscar à Tommy Lee Jones. D'où cette séquelle d'un type un peu particulier, conservant la trame de l'original presque à la lettre, mais inversant la hiérarchie d'identification au profit des poursuivants, l'équipe des U.S. Marshals (d'où le titre... fallait y penser).
Tout commence par un malheureux accident de dépanneuse. Son conducteur, un certain Mark Roberts (Wesley Snipes), est aussitôt inculpé. Ses empreintes et son arme correspondraient à celles d'un homme recherché pour double meurtre. Il est extradé par avion, un Con Air, sous la garde de Samuel Gerard (Tommy Lee Jones). En plein vol, un prisonnier tente d'assassiner Roberts, pulvérise un hublot et provoque le crash de l'appareil. Au terme d'un sauvetage mouvementé, le Marshal Gerard constate que Roberts a disparu. L'équipe des Marshals se réunit aussitôt. La chasse s'organise. Mais qui est ce Roberts ? Un homme cultivé, maqué avec une belle Française BCBG (Irene Jacob). Et pourquoi la CIA expédie-t-elle le mystérieux John Royce (Robert Downey Jr) pour assister les Marshals ? Un peu too much pour un «simple» dépanneur.

Bien sûr, les éléments clés du premier film font l'objet d'un lifting un peu voyant : un fugitif pas si coupable que ça, une impressionnante scène d'accident qui donne le départ de la chasse, les doutes perpétuels du Marshal, tentant d'attraper sa proie avant que de plus dangereux faucons ne s'abattent sur elle, une arrestation manquée de justesse lorsque le poursuivi se jette dans le vide... Mais ces réminiscences ne posent pas de problèmes outre mesure. A moins que vous ne détestiez voir des avions s'écraser en pleine cambrousse ou des gars sauter du haut d'un building. Sur ces points, **U.S. Marshals** fait «better and louder». Les choses commencent en revanche à sérieusement se gâter lorsque le scénariste John Pogue (pourtant un ex-script doctor !) décide de démêler la conspiration qui plane au-dessus de Mark Roberts. Il faut à ce moment tout le savoir-faire du réalisateur Stuart Baird (l'ex-film doctor !) pour empêcher que l'intrigue ne tourne à l'imbroglio pur et simple. Entre les changements continus d'Etats, de décors, de points de vue des protagonistes, les vérités et les mensonges qui s'accumulent, le mystère qui entoure jusqu'à mi-parcours tous les actes du poursuivi, et enfin le rebondissement qui va impliquer plus personnellement Samuel Gerard dans la poursuite, il fallait une sacrée bonne dose de clarté ! Reconnaissons-le, la limpidité de la mise en scène de Stuart Baird est le pilier central de cet édifice fragile. Empruntant à Andrew Davis le principe de caméra en perpétuel mouvement, il orchestre, avec infiniment plus de grâce, un ballet où s'échangent tour à tour les partenaires et les situations. Aidé par des techniciens rodés (la photo n'a plus grand-chose à voir avec le machin granulé du **Fugitif**), Baird déplace l'intérêt du public de la narration basique, la conspiration, vers l'essence même de son film, la poursuite en elle-même. Ainsi, s'il a peut-être moins d'impact que son prédécesseur à la première vision, **U.S. Marshals** est un film qui se reverra beaucoup plus facilement, parce que plus physique qu'émotionnel. Enfin, notons l'exceptionnelle entorse à la tradition : un film américain grand public nous présente enfin un fort beau couple interracial sans la moindre justification scénaristique. Il suffisait apparemment de faire de la femme blanche une étrangère. Mais devant le diktat faux-cul du politically correct, ça n'était pas aussi évident qu'il n'y paraît.

■ **R.D.** ■

**Warner Bros** présente Tommy Lee Jones - Wesley Snipes - Robert Downey, Jr dans une production **Kopelson Entertainment** ***U.S. MARSHALS*** (USA - 1998) avec Joe Pantoliano - Kate Nelligan - Tom Wood - Irene Jacob - Daniel Roebuck - Latanya Richardson - Patrick Malahide **photographie de** Andrej Bartkowiak **musique de** Jerry Goldsmith **montage de** Terry Rawlings **scénario de** John Pogue **produit par** Arnold & Anne Kopelson - Keith Barish - Roy Huggins - Wolfgang Glattes **réalisé par** Stuart Baird

**15 avril 1998** **2 h 10**

temps passer. J'ai eu du coup, sur **Ultime Décision**, la prétention de faire un film d'action avec un minimum de sens, d'être clair et crédible dans ma narration. C'est peut-être démodé, mais je ne cherche pas à styliser. J'essaie de faire des films aussi distrayants que possible. J'ai beaucoup appris de Fred Zinneman. Son film **5 Jours ce Printemps-là** posait problème. Il ne fonctionnait pas malgré plusieurs montages. Fred aimait cette histoire, et malgré ses quatre Oscars et sa réputation, il s'en remettait encore au public. C'était une expérience douloureuse de constater que ça ne marchait pas, mais il mettait cet échec à son seul crédit, pas à l'incompétence du public. Une conception qui diffère de celle des européens

**Mais en France aussi, nous avons quelques films grand public au découpage bordélique *(cf Les Visiteurs)*. D'où provient cet abandon de la narration à votre avis ?**

Avant tout d'un irrespect pour le genre, mêlé à une vision très *MTV* du cinéma. Si c'est rapide, flashy et bruyant, le public ne s'endormira pas et c'est tout ce qui compte aux yeux des décideurs. Je n'y crois pas. Le travail d'un réalisateur est de raconter une histoire avant tout, de faire les choses au mieux pour captiver l'audience.

**Il y a pas mal de simultanéité d'actions et de mouvements dans la scène du building et dans celle du cimetière. Cela n'a-t-il pas engendré une certaine confusion chez les acteurs ?**

Il n'est pas essentiel que les acteurs comprennent la scène, mais qu'ils perçoivent son essence, son enjeu, et qu'ils me fassent confiance. Ce sont des professionnels qui savent intuitivement repérer le moment, le geste adéquat. A moi de coller ces petits morceaux en une rythmique précise. Je ne voulais pas de tempo rock n'roll pour ces séquences de chassé-croisé, mais des variations qui instaurent l'attente, la surprise. J'ai dû, par exemple, trouver un moyen de retarder la progression de Robert Downey Jr par rapport à Tommy Lee Jones dans la séquence du bateau. Le script disait : «Ils se séparent et partent chacun d'un côté». Je cherchais à rendre crédible le fait que Robert arrive plus tard que Tommy à la soute à graines. J'ai fait en sorte qu'il reçoive une porte en pleine face dans sa course. Pas compliqué. Même si les portes des bateaux ne s'ouvrent pas dans ce sens ! Ce genre de petits détails qui, à la fois, crédibilisent la scène, brisent le rythme et amènent un peu de slapstick inattendu, sont idéals.

**En tant que monteur, vous nous aviez autrefois déclaré votre attachement aux projections-test.**

On avait quatre-vingt quinze jours de tournage et moitié moins pour le montage. Il faut parfois plus de temps pour monter une séquence que pour la filmer. En conséquence, je crois aux previews parce qu'elles concentrent et révèlent des problèmes cruciaux. Dans la salle de montage, vous avez l'impression que votre scène marche à merveille, et devant le public, vlan !, c'est la



■ *John Royce (Robert Downey Jr) : un agent de la CIA qui s'intéresse de près à Mark Roberts* ■



■ *Même dans ses moments de répit, le marshal Gerard reste sur la brèche* ■

cata ! Vous sentez intuitivement que votre «bourreau» ne répond pas ou réagit mal. Vous vous êtes cru malin mais ils ne comprennent pas où vous voulez en venir. Un minimum d'humilité s'impose et il faut accepter de repenser la séquence. Votre subtilité fonctionne peut-être auprès de deux personnes mais vous faites un film à vocation internationale, tout public. Ça ne veut pas dire tirer vers le bas. Le public est plus sophistiqué qu'on ne veut bien l'imaginer, et sa lecture des images de plus en plus élaborée.

**Qu'avez-vous été amené à modifier dans *U.S. Marshals* ?**

Quand Wesley Snipes suit en ville le sac par lequel il espère s'innocenter, il était question d'y inclure un émetteur radio. Du déjà vu ! J'ai pensé qu'un espion de sa trempe pourrait utiliser un isotope radio-actif. On le voyait donc voler l'isotope dans un hôpital, l'injecter à un facteur et le suivre à l'aide d'un appareil électronique. C'est de la même manière qu'il suivait ensuite le sac jusqu'au cimetière. Intéressant, mais le public nageait complètement. J'ai donc sucré les séquences de l'hôpital et du facteur. On estime alors qu'il réussit à suivre le sac parce que l'équipe des Marshals arrive à le suivre aussi. On a perdu en crédibilité ce qu'on a gagné en lisibilité.

**Ça vous a fait quel effet de sucrer cette partie ?**

Ça m'a soulagé ! Mon intérêt est de conserver le public, pas les séquences. Aux previews suivantes, la scène fonctionnait et le manque de crédibilité n'a gêné personne.

**Expliquez-nous pourquoi les monteurs, aux compétences avant tout rythmiques et musicales, font généralement d'excellents cadreurs quand ils passent à la réalisation ? Est-ce pour compenser la frustration d'avoir eu à monter des plans mal fichus ?**

La structure vous impose des angles, vous force à penser le cadrage pour mieux penser le rythme. Et tout comme pour le découpage, c'est l'intuition rythmique qui guide mes cadrages. On cherche à composer le mouvement au sein du cadre, à chercher un équilibre pictural qui renforce gauche, droite et diagonales pour mieux enchaîner les plans. C'est du cadrage narratif, pas esthétique. Je n'ai jamais travaillé sur un script brillant mais je crois que si le script et les acteurs sont bons, la disposition de la caméra importe moins. Ce qui ne me préserve pas de l'erreur. Il y a avait une scène dramatiquement intéressante dans **U.S. Marshals** où Tommy Lee Jones veut régler son compte à celui qu'il croit coupable de la mort d'un coéquipier. Il monte dans un ascenseur et Joe Pantoliano tente de l'empêcher de partir. J'ai filmé avec une alternance de deux plans rapprochés. Et j'ai fait une bêtise car l'essence de la scène résidait dans le langage corporel des acteurs. J'aurais dû cadrer plus large pour qu'on perçoive le barrage formé par Pantoliano que Tommy essaie de contourner. Assis dans la salle de montage, je me lamentais en me disant que j'avais merdé.

**En tant que «hot action director», avez-vous envie de vous frotter à d'autres genres ?**

Oh oui, énormément. **U.S. Marshals** a fait rentrer de l'argent dans les caisses du studio. Ça me donnera plus de poids pour les persuader de me laisser faire ce dont ils ne me croient pas capables. Quand certaines de vos compétences ont de la valeur aux yeux du studio, ils ne vous laissent pas vous en éloigner. Maintenant qu'ils me voient comme un réalisateur d'action bien rôdé, ils aimeraient que je m'y cantonne. De mon côté, je cherche un script plus exigeant du point de vue dramatique. En tant qu'assistant, j'ai travaillé sur tellement de genres différents. L'exigence narrative est la même. Nous rêvons tous de l'éclectisme d'Howard Hawks ou de John Ford, qui faisaient deux à trois films par an. Nous n'en faisons qu'un tous les deux ans. Les risques sont plus élevés. La carrière du film décide de la vôtre. Je pense avoir une conscience réelle de ce qui fait vendre et je crois qu'il y a un marché pour les films romantiques. C'est ce que j'aimerais faire, avec toute l'énergie que j'ai appris à maîtriser dans les films d'action : une romance à l'échelle des éléments naturels qui l'entourent. James Cameron a ouvert la voie.

**Et David Lean avant lui.**

Tout à fait ! Voilà un vrai et grand conteur ! Quelqu'un qui ne filmait pour personne d'autre que pour le public ! Mon but est de transmettre mon goût pour l'histoire. Et si ça ne marche pas, c'est que j'ai foiré. Il y a bien sûr l'enjeu financier, mais c'est la capacité à raconter, à captiver qui m'importe. Si vous sortez une bonne blague et qu'elle ne fait rire personne, c'est que vous l'avez mal racontée. La preview, ce n'est pas le studio, ce n'est pas la critique, c'est le public. Celui auquel vous avez consacré deux ans de votre vie. Ils ne sont pas là pour vous descendre. Ils ne demandent qu'à aimer votre film.

■ Propos recueillis et traduits par **Rafik DJOUMI** ■

# LIFELINE

**Réalisateur de polars efficaces devenu producteur à succès, Johnny To pense ses films en termes de produits. Mais des produits qui doivent mettre le spectateur à genoux, lui donner une furieuse envie de revenir en salles. Pour ça, la méthode est invariable. Une histoire solide, des acteurs impeccables, et que l'argent dépensé se voie à l'écran. Bref, du spectacle, encore du spectacle. Hong Kong a trouvé son Irwin Allen...**

John Woo, Tsui Hark, Ringo Lam, Jackie Chan, Stanley Tong, Chow Yun Fat, Michelle Kahn, Ronnie Yu, Jet Li, David Wu... Incroyable comme en l'espace d'à peine dix ans, Hollywood a littéralement aspiré le vivier de talents du cinéma hong kongais, avec l'espoir de redonner le coup de fouet salutaire à une industrie qui commençait à tourner à vide (la vague d'immigration allemande de la fin des années 30 avait rempli la même fonction). Aussi n'était-il pas étonnant que l'industrie filmique hong kongaise hésite encore moins que par le passé à récupérer des formules déjà éprouvées aux Etats-Unis. On citera en exemples **Dowtown Torpedoes** de Teddy Chen, une variation de **Mission : Impossible**, **Full Alert** de Ringo Lam, un démarquage étonnant de **Heat**. Et deux œuvres de Johnny To, **The Heroic Trio**, un Batman-band au féminin et ce **Lifeline** qui avoue sans honte sa filiation d'avec le **Backdraft** de Ron Howard.

Amêmes formules, traitements différents. Hollywood et Hong Kong gardent chacune leurs spécificités. D'un côté, il y a les artistes officiels de la cour du Roi, exécutant les commandes princières, et de l'autre, des saltimbanques un peu allumés et débordant d'énergie, qui parcourent les villages et font rêver le bon peuple. L'univers du théâtre opposé à celui du cirque. Tout ce qui sépare **Backdraft** de **Lifeline** peut se résumer à cet antagonisme. Ron Howard déployait une batterie d'effets spéciaux et de pyrotechnie ultra-sécurisée. Johnny To, de son côté, balance ses acteurs dans la fournaise en leur demandant de ne pas oublier leur texte. Le résultat à l'écran découle des techniques employées. La version américaine a un look propre et net avec suspense calculé. La version de Hong Kong vous fait écarquiller les yeux 24 fois par seconde, ponctués de «Oh ! Mon Dieu !». Mais le réalisateur Johnny To n'est ni fou ni inconscient. Il ne déroge simplement pas à cette règle d'or des gens du spectacle, pour qui le hourra des spectateurs nécessite parfois des prises de risque démentes (rappelez-vous certains Jackie Chan et autres Buster Keaton).

Formé à la très dure et très efficace école de la télévision hong kongaise, Johnny To fait parler de lui en 1980 avec le film **The Enigmatic Case**. Il rencontre le déjà fameux Tsui Hark et, en 1985, le maître fait une apparition surprise dans son **Magic to Win**. De passage dans l'écurie de la *Film Workshop*, Johnny To y co-réalise avec Andrew Kam et le maître lui-même ce polar dérangé et ultra-violent qu'est **The Big Heat** (dispo chez *HK*). Mais c'est un mélo avec Chow Yun Fat, **All About Ah Long**, qui lui assurera son premier grand succès public. Plébiscité, il enchaîne avec **The Barefoot Kid**, un remake des **Disciples de Shaolin** de Chang Cheh, avec Aaron Kwok, Ti Leung. Viendront par la suite le film de super-héroïnes évoqué plus haut **The Heroic Trio** (avec Anita Mui, Maggie Cheung et Michelle Yeoh), et **Executionners** (ces deux derniers co-réalisés avec Ching Siu Tung).

Il monte à l'occasion de ces films une maison de production, *Milkyway Image*, n'hésitant pas à payer le prix pour scotcher le spectateur à son fauteuil. Un train défonce une gare dans **Heroic Trio**, **Executionners** se déroule dans un futur apocalyptique, photo soignée, décors gigantesques. Johnny tient à ce que l'argent investi se voie à l'écran, dans ses productions comme dans ses réalisations, tel le polar **Loving You** et enfin ce **Lifeline**.

Mais, quelles que soient ses compétences évidentes de producteur, un projet aussi complexe que **Lifeline** ne se monte pas aussi simplement. Johnny To frappe donc à la porte du mythique *Shaw Brothers*, LE studio qui révéla au monde entier le film de sabre hong kongais à la fin des années 60. Mona Fong, l'épouse de Sir Run Run Shaw et grande prêtresse du studio, s'attelle alors à ce projet peu commun.

La structure de **Lifeline** est d'une confondante simplicité. Une première partie qui détaille le quotidien de ses héros, presque à la manière d'un sitcom, entrecoupé de quelques sauvetages. Puis une deuxième partie qui fait office de gigantesque climax où le groupe se retrouve prisonnier d'un incendie démesuré.





■ *Les pompiers de la caserne de Tsi Wan Shan au rapport, puis en alerte...* ■

■ Des cascades stupéfiantes tournées «live» dans une véritable usine en feu ■

Nous nous trouvons à la caserne de pompiers de Tsi Wan Shan. Peu disciplinée, réputée pour porter la poisse partout où elle passe, l'équipe de TWS n'en est pas moins soudée. A sa tête, le justement nommé Boss (magnifique Lau Ching-Wan) rate régulièrement ses concours de promotion en s'acharnant à considérer que les risques valent toujours la peine d'être pris pour sauver des vies. Il tombera même amoureux d'une de ses rescapées, une suicidaire au cœur indécis. Sa sous-lieutenante (Carman Lee) vit tiraillée entre ses responsabilités et le désir de son petit-ami de lui faire un enfant. Le petit nouveau a du mal à descendre les rampes et, l'arrivée d'un nouveau capitaine, réputé pour sa sévérité, semble devoir faire cesser l'ambiance bon enfant qui règne en ces lieux. Le parti-pris assumé de cette chronique n'est pas innocent et ne représente pas une fin en soi (d'ailleurs la plupart des problèmes soulevés n'ont pas de conclusion). Il s'agit en fait de nous rendre progressivement complices de chacun des protagonistes. Car le jour où éclate l'incendie d'une usine textile, menaçant la ville toute entière, et que l'équipe de TWS est sollicitée, chacun de ses membres nous est devenu familier. L'enfer auquel ils vont devoir survivre n'en sera que plus palpitant.

Et quel enfer ! Utilisant la méthode Joel Silver, qui consiste à acheter des immeubles voués à la destruction pour mieux les exploser à l'écran, Johnny To et Mona Fong se paient une véritable usine dans laquelle ils s'enferment 35 jours : «*L'équipe technique ne portait aucune protection, seulement un masque pour la fumée. Mais c'est peu de choses comparé aux comédiens qui devaient supporter toute la journée le feu, les flammes et leur équipement*» se souvient un Johnny To encore fumant. On pourrait arguer que Ron Howard aussi avouait que son tournage était exténuant. Mais **Lifeline** n'utilise pas de trucages optiques ou de flammes à la **Roger Rabbit** qui caressent les visages. Ici, les corps sont littéralement soufflés par la violence des explosions avant que des montagnes de fûts métalliques ne les ensevelissent. Les multiples ralentis nous laissent amplement le temps d'apprécier le détail du feu qui entoure les corps, se glisse entre les jambes. Et ce sol détrempé qui rend la course si difficile, surtout quand vous êtes poursuivi par des projectiles divers, bidons de chlorure ou immenses bobines à fil enflammées qui sont autant de rouleaux compresseurs en puissance. Du jamais vu ! Jugeant que le spectateur a largement eu le temps de se préparer dans la première heure, Johnny To enchaîne les catastrophes les plus diverses sans interruption. Quarante-cinq minutes de pas-de-bol, où la malchanceuse équipe de TWS se retrouve à traverser un véritable catalogue de pièges mortels. Des produits toxiques aux bidons explosifs, des bouteilles d'oxygène perforées au sol couvert de méthane, quand ce n'est pas tout bêtement le plafond qui s'écroule. Pas besoin de sous-intrigue prétexte, de Scott Glenn pyromane tapi dans l'ombre, l'intrigue de **Lifeline** se résume tout entière à ce climax déjanté qui nous fait passer sans ménagement de l'attendrissante chronique au survival le plus étouffant. On en redemande.

«*Les gros films attirent les spectateurs, mais on doit toujours leur offrir quelque chose en plus, une histoire, des personnages, de l'inédit, pour leur donner envie de revenir*» rappelle Johhny To. Hollywood va devoir mettre le paquet pour contrer ça !



■ *Boss (Lau Ching-Wan), bien équipé pour supporter la fournaise* ■

■ **Rafik DJOUMI** ■

Remerciements à Luc VIGOUREUX

**HK Vidéo** présente une production **Shaw Brothers** ***LIFELINE*** (***SHI WAN HUO JI*** - HONG KONG - 1997) avec Lau Ching-Wan - Carman Lee - Alex Fong - Damian Lau - Ruby Wong **photographie de** Cheng Siu-Keung **scénario de** Yau Nig-Hoi **produit par** Mona Fong **réalisé par** Johnnie To

**Sortie à la vente courant avril** **1 h 45**

# OBJECTIF... NET !

La visite guidée des sites qui déménagent !



## Michael Crichton Main Page

http://www.powerup.com.au/~stott/MC.html

Cette page est une sous-section du site ciné *Power Up*. Crichton n'y apparaît qu'au titre de sa collaboration à Hollywood. Le ressort essentiel de cette page permet principalement à ses auteurs de se br[...] pardon, de s'émoustiller tant que se peut sur tout projet d'adaptation du maître. En ce moment la pogneta va bon train sur les deux McTiernan, **Eaters of the Dead** et **Airframe**, ainsi que sur l'inévitable **Jurassic Park 3, The Edge of Chaos**. Des intervenants vont même jusqu'à dessiner le logo et imaginer des scènes présumées à grands coups d'images de synthèse (cf photo).

STAR WARS...

AIN'T IT COOL NEWS




## Ain't It Cool

[illegible]

[illegible] comme **Le Seigneur des Anneaux**, **Spider Man**, **Star Wars**, **X-Men**, **Eaters of the Dead**, **Prince of Egypt** ou **Antz**, ont droit de cité quasiment chaque jour (même l'improbable **Astérix et Obélix** attise la curiosité !).

[illegible]

## L'Homme au Masque de Fer

[illegible]

## Deep Impact

[illegible]

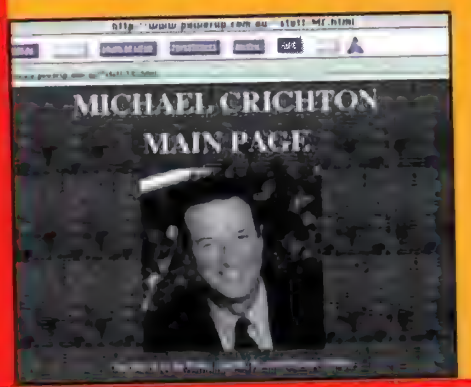
## CRICHTON ON THE NET

Il faudra bien un jour se demander ce que Michael Crichton a réellement apporté à Hollywood. Un recyclage habile de formules maintes fois éprouvées ? Une «dé-ghettoisation» de ces formules, rendues lisibles au plus grand nombre ? Un max de thunes ? Toujours est-il que l'ex-bon réalisateur devenu opportuniste n'a curieusement jamais trop extrapolé sur le Ouaib. Est-ce pour cela que le Ouaib ne le cite en retour que timidement ? A peine quelques sites recensés et une poignée d'hyperliens.

## A Michael Crichton Web Site

http://www.globalnets.com/crichton/crichton.html

L'originalité de ce site dédié à l'auteur réside dans ses deux possibilités de navigation. La première s'adresse à la partie gauche du cerveau et reprend le procédé de navigation logique, chronologique, de la plupart des bases de données du Ouaib. La seconde possibilité, forcément plus intéressante, s'adresse à notre hémicycle droit, et propose une navigation intuitive. Ici ce sont les thématiques, résurgences et autres obsessions de l'auteur qui nous guident dans ce qui se voudrait être un univers complexe et déroutant. Documenté et presque convaincant.



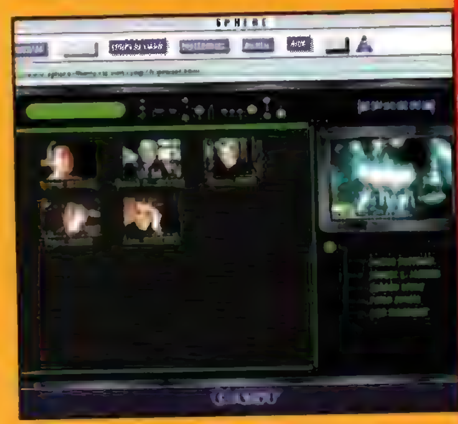




## Eaters of the Dead

http://www.movies.com/eaters/index.htm

Pour l'instant un peu léger, ce site ne va tarder à être sacrément embouteillé tant la communauté internaute tripe méchamment sur le film. Il faut dire que la bande-annonce téléchargeable, à mi-chemin entre **Conan** et **The Blade**, a de quoi faire chauffer les disques durs. Des hordes de cavaliers portant le flambeau dans une nuit noire, des cris, des grincements, des silhouettes imposantes se déchirant les flancs à coups de lourdes épées... Aïaïaï ! Des rumeurs font état du désir de la maison *Disney* de changer le titre, jugé trop violent. Les pontes hésiteraient entre un banal **The Vikings** et un consensuel **The Thirteenth Warrior**.




## Sphere

http://www.sphere-themovie.com/cmp/frameset.htm

Crichton encore et toujours. Voici le type même de site officiel sans une once d'originalité. Bande-annonce, photo, filmo. Rien moins en définitive qu'un dossier de presse électronique, au graphisme qui plus est hésitant.

■ Rafik DJOUMI ■

# Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

**John Choumchoum est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !**




■ Avec quelques dizaines de millions d'albums vendus, la BO de **Titanic**, signée James Horner, attire les convoitises des maisons d'édition. Mais il se passera quelques années avant que la plupart d'entre elles réalisent qu'elles ont déjà des dizaines d'albums de l'artiste sus-nommé à leur catalogue.
Seule *Polygram* a tout de suite percuté en sortant de ses cartons le disque de **Braveheart** (partition très proche et bien meilleure que **Titanic**, soit dit en passant). Pour surfer sur la vague Titanic, rien de tel qu'une bonne pub. Seulement voilà : *Polygram* ne peut pas citer le titre «Titanic», propriété de *Sony*. Et pour ce qui est du compositeur de **Titanic**, hé bien certains sont persuadés qu'il s'appelle Céline Dion, d'autres n'arrivent pas à lire son nom sur la pochette (en blanc sur fond blanc), et le reste s'en contre-fiche. Exit Horner, exit **Titanic**. Au finish, la pub *Polygram*, trois ans après la sortie du disque, ne peut qu'annoncer, non sans fierté : **Braveheart** : la musique du film... de Mel Gibson ! Ça c'est de l'opportunisme !

■ On vous l'avait dit et répété. Tous les grands groupes se sont mis d'accord. Le DVD sera un support U-NI-VER-SEL !! Allez-y les yeux fermés ! Acheter votre lecteur ! N'ayez crainte ! Satisfaction garantie... etc. Et puis, avec une infinie douceur, on nous a gentiment dit que bon, ben, en fait le monde sera divisé en 6 zones bien distinctes, avec chacune son type de DVD bien à elle sauf les zone ALL internationaux. Et pis que aussi, en fait, on dirait que y'aurait des DVD PAL et des DVD NTSC. Ah et pis, on a oublié de vous parler de la norme son. D'un côté de l'Atlantique s'affrontent le Dolby AC3 et le DTS. De l'autre le MPEG2 Audio que *Phillips* veut imposer en Europe (Ah ! *Phillips* ! les heureux possesseurs de V2000, de CDI et de DCC n'ont pas assez de mots pour témoigner de leur gratitude). Avant que vous ne commenciez à gerber du numérique, n'oubliez pas de tenir compte aussi des DVD simple couche, des DVD simple face et puis bien sûr les inévitables double-face, multi-couches et autres triple épaisseur super absorbants ! La petite cerise sur le gâteau étant le DIVX, un DVD qui s'auto-détruit au bout d'une ou deux visions (Merci Mr Phelps), rechargeable éventuellement avec le modem que vous allez acheter en prévision. Oh ! Attendez ! Ne partez pas ! N'oubliez surtout pas de jeter tous vos CD Audio pour les remplacer par de bien meilleurs DSD, et de brûler vos CD Rom pour vous orienter sur le DVD Rom. Avec quelques calculs basiques, le DVD peut donc être actuellement décliné en... 340 versions. Ça c'est de l'universel !
Déjà, en vidéo, certains se perdaient entre la VF et la VOST. On imagine alors aisément les dialogues cyber-crétins qui nous attendent :
- Bonjour, Monsieur, je voudrais **Titanic** en DVD Zone1 NTSC, en VO Dolby Digital 5.1, sous-titres paramétrables en français, simple face, multi-couches, format respecté, version longue avec suppléments, s'il-vous plaît.
- Désolé, le Zone 1 est seulement DIVX VO DTS 5.1 double-face simple-couche, pan&scan version courte. Par contre nous avons le DVD Zone 2 VO MPEG2 5.1 et VF MPEG2 2.0 avec sous-titres français non paramétrables, format recadré 16/9 version longue mais sans suppléments. Vous pouvez toujours, pour patienter, vous rabattre sur la BOF en DSD DTS 5.1 + piste interactive MAC et PC ou encore jouer au jeu **Flush The Titanic** en DVDRom multi-couche PC Windows 95. Enfin, pour finir, Monsieur, je vous prierais d'allez vomir ailleurs que sur ma moquette...

■ Retrouver des propos du grand John Carpenter dans une revue aussi idéaliste, brillante et intellectuellement ambitieuse qu'*Entrevue*, ça fait tout bizarre. Passées les questions à dominante politico-sociale (le cul), les deux journalistes trotsko-rousseauistes, en grande effervescence métasémiologique, embrayent sur la thématique lacano-borgèsienne (la drogue). A la question «*Pour faire des films aussi allumés, tu prends quoi ?*», Old John rétorque «*L'imagination, c'est tout. Je ne prends rien pour travailler. Un film doit être très structuré et je prends ça très au sérieux. J'attends d'avoir fini pour fumer des joints*». Il n'a pas rajouté «Pauvres merdes, vous croyez vraiment que j'ai le temps de sniffer du Petrol Han sur un plateau?» mais on n'en était pas loin.



■ ***Princesse Mononoke*** *: les spectateurs vont le voir plusieurs fois, ça ne marche donc pas tant que ça !* ■

■ La France est l'un des rares pays à avoir pu voir l'incontournable **T-Rex** avec Whoopi Goldberg en salles, sorti partout ailleurs en vidéo. Par contre, quand il s'agit de **Princesse Mononoke** de Miyasaki, le plus gros succès du siècle au Japon, là il faut argumenter sévère, témoin ces deux professionnels de la distribution bien embêtés : «*Il semblerait qu'il ait déjà fait 50 millions d'entrées là-bas*» - «*Oui, mais il paraît que beaucoup sont allés le revoir deux voire trois fois. Ça ne fait plus que 15 à 20 millions*». Pour faciliter leurs savants calculs, faut-il expliquer à ces charmants messieurs que nous autres, pauvres spectateurs, sommes en général obligés de payer notre ticket à chaque fois ?

■ Chez notre confrère *BIBA*, on aime bien les films avec les images qui bougent. Il faut juste que ça dure pas trop longtemps. 20-25 minutes, c'est parfait. Après on baille. Alors, pensez, un film de 3 heures ! Pour la sortie vidéo de **Voyage au Bout de l'Enfer**, on a fait appel à un interprète pour traduire le titre original, **The Deer Hunter**, signifiant le chasseur de daims, et accoucher ainsi (on accouche souvent à *BIBA*) de la petite perle suivante : «***Voyage au Bout de l'Enfer*** *- film américain de Michael Cimino 1979 - Des hommes chassent le daim dans les montagnes américaines. Un film qui a révélé Meryl Streep*». Aspirants critiques, vous savez où envoyer votre CV...

■ Super ! Géant ! La Nuit des Oscars retransmise sur *Canal +*, présentée par Isabelle Giordano, la magnifique égérie des dentistes, une encyclopédie, régulièrement mise à jour, de tous les couples qui se font et se défont à Hollywood, assistée de l'ineffable Dominique Farrugia, mâchant quelques crudités et lançant d'impayables calembours tels que «*cet acteur ressemble à mon concierge*». Devant tant de professionnalisme, on s'incline. Surtout quand on expliquait à «*tous ces cinéphiles qui nous regardent*» que le compositeur Danny Elfman était très connu à Hollywood puisqu'il avait composé la musique des ***Simpson*** ! Isabelle et Dominique, pour ne pas brouiller nos esprits sans doute, omettaient toutes ces séries Z anonymes sur lesquelles avait œuvré le petit Danny : **Batman 1** et **2**, **Beetlejuice**, **L'Etrange Noël de Mr Jack**, **Dick Tracy**, **Mission : Impossible**, **Mars Attacks !**, **Fantômes contre Fantômes**, **Men in Black**, **Flubber** ou **Will Hunting**, pour ne citer que les plus obscurs. Certes, les cinéphiles enregistrent la Nuit des Oscars mais ils la regardent, en général, avec l'index prêt à dégainer l'avance rapide.
Pendant ce temps, sur scène, l'excellent Billy Crystal avait au moins une vanne pour tous les invités. Mais bizarrement, quand apparut Charlton Heston, Billy devint soudain d'une condescendance grave, affirmant son admiration sans bornes pour cette légende du cinéma. Pas un gag, pas un sourire en coin. C'est comme s'il s'était soudain souvenu que l'ex-Moïse est aujourd'hui président de la National Rifle Association, un lobby ultra-puissant d'intégristes de la gâchette qui milite pour la légalisation des armes à feu sur tout le territoire. Billy est peut être brillant et rigolo, mais il a aussi l'instinct de conservation. Ça sert.

■ Enfin, j'aimerais remercier le magazine *Top Santé*, qui, ce matin dans le métro, a bouleversé mon existence en me révélant que «Le zinc est très efficace pour retrouver le plaisir sexuel». Moi qui en était encore à la soie, au coton et aux matières caoutchouteuses. Quel idiot ! Merci *Top Santé* !

■ **John CHOUMCHOUM** ■



■ Matt Damon ■

# l'idéaliste

Après l'échec cuisant de Jack, comédie féerique balourde interprétée par Robin Williams, Francis Ford Coppola tente, tant bien que mal, de remonter la pente en abordant un genre jusqu'alors inconnu pour lui : le «courtroom drama», grand film de procès avec moult rebondissements et coups de théâtre dont les Américains sont particulièrement friands depuis quelques années. A la base, «The rainmaker», best seller de John Grisham, écrivain assez réac spécialisé dans le genre, dont c'est ici après **La Firme**, **L'Affaire Pélican**, **Le Client**, **Le Droit de Tuer ?** et **L'Héritage de la Haine**, la sixième adaptation à l'écran. On frôle l'overdose !

L'histoire, assez classique, suit l'apprentissage mouvementé d'un jeune avocat naïf et plein de bonnes intentions (d'où le titre) qui va découvrir les dures réalités de sa profession et tenter de garder son intégrité face aux pressions, aux intimidations et aux menaces de toutes sortes. Conçu comme un parcours initiatique, le film, lui aussi plein de bons sentiments, nous montre ainsi le jeune homme de loi protéger une vieille dame contre de futurs héritiers abusifs, puis le confronte à la violence conjugale à travers le personnage de Kelly, jeune femme battue dont il tombera amoureux et deviendra le complice involontaire lorsque celle-ci tuera son mari en légitime défense. Et pour couronner le tout, en bon défenseur de la veuve et de l'orphelin, on lui confie le cas d'un jeune leucémique à l'agonie floué par une compagnie d'assurances peu scrupuleuse. Parcours édifiant, trop sans doute, qui s'apparente à un véritable apprentissage de l'existence et de la perte des illusions à travers trois cas exemplaires symboliques (la vieillesse, la violence, la maladie) qui, loin d'assurer l'unité et la cohérence du film, brisent toute tension dramatique en dispersant celle-ci.

Si Mark Damon, le petit jeunot qui monte depuis le succès de l'oscarisé **Will Hunting**, parvient à conférer à son personnage l'ingénuité nécessaire, le reste du casting apparaît beaucoup plus prévisible avec des personnages comme Claire Danes en innocente maltraitée, Danny De Vito en mentor rusé ou Mickey Rourke en truand manipulateur, qui ne dépassent pas le stade de l'archétype convenu. Plus grave, le film, sacrément bavard, se traîne sur près de 2 h 15 sans jamais vraiment atteindre son but et nous passionner sur les affres moraux et les dilemmes intellectuels de cet idéaliste mollasson. Le cas du jeune leucémique, assez voisin finalement de celui du personnage interprété par Tom Hanks dans **Philadelphia** (qui, entre parenthèses, avait autrement plus d'impact et de force) est ainsi dilué dans d'interminables séquences de procès assez platement filmées, où l'on a du mal à retrouver le punch et le lyrisme du metteur en scène du **Parrain** et de **Tucker**. On nous objectera sans doute que Coppola a voulu faire œuvre de simplicité, voire d'humilité dans le traitement de son sujet, mais à trop vouloir naviguer dans le dépouillement, il nous propose une œuvre rapidement ennuyeuse et totalement incolore, inodore et sans saveur. Pour tirer le spectateur de sa léthargie, il tente même un vague suspense artificiel : la visite de l'avocat et de sa jeune cliente au domicile conjugal et la brusque irruption du mari cogneur.

Comme les autres films adaptés de l'œuvre de John Grisham (qui impose désormais son nom dans le titre), **L'Idéaliste** a plutôt correctement marché outre Atlantique et c'est tant mieux pour Coppola. Reste que ce film forcément décevant ne fait que confirmer le déclin de celui qui fut longtemps considéré comme l'un des metteurs en scène les plus importants du cinéma américain. Quitte à choisir, on est en droit de préférer dans le genre les œuvres didactiques à l'ancienne d'un Sidney Lumet, ou carrément les divagations fantastiques d'un Taylor Hackford dont **L'Associé du Diable** était nettement plus réjouissant. La cause est malheureusement entendue et l'audience est levée...

■ **Phil ROSS** ■

UIP présente Matt Damon dans une production **Douglas/Reuther & American Zoetrope** ***L'IDÉALISTE*** *(JOHN GRISHAM'S THE RAINMAKER* - USA - 1997) avec Claire Danes - Jon Voight - Mary Kay Place - Mickey Rourke - Danny De Vito - Roy Scheider - Danny Glover **photographie de** John Toll **musique de** Elmer Bernstein **scénario de** Francis Ford Coppola d'après le roman de John Grisham **produit par** Michael Douglas - Steven Reuther - Fred Fuchs **réalisé par** Francis Ford Coppola

**22 avril 1998** **2 h 15**

# Interview : Francis Ford COPPOLA

***Forcément, quand on a signé des œuvres cultes comme la trilogie des PARRAIN, APOCALYPSE NOW ou RUSTY JAMES, le public a de bonnes raisons de vous attendre au tournant. Malgré les semi-échecs de TUCKER et JACK, Francis Ford Coppola ne s'affole pas, contrôle tous les dérapages, tous les virages pris sur deux roues. Avec L'Idéaliste, tiré du roman de John Grisham, il part à la reconquête du box-office. On a connu le réalisateur à une époque où il s'attaquait à des défis plus intéressants...***

**Pourquoi avoir choisi d'adapter ce roman de John Grisham ?**

En fait, je ne l'ai pas choisi, puisque ce sont les producteurs qui sont venus à moi. Mais je dois avouer que j'ai été surpris par la profondeur du drame humain, par l'émotion qui se dégageait de tous ces personnages en conflit permanent, que ce soit entre eux ou avec eux-mêmes. Je n'avais alors jamais lu un roman de John Grisham. Pendant plus d'un an, j'ai travaillé pour concentrer les 600 pages du récit en un scénario solide. Par rapport au livre, je tenais à garder le procédé de narration, celui de la voix off qui raconte l'histoire. J'aime ce procédé qui, à mon avis, dynamise les événements, les rend plus vivants.

***L'Idéaliste*** **est-il une métaphore sur notre société, devenue ultra capitaliste et ultra bureaucratique ?**

Tout à fait, car il montre le combat d'un jeune homme face à la société, cette machine toute puissante qui tente d'achever l'individu au profit de la grande entreprise. Même si je suis heureux que ce système existe - car ces corporations emploient des millions de gens, je pense que l'homme doit garder sa liberté de choix en maintenant en vie les petites et moyennes entreprises. Elles ont un mode de vie et un mode de production plus ouverts, ce qui permet de créer des choses uniques et originales plutôt que de reproduire à l'infini la même «pièce». C'est justement pour cette raison que je désire continuer à faire mes propres films en dehors d'Hollywood. Car même si j'aime Hollywood, même si je lui dois tout, je veux garder ma liberté de créateur, je veux pouvoir continuer à m'exprimer en dehors des normes et des impératifs commerciaux.

**Pensez-vous que vos films de commande soient moins importants que vos œuvres totalement originales ?**

Pas du tout. Ce n'est pas parce que je travaille pour un studio ou que j'adapte l'œuvre de quelqu'un d'autre que le résultat sera moins important ou même moins bon. **Dracula** et **L'Idéaliste** sont tout de même des films adaptés de romans extraordinaires qui présentent un réel challenge artistique. Pour moi, il ne s'agit pas de me reposer sur mes lauriers en racontant le livre, mais au contraire de lui donner une autre vie, un second souffle. Sur ce genre de projet, la seule tentation est la rapidité relative avec laquelle vous pouvez passer du développement, de l'écriture à la réalisation. Car lorsque vous créez un scénario original, vous vous retrouvez confronté à un problème de cohérence, d'intérêt suscité par l'histoire. Le cinéma, c'est avant tout une histoire, et rien ne dit que vous arriverez en une nuit à écrire quelque chose de formidable. Ça peut parfois prendre des années. Mais c'est peut-être là que réside la satisfaction qui en découle, cette maturité, cette patience et cette rage qui auront permis à un travail de pure création d'aboutir. Actuellement, je désire me focaliser sur un scénario original, ce qui ne veut pas dire que je ferme la porte aux studios, aux films inspirés de grands romans. Mais j'ai des idées plus personnelles, plus intimistes, que j'aimerais exposer.

■ Propos recueillis et traduits par **Emmanuel ITIER** ■



■ Matt Damon & Danny De Vito ■



■ Burt Reynolds ■

## boogie nights

En s'inspirant librement de la vie de John Holmes, acteur porno des seventies au sexe démesuré de 33 cm, Paul Thomas Anderson réussit un exploit : parler de l'industrie pornographique en en montrant le moins possible. Comment y parvient-il ? A l'aide d'un scénario habile qui nous dévoile des personnages extrêmement attachants et la découverte d'un «milieu» traité sous l'angle de la nostalgie. Nous sommes dans la banlieue de Los Angeles, plus précisément la vallée de San Fernando, puisqu'en 1977 la majorité des films X sont tournés là-bas. Eddie Adams (Marky Mark, ex chanteur danseur des New Kids on the Block !) travaille comme plongeur dans une boîte de nuit à la mode. Ses parents le prennent pour un raté et lui assènent à coup d'engueulades corsées qu'il vit dans un monde illusoire. Pourtant, son rêve va devenir réalité. Pornographe, Jack Horner (excellent Burt Reynolds qui méritait amplement l'Oscar du meilleur second rôle) découvre cet adolescent paumé et lui donne sa chance. A l'écran, il devient Dirk Diggler. Et **Boogie Nights** de nous conter l'histoire de son ascension au rang de star, puis de sa chute. Portrait nostalgique d'une famille du cinéma en mal d'amour, **Boogie Nights** s'apparente à une épopée d'un «milieu» comme le traite Martin Scorsese dans **Les Affranchis** et **Casino**. Mais la filiation ne s'arrête pas là. La mise en scène d'Anderson semble clairement calquée sur celle du réalisateur de **Taxi Driver** (voir l'hallucinant plan séquence d'ouverture dans la boîte de nuit). Le choix de la bande originale va évidemment dans le même sens. Mais ce qui ressort vraiment dans **Boogie Nights**, c'est une galerie de personnages plus qu'attachants. A commencer par Eddie Adams qui, rejeté, trouve réconfort auprès d'une star du X déchue et cokée à mort ne pouvant voir son fils faute d'un divorce à tort. Il y a aussi Rollergirl, attendrissante jeune fille qui garde ses patins à roulette vingt-quatre heures sur vingt-quatre et qui préfère tourner ces films plutôt que d'étudier. Il y a encore Little Bill, qui ira jusqu'à tuer sa femme parce qu'il ne peut plus supporter qu'elle couche avec tout son entourage.
Tout ce petit monde, acteurs, metteur en scène, producteur et techniciens forment une famille généreuse et sincère. Seule réserve : à partir du moment où le réalisateur s'attache à décrire le déclin de son jeune héros, il emploie quelques grosses ficelles scénaristiques, comme un braquage raté lorgnant du côté de Tarantino, ou une raclée infligée à Eddie par des homophobes crétins. Dommage. Mais à part ça, let's Boogie !

■ **Alexis DUPONT-LARVET** ■

**Metropolitan Filmexport** présente Mark Wahlberg & Julianne Moore dans une production **Lawrence Gordon/New Line Cinema** ***BOOGIE NIGHTS*** (USA - 1997) avec Burt Reynolds - Heather Graham - William H. Macy **photographie de** Robert Elswit **musique de** Michael Penn **produit par** Lloyd Levin - John Lyons - Paul Thomas Anderson - Joanne Sellar **écrit et réalisé par** Paul Thomas Anderson

**18 mars 1998** **2 h 33**

## 1 chance sur 2

Il y a dix ans, les Américains sortaient deux figures mythiques d'Hollywood de leur retraite et leur offrait des rôles de jeunes premiers, hors contexte pour des quincagénaires. Dans **Coup Double**, Kirk Douglas et Burt Lancaster jouaient les braqueurs de train. Un concept amusant. Quand Patrice Leconte décide de réunir au cinéma Jean-Paul Belmondo et Alain Delon, il reprend la formule du film d'action à la française, de la comédie policière exhubérante. **1 Chance sur 2** sent la nostalgie à plein nez, jongle avec les références et les clins d'œil, offre aux deux pépés l'occasion de renouer avec une carrière aujourd'hui au point mort. Quand les deux monstres du cinéma français reprennent du service, c'est pour camper des papas poule, des pantouflards dont l'existence va être troublée par l'arrivée d'une jeune fille de 20 ans qui prétend être leur progéniture. Alice (Vanessa Paradis) aime les belles voitures, surtout quand elles ne lui appartiennent pas. A sa sortie de prison, elle apprend que sa mère lui a laissé une cassette avant de rendre l'âme. Sur la bande, Alice apprend l'identité de son père, un certain Léo Brassac (Jean-Paul Belmondo), concessionnaire de voitures dans le sud de la France. A moins que ce ne soit Julien Vignal (Alain Delon), restaurateur dans la même région. Alice n'a jamais connu son père et voilà maintenant qu'elle en a un de trop. Sa mère, ayant aimé éperdument les deux hommes au même moment, n'a jamais cherché à savoir qui était le vrai père. Un sujet qui permet à Patrice Leconte d'alterner humour léger et bons sentiments. Pour corser l'affaire, il leur jette dans les pattes un groupuscule de la mafia russe, bien décidé à retrouver leurs 50 millions de dollars disparus. Un moyen de laisser le champ libre à l'incontournable Rémy Julienne qui a toujours pris un malin plaisir à malmener toutes sortes de véhicules motorisés. Et de permettre au duo Delon/Belmondo de rejouer leurs meilleurs numéros avec un certain sens de l'auto-dérision, sans jamais hésiter à se moquer d'eux-mêmes. C'est sûr, avec **1 Chance sur 2**, Patrice Leconte s'amuse, joue avec l'image mythique de ses deux stars, revient presque vingt ans en arrière, gribouille un semblant d'histoire calibrée pour ses deux vedettes. Comme pour rendre un ultime hommage à leurs trente ans de carrière, comme un dernier adieu au genre qui les a mondialement consacrés. Ce serait vraiment dommage de rater ça.

■ **Damien GRANGER** ■

**UFD** présente Jean-Paul Belmondo - Alain Delon - Vanessa Paradis dans une production **Films Christian Fechner/UGCF/TF1 Films Production** ***1 CHANCE SUR 2*** (France - 1997) avec Eric Defosse - Alexandre Iakovlev - Valery Gataev - Michel Aumont - Jacques Roman **photographie de** Steven Poster **musique de** Alexandre Desplat **scénario de** Patrick Dewolf et Patrice Leconte **produit par** Christian Fechner **réalisé par** Patrice Leconte

**25 mars 1998** **1 h 49**



■ *Jean-Paul Belmondo & Alain Delon* ■



■ *Vanessa Paradis* ■

# piège intime

**Piège Intime** est un titre à part dans la filmographie d'Anthony Hickox, un film sombre et sérieux qu'on a bien du mal à associer au réalisateur, si ce n'est pour sa distribution partagée entre des débutants et des seconds couteaux. Sous le couvert du thriller, Hickox dresse une critique amère de la société américaine, de son système judiciaire aberrant qui transforme la plaignante en accusée. Lorsqu'elle rencontre Josh (Johnathon Shaech), Theresa (Mili Avital) en tombe immédiatement amoureuse, loin de se douter que son ange de compagnon est en fait un monstre instable et violent. Alors qu'elle décide de rompre, elle apprend qu'elle est enceinte. Résolue à mettre un terme à sa grossesse, elle contacte un médecin qui refuse de pratiquer l'intervention. Désespérée, elle part s'isoler dans une maison au bord d'un lac pour faire le point. Mais Josh retrouve sa trace et la séquestre, décidé à lui faire garder l'enfant de gré ou de force. Theresa entame alors une procédure contre Josh, dont elle sera à la surprise générale la première victime...

Pour écrire **Piège Intime**, Larry Cohen s'inspire d'une histoire vraie et en profite pour dresser un portrait au vitriol d'une société américaine rongée par un système qui repose sur les contradictions, comme celles générées par la question de l'avortement. Contradictions qui sont véhiculées par le personnage de Josh, interprété par un Johnathon Schaech (**Doom Génération**) machiavélique à souhait, symbolisant le côté obscur de l'Amérique. Sous ses dehors d'homme respectable se dissimule un monstre redoutable, capable de commettre les pires atrocités, prêt à tuer pour que son enfant puisse naître. Malheureusement, la double personnalité de Josh, fort bien exposée pendant le procès, perd son sens lors du final, trop violent pour qu'on puisse encore lui accorder le bénéfice du doute. Même s'il accumule les styles, Anthony Hickox ne signe pas un film de genre, mais plutôt un mélo télé à peine plus enlevé que ceux du spécialiste Paul Wendkos.

■ **Damien GRANGER** ■

**Eurozoom** présente Johnathon Schaech & Mili Avital dans une production **Senator Film** *PIÈGE INTIME* (*INVASION OF PRIVACY* - USA - 1996) avec David keith - Naomi Campbell - Tom Wright - Charlotte Rampling **photographie de** Peter Wunstorff **musique de** Angelo Badalamenti **scénario de** Larry Cohen **produit par** Hanno Huth et Carsten Lorenz **réalisé par** Anthony Hickox

**29 avril 1998** **1 h 35**



■ *Mili Avital & Johnathon Schaech* ■

## Interview : ANTHONY HICKOX

***Fils du réalisateur Douglas Hickox (ZULU DAWN, THÉÂTRE DE SANG), Anthony Hickox aime le fantastique et en a fait sa profession de foi. Un fantastique où le gore est aseptisé par un humour de série B. Les monstres de cire de WAXWORK, les vampires texans de SUNDOWN, les loups-garous défenseurs de la veuve et de l'orphelin de FULL ECLIPSE... Le bestiaire du cinéma de genre, il le prend à contre-pied, le détourne. Avec PIÈGE INTIME, il s'aventure à dénoncer un fait de société. Un terrain où on ne l'attendait pas.***

***Piège Intime* est très différent de vos précédents films : plus d'émotion, moins d'humour. On a du mal à vous reconnaître...**

Je souhaitais faire un film sérieux, à tous les niveaux : mise en scène, direction d'acteur, lumière... Le sujet de **Piège Intime** est trop grave pour être traité sous l'angle de la comédie. C'est une expérience nouvelle et donc très enrichissante pour moi. Mais ça n'a pas vraiment été une partie de plaisir, car le sujet même du film, deux personnes qui s'entre-tuent, est franchement déprimant. Sur le tournage, l'ambiance était électrique. Tout le monde était tendu et agressif. Je trouve que toute cette tension se retrouve à l'écran, ce qui est bénéfique pour le film.

***Piège Intime* mêle plusieurs genres : le survival, le thriller social, le film de procès. Le scénario de Larry Cohen était-il déjà aussi riche ?**

Je n'ai rien changé, le film est fidèle au travail de Larry Cohen, que je n'ai d'ailleurs jamais rencontré. En fait, les producteurs lui avaient acheté le script cinq ans auparavant et mon ami Carsten Lorenz me l'a proposé. Après lecture, je me suis dit que l'histoire était d'une richesse incroyable. Et c'est précisément ce qui m'a séduit, le fait qu'il y ait quatre films en un. D'abord, vous pensez que **Piège Intime** appartient à un genre précis, puis vous vous rendez compte qu'il s'agit de tout autre chose. C'est comme ça qu'il était écrit, de manière à vous faire croire que c'est l'histoire d'une fille enfermée dans une maison, pour ensuite réaliser que les événements prennent une tout autre tournure. Ayant l'habitude de tourner des films fantastiques où le supernaturel tient une grande place, j'ai aussi été attiré par l'idée de pouvoir faire un film d'horreur davantage ancré dans la réalité, de plonger les personnages dans ce type d'histoire. C'est un sujet inédit pour moi.

**Votre film aborde aussi les problèmes posés par l'avortement. Et vous revendiquez clairement votre position. C'est courageux...**

Heureusement, le sujet du film ne repose pas uniquement sur l'avortement. L'aspect thriller, en toile de fond, tient lui aussi une place importante. Aux Etats-Unis, l'avortement soulève bien des réactions, ce qui me met en colère. L'hypocrisie et l'intolérance me révoltent. L'avortement est un sujet délicat que j'ai toujours voulu traiter. Mais je souhaitais en même temps éviter de prêcher pour ma chapelle, même si mon avis sur la question est assez évident. Pour moi, c'est une question de liberté de choix, de libre arbitre. C'est pour ça que j'ai choisi de montrer tous les aspects du problème. Je ne pouvais pas lancer des accusations gratuites.

**Josh est un personnage très ambigu, mi-ange mi-démon. Jonathon Schaech, votre acteur, semble être né pour l'interpréter...**

C'est Roland Emmerich qui me l'a présenté. J'adore cet acteur, c'est un fou furieux. Dès qu'il est entré dans la peau de son personnage, il ne le quitte plus. Même en dehors du plateau, il continue de jouer. Je me suis d'ailleurs rendu compte que tout n'était pas que du jeu d'acteur chez lui, qu'il pouvait être tout aussi dangereux dans la vie. Mais il est formidable, très professionnel. A tel point qu'au milieu du tournage, Mili Avital a pris un avocat et a déclaré qu'elle le ferait jeter en prison s'il s'approchait d'elle. Il faut dire qu'il n'y a pas été avec des gants ! La pauvre Mili n'était pas préparée pour ça, ni pour tout ce qu'elle aurait à subir.

**Par certains aspects, *Piège Intime* ressemble à un film des années 70. D'ailleurs, vous utilisez le Split Screen** *(séparation de l'écran en deux, technique chère à Brian De Palma. NDLR)* **lors de plusieurs séquences...**

J'adore ce procédé, que j'avais surtout remarqué dans **L'Affaire Thomas Crown**. J'aime l'idée de montrer deux ou trois points de vue différents en même temps. Ce découpage de l'écran permet également de construire et d'accroître la tension, même au sein de la narration. Le spectateur connaît alors la position exacte du tueur et celle de sa victime, mais demeure impuissant. C'est pour lui une expérience plus traumatisante. Certains aiment cette technique, d'autres pas. Ce qui est sûr par contre, c'est qu'elle n'est efficace que sur un grand écran. En vidéo, on ne voit rien !

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■


■ *Mili Avital* ■



■ Robert De Niro ■

## des hommes d'influence

A l'heure où le monde entier connaît tout ou presque des passionnantes aventures braguettaires de Bill Clinton (quand on pense que l'homme le plus puissant du monde ne tombe que sur des boudins...), voici un film livrant quelques clés sur les coulisses de la politique. Le postulat de départ est dramatique à souhait : à moins de quinze jours des élections présidentielles, le grand patron des Etats-Unis fait des bêtises avec une majorette (!) dans l'enceinte même de la Maison Blanche. L'information devient rapidement de notoriété publique, ce qui compromet très fortement les chances du Président d'être réélu. Comment renverser la situation, regagner en deux semaines les faveurs de l'opinion ? C'est la question que se posent les locataires de la Maison Blanche.
Pour répondre, **Des Hommes d'Influence** évite d'emblée, et heureusement, la thèse de la conspiration sérieuse, avec l'irruption d'un pur personnage de fiction, Conrad Brean (Robert De Niro). Sorti de nulle-part, celui qu'on surnomme «Mister fix it» (Monsieur répare-tout), a la lourde charge de répondre coup pour coup aux attaques de la presse et de l'opposition. Sa principale stratégie consiste en fait à déplacer violemment le débat, en contactant un producteur hollywoodien, Stanley Motss (Dustin Hoffman), afin qu'il lui fabrique une guerre de toutes pièces. Le cinéma rencontrant la politique, c'est un peu une illusion se substituant à une autre, mais les auteurs de **Des Hommes d'Influence** restent suffisamment sur le terrain de la satire, de la caricature, pour ne pas faire des effets de manche paranoïaques, genre «bizarre, non ?, qu'à chaque fois que notre Président est compromis dans un scandale sexuel, l'Irak menace d'envahir le Koweit...».
La sophistication du scénario (on soupçonne David Mamet, appelé en renfort, d'avoir intelligemment recadré le projet vers la comédie de caractère plutôt que vers la charge politique) permet également à **Des Hommes d'Influence** de se démarquer d'un projet similaire réalisé en 1978 : **Capricorn One**, de Peter Hyams, où les services de la NASA, confrontés au fiasco d'une expédition sur Mars, organisaient un faux vol spatial, tourné en studio et diffusé à la télévision, le tout pour ne pas perdre la face.
Souvent très drôle dans ses développements (comme la création d'un faux soldat détenu en otage en Albanie). **Des Hommes d'Influence** souffre pourtant d'une réalisation indigne d'un film de ce standing. Torché en 29 jours, pas un de plus, pas un de moins, par un Barry Levinson dont on peut dire, après **Sphere**, qu'il a perdu toute crédibilité cinématographique, **Des Hommes d'Influence** fait visuellement pitié. Avec sa photo désastreuse et ses zooms rageurs, Levinson voudrait nous faire croire qu'il a tourné un film en état d'urgence. Et s'il avait tout simplement salopé le travail ?

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

**Metropolitan Filmexport** présente Dustin Hoffman & Robert De Niro dans une production **Tribeca/Baltimore Pictures/Punch Production** *DES HOMMES D'INFLUENCE* (*WAG THE DOG* - USA - 1997) avec Anne Heche - Denis Leary - Willie Nelson - Andrea Martin **photographie de** Robert Richardson **musique de** Mark Knopfler **scénario de** Hilary Henkin & David Mamet d'après le roman de Larry Beinhart **produit par** Jane Rosenthal - Robert De Niro - Barry Levinson **réalisé par** Barry Levinson

**29 avril 1998** **1 h 35**

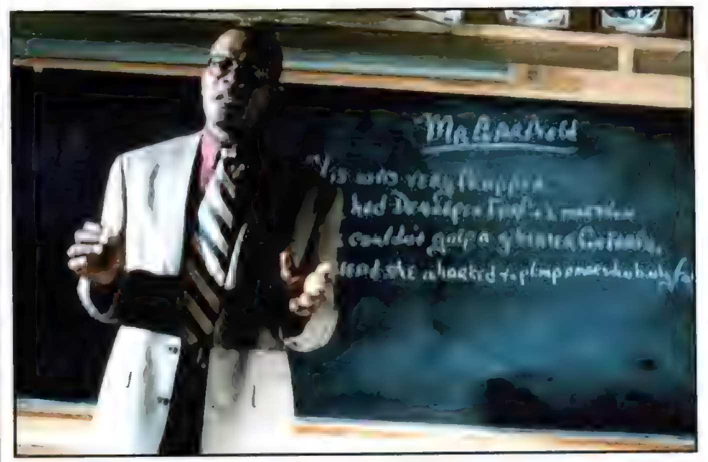
## 187 : code meurtre

A l'actif de Kevin Reynolds, deux très bons films (**Fandango/Une Bringue d'Enfer** et **La Bête de Guerre**) et des purges (**Rapa Nui, Waterworld**). **187 : Code Meurtre** (anciennement **Un Prof en Enfer** : voir *Impact* 69) ne rentre dans aucune de ces catégories. Esthétiquement classique (surtout dans le choix des couleurs pour accentuer les différences climatiques entre les deux côtes : un bleu glacial pour New York et un jaune à ascendance thermique pour Los Angeles), c'est avant tout un film moralement douteux. Son personnage principal est un récidiviste. Professeur de biologie dans un lycée de Brooklyn, Trevor Garfield (Samuel S. Jackson) est poignardé par un de ses anciens élèves après l'avoir fait renvoyer. Tout juste remis de ses blessures, il accepte un poste de remplaçant dans un lycée de Los Angeles.
Bienvenue à Gangster Land, l'école/champ de bataille où seuls survivent les gars de la trempe d'un Tony Montana. Une jungle bestiale où il rencontre la belle Ellen dont il tombe secrètement amoureux. Quand un élève, animé de mauvaises intentions, commence à tourner autour de sa promise, Trevor le liquide. Sadique, il lui injecte de la morphine jusqu'à ce que mort s'ensuive. A un autre, il coupe un doigt et, le lendemain, demande à sa classe un exercice qui consiste à plier les doigts ! Cynique, Trevor Garfield est aussi un psychopathe. Un vrai malade, comme ceux qu'on enferme dans les asiles. Lui, les institutions ont préféré l'envoyer à Fort Apache, espérant qu'il fasse un peu de nettoyage, à la manière de l'ex-Marine Tom Berenger dans **The Substitute**. Le scénariste, un ancien enseignant, nous rappelle de manière réac que ceux qui font le plus beau métier du monde ont aussi la vie dure. Dans la cour des lycées de Los Angeles, c'est œil pour œil et dent pour dent, N'empêche que personne n'aurait aimé avoir Garfield comme prof de bio à 8h du mat' même si, en apparence, c'est un homme respectable qui cache son jeu sous des allures de bienfaiteur. Dans le rôle du tueur pris de remords, Samuel Jackson parvient à souligner l'ambiguïté du scénario. Il regrette ses actes, s'en mord les doigts et laisse une chance à ses adversaires lors d'un final qui rappelle ouvertement la scène de la roulette russe dans **Voyage au Bout de l'Enfer**. Justification de l'ensemble du film : Garfield a été poussé à bout et ne fait que répondre à la violence par la violence. Tout cela ne serait que de la légitime défense, suggère **187 : Code Meurtre**. Tuer par overdose de morphine, de la légitime défense ? A en perdre la boule.

■ **Damien GRANGER** ■

**Bac Films** présente Samuel L. Jackson & John Heard dans une production **Icon** ***187 : CODE MEURTRE*** (**187** - USA - 1997) avec Kelly Rowan - Clifton Gonzalez Gonzalez - Karina Arroyave - Jonah Rooney - Method Man **photographie de** Ericson Core **musique de** Chris Douridas **scénario de** Scott Yagemann **produit par** Bruce Davey & Stephen McEveety **réalisé par** Kevin Reynolds

**29 avril 1998** **1 h 55**



■ Samuel L. Jackson ■



■ Samuel L. Jackson & Karina Arroyave ■



■ Bruce Willis & Miko Hugues ■

## code mercury

Couché sur le papier, le script de **Code Mercury** avait tout de ces abominables projets de fusion dont les studios ont le secret : prenons deux formules à succès, adressées à deux publics différents, additionnons-les et nous obtiendrons le produit marketing génétiquement parfait qui fera venir deux fois plus de monde. Ici l'idée se résumait à «**Bodyguard** meets **Rain Man**», ou encore «John McLane vs Gilbert Grape». Et c'est bien contre toute attente qu'Harold Becker a réussi, d'un tel couplage, à extraire un film plutôt qu'un produit. Remercions-le, la tâche n'a pas dû être aisée.
Simon Lynch (Miko Hugues), un jeune autiste de 9 ans, passionné par les labyrinthes, se voit offrir un magazine d'énigmes mathématiques qu'il dévore aussitôt. Trouvant la solution d'un des jeux-concours, il compose un numéro de téléphone. En fait de cadeau-surprise, c'est un tueur professionnel qui débarque chez lui, assassine ses parents et déguise le meurtre en crime passionnel. L'enfant échappe au tueur. L'agent du FBI Art Jeffries (Bruce Willis) est envoyé sur les lieux. Cet ancien spécialiste de l'infiltration, mis au placard suite à un bain de sang dont on lui a fait porter le chapeau, découvre l'enfant qu'il prend sous sa protection. La suite des événements va faire comprendre à Jeffries que des personnes bien informées souhaitent la mort de ce petit handicapé. Violant les règles de son service, il s'enfuit avec l'enfant. Pour le FBI, ce n'est ni plus ni moins qu'un kidnapping !
Un tel script regorge d'éléments casse-gueule. Car bien évidemment, Art Jeffries, dépressif, replié sur lui-même, va vite trouver en Simon un compagnon d'infortune. Le petit autiste est prisonnier d'un labyrinthe mental dont il cherche l'issue. L'agent du FBI cherche, lui, à retrouver l'enfant qu'il n'a pas su protéger par le passé. Entre deux gunfights, sortez vos mouchoirs... Hé bien non ! Pas du tout. Harold Becker n'est peut-être pas le plus grand des cinéastes mais quelques œuvres comme **Tueur de Flics** ou **City Hall** ont largement assis sa réputation d'excellent directeur d'acteurs. Dans l'incommunicabilité de ses deux protagonistes, Becker voit immédiatement l'opportunité de construire un dialogue centré sur le geste et les échanges de regards. On appelle cela un discours sémiologique et le cinéma en est la plus parfaite incarnation culturelle. Voilà comment, par ses demi-teintes, **Code Mercury** installe doucement une véritable construction cinématographique, un récit parallèle à l'intrigue d'espionnage et autrement plus captivant. Du coup, et c'est le plus inattendu, les multiples séquences d'action qui jalonnent le film deviennent autant d'aires de repos où le spectateur reprend son souffle et rassemble ses esprits. Les gros consommateurs d'action que nous sommes ont été habitués à des constructions strictement inverses. C'est là que **Code Mercury** nous piège, en retournant les règles du genre sans nous imposer en retour un mélo larmoyant. Même John Barry (celui d'**Out of Africa** plus que des **James Bond**) arrive à se retenir.
Bruce Willis, habitué aux rôles masochistes, dose ses effets avec attention, mais c'est le jeune Miko Hugues qui lui arrache la vedette. Il faut dire que, question rôles à risques, le gamin a du métier. A deux ans, il charcutait sa mère au rasoir dans le **Simetierre** de Mary Lambert. Quelques années plus tard, il chaussait le Gant de la Mort dans **Freddy Sort de la Nuit**. Et ceux qui ont déjà croisé des autistes seront bluffés par la précision de ses mimiques, de sa voix, de ses déplacement dans **Code Mercury**. Qu'Hollywood profite de ce comédien en or avant que la particularité de ses rôles ne l'envoie pour de bon dans un institut spécialisé.

■ **Rafik DJOUMI** ■

UIP présente Bruce Willis - Alec Baldwin - Miko Hugues dans une production **Universal Pictures/Imagine Entertainment** *CODE MERCURY (MERCURY RISING* - USA - 1998) avec Chi McBride - Kim Dickens - Robert Stanton - Bodhi Pine Elfman **photographie de** Michael Seresin **musique de** John Barry **scénario de** Laurence Konner & Mark Rosenthal **produit par** Brian Grazer - Karen Kehela & Joseph M. Singer **réalisé par** Harold Becker

**29 avril 1998** **1 h 51**



■ *Samy Nacéri & Frédéric Diefenthal (au repos)* ■

## taxi

On peut se demander ce qui a poussé Luc Besson à caser le réalisateur d'**Erotissimo** et de **Elle Court, elle Court la Banlieue** sur un projet de comédie d'action tel que **Taxi**. Certains avanceront la fidélité, d'autres évoqueront l'esprit revanchard, Gérard Pirès ayant été en effet un des rares réalisateurs à ne pas avoir jeté le jeune Besson lorsque ce dernier traînait sur les plateaux. Alors qu'il prépare **Le Cinquième Elément**, Besson rencontre à nouveau Pirès et décide de lui écrire un script en 30 jours (Pour situer, rappelons que celui du **Grand Bleu** avait été longuement mûri !). Et quel script ! Jugez plutôt : Daniel, un ex-livreur de pizzas, devient taxi. Véritable tête brûlée, au volant d'un bolide trafiqué, il se fait pincer par Emilien, un flic recalé au permis. Emilien propose alors à Daniel de l'aider, par ses compétences de conducteur hors pair, à coincer un gang allemand de braqueurs de banques. Daniel pourra récupérer son permis de conduire, vital pour lui, et Daniel pourra ainsi se faire la belle Petra, son supérieur. Daniel va mettre à contribution ses anciens collègues livreurs de pizzas.
On nage en plein bonheur alors que les gags s'enchaînent. Emilien est jeté la tête la première dans une poubelle ! Sa respectable maman fume du haschisch ! Le taxi supersonique du malicieux Daniel donne bien du fil à retordre aux gendarmes du coin, qui n'ont que des trottinettes ! Pendant ce temps, le pauvre commissaire Gilbert, en croyant coincer les braqueurs, tombe en fait sur Monsieur le Préfet ! Et ces braqueurs, alors ! Avec leur accent allemand, qu'est-ce qu'ils sont rigolos ! On se sentirait presque revenu au bon vieux temps de Jean Girault si De Funès et Galabru ne manquaient à l'appel. Les jeunes comédiens qui les remplacent, par ailleurs compétents, n'ont pas d'autre choix que de suivre la direction d'un réalisateur pour qui «jeune et dans le vent» rime avec ***Classe Mannequin***. Bref, si vous arrivez à imaginer un épisode du **Gendarme** croisé avec un sitcom branché et louchant, mal, du côté du George Miller de **Mad Max**, vous saurez si **Taxi** est fait pour vous. Toujours est-il qu'à la projo, un groupe d'enfants de 5 à 9 ans a eu l'air de sacrément prendre son pied. Au moins autant qu'à la télé...

■ **Rafik DJJJRROOUUM !!** ■

ARP Sélection présente Samy Nacéri & Frédéric Diefenthal dans une production **ARP/TF1 Films Production/Le Studio Canal +** *TAXI* (France - 1998) avec Marion Cotillard - Emma Sjöberg - Manuela Gourary **photographie de** Jean-Pierre Sauvaire **musique de** IAM **cascades de** Michel Julienne **scénario de** Luc Besson **produit par** Luc Besson & Laurent Pétin **réalisé par** Gérard Pirès

**8 avril 1998** **1 h 25**

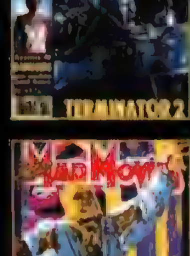
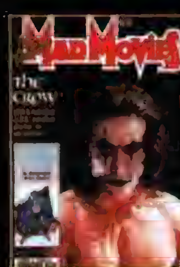


■ *Samy Nacéri & Frédéric Diefenthal (en action)* ■

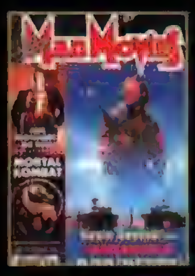
# COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

## MAD MOVIES

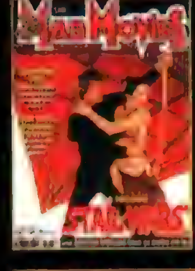


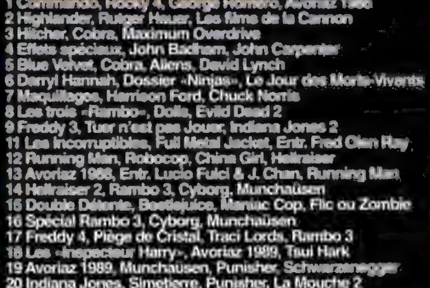
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros ( Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5e Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98



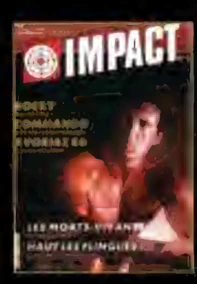


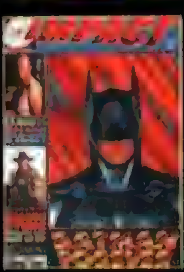


## IMPACT



1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal



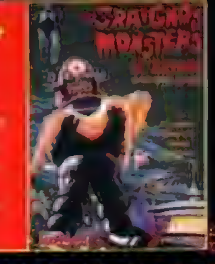



## ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

216 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yétis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris)

Également disponible, la réédition du premier tome ZE CRAIGNOS MONSTERS. 240 F (port compris)



## Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________

______________

______________

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78
79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91
92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103
104 105 106 107 108 109 110 111

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
67 68 69 70 71 72

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

# RAYON INÉDITS

par Cyrille GIRAUD & Stéphane THIELLEMENT

**Des acteurs ? Lance Henriksen - Roddy Piper - Jeff Speakman - Robert Englund - Chris Penn - Michael Madsen**

**Des réalisateurs ? Sheldon Lettich - Damian Lee - Poon Man Kit**

**Leurs films ? tous inédits au cinéma, en France**

**La vidéo dans IMPACT, ou quand le petit écran complète positivement le grand**



▲ *Jeff Speakman dans Mission Scorpio One* ▲

## mission scorpio one

Postulant au titre de Van Damme au zénith de sa gloire, le karatéka Jeff Speakman (**L'Arme Parfaite**) dégringole de plusieurs barreaux l'échelle des valeurs de la série B avec ce nanar qui récupère pêle-mêle des morceaux d'**Outland**, d'**Apollo 13** et de **Poursuite**. Il y interprète Jared Stone, agent de la CIA spécialisé dans les affaires délicates. Après un séjour mouvementé en Irak, il se retrouve en astronaute dans la navette Atlantis. Ses équipiers et lui mettent le cap vers une station spatiale gravement endommagée, Scorpio One. A Stone de découvrir le pourquoi et le comment des choses. Il ne tarde pas à mettre la main sur une disquette contenant les secrets de la fusion à froid, à savoir d'une source d'énergie inépuisable. Le genre d'invention qui crée des convoitises. Celle d'un politicien confortablement installé à la Maison Blanche éventuellement. Et aussi celle du propre patron de Stone, un type à trois mois de la retraite. Pour assurer ses vieux jours, il ne recule devant aucune fourberie. Pendant ce temps, dans l'espace, Stone affronte un saboteur et d'excomparses passés dans le camp des méchants par avidité...
Ce n'est pas quelques images réelles de la navette Atlantis au décollage, quelques travellings sur des maquettes et quelques considérations techniques d'une vacuité touchante qui donnent à **Mission Scorpion One** le moindre caractère spectaculaire. Plus action que science-fiction, c'est une série B qui se limite à promener ses personnages dans d'étroites coursives, à enfiler bagarres laborieuses et fusillades molles comme n'oserait plus le faire la plus fonctionnelle des séries B. Les accessoires sont à l'avenant, économiquement faibles. Notamment ces pendules dans le bureau du méchant. Visiblement, il s'agit de simples photocopies de cadrans posées sur des supports de métal. Pour rire à **Mission Scorpio One**, il faut ouvrir l'œil !

**Pathé Vidéo** présente *MISSION SCORPIO ONE (SCORPIO ONE* - USA - 1997) avec Jeff Speakman - Robert Carradine - George Murdock - Steve Kanaly - Brent Huff - Robin Curtis - Lance LeGault **réalisé par** Worth Keeter

## extrême vengeance

D'une jeune réalisatrice canadienne, auteur entre autres d'un documentaire sur des enfants handicapés mentaux, on n'attendait certainement pas un polar aussi sévèrement burné. Traumatisée par Quentin Tarantino et Abel Ferrara lorsqu'il tournait encore des films dignes de ce nom, Kari Skogland met très énergiquement en images une histoire très simple et très efficace. Eddie Goldman et Richard Lucas, deux petits malfrats, acceptent de «rendre service» au patron d'un club de strip-tease en encaissant quelques dollars dans une bicoque isolée aux abords de la ville. L'affaire tourne mal. Passés à tabac, humiliés, ils jurent de faire payer à leurs agresseurs le prix fort. Ils reviennent armés sur les lieux, flanqués de leur pote John Mamet, un junkie. La confrontation tourne au massacre. Même le chien des truands y passe ! Malheureusement pour eux, le trio embarque une importante quantité d'héroïne que son propriétaire, le mafioso Horace Burke, tient à récupérer. Pas discrets du tout, Eddie, Richard et John flambent dans les boîtes de nuit, lèvent des nénettes. Le gangster furax les repère et leur demande des comptes.
**Extrême Vengeance** se distingue par une réalisation sèche comme un coup de trique, d'une âpreté rare et proche du documentaire dans les déplacements de la caméra. D'où un style réaliste, brutal, genre reportage de guerre. Des décors urbains dégradés et pouilleux en rajoutent encore dans le caractère poisseux de ce petit film speedé, nihiliste, sans concession aucune. Kari Skogland en a dans son Calvin Klein !

**Sidonis Productions** & **IMATIM Diffusion** présentent *EXTRÊME VENGEANCE (MEN WITH GUNS* - Canada - 1996) avec Donal Logue - Gregory Sporleder - Callum Keith Rennie - Paul Sorvino **réalisé par** Kari Skogland



▲ *Jeff Speakman dans **Mission Scorpio One*** ▲



▲ *Gregory Sporleder dans **Extrême Vengeance*** ▲

▲ *Tony Leung & Andy Lau dans* ***Shanghai Grand*** ▲

# shanghai grand

Si les polars de Hong Kong sont pour l'ensemble du public synonymes de violences urbaines comme celles dépeintes dans **Crime Story**, **Full Alert**, **Final Option** ou encore les **Syndicat du Crime** et **The Crime**, **Shanghai Grand** risque de déboussoler pas mal de monde. En effet, l'œuvre de Poon Mat Kit constitue la réponse asiatique à certains des grands titres du film de gangsters, comme **Borsalino** (l'amitié entre deux jeunes caïds), **Il Etait une Fois en Amérique** (la fragilité des liens dans le «milieu»), ou encore **Le Parrain 2** (la partie relative à l'ascension du jeune Vito Corleone qui, par une action d'éclat contre le parrain local, gagne estime et confiance dans son quartier).
Dans les années 30, le rebelle taïwanais Hui Man Keung s'échappe d'un cargo et échoue à Shanghai. Recueilli par un petit malfrat, Lik, avec qui il se lie d'une amitié fraternelle, il participe au changement de pouvoir des triades de la ville. Les deux hommes deviendront rapidement les nouveaux Maîtres de Shanghai. Mais la rivalité sentimentale naissante, dont l'objet est la jolie Ching Ching, viendra détruire violemment leur amitié dans un bain de sang...

Dans **Shanghai Grand**, la love-story a autant, si ce n'est plus d'importance que tout ce qui a trait au genre lui-même. Solide artisan qui ne s'était jamais essayé à une vision aussi rétro du film de gangsters, Poon Man Kit réussit cependant à insuffler à **Shanghai Grand** une force similaire aux grands classiques. Tout ce qui peut fasciner dans ces années fastes d'un gangstérisme chevaleresque (costumes, chapeaux, règlements de comptes proches du tournoi, femme fatale...) se retrouve dans un Shanghai qui lorgne du côté du Chicago d'Al Capone et rarement vu au cinéma : en même temps qu'**Autant en Emporte le Vent** sort sur les écrans, les caïds et leurs tueurs guerroient pour le pouvoir, ou pour l'amour...
**Shanghai Grand** ne déviera jamais vers le polar hong kongais tel qu'on le connaît, conservant cette identité différente mais réaliste pour l'époque dans laquelle elle est située. Poon Man Kit garde le contrôle total du film, pourtant produit par Tsui Hark qui lui a laissé carte blanche. Sauf peut-être (sûrement même !) pour une séquence onirique et lourde de sens où Lik est étouffé dans les anneaux d'un monstrueux boa appartenant à la maîtresse sadique du parrain de la ville !

**HK Vidéo** présente ***SHANGHAI GRAND*** (***XIN SHANGAI TAN*** - Hong Kong - 1996) avec Andy Lau - Leslie Cheung - Ling Jing **réalisé par** Poon Man Kit




▲ *Tony Leung dans* ***Shanghai Grand*** ▲



▲ *Chris Penn dans* ***La Nuit du Solitaire*** ▲

## la nuit du solitaire

Dans les polars de ces dernières années, ceux incluant un serial-killer sont légion. Le succès de **Seven** a engendré moult copies, souvent très pâles, dont celle-ci, pour une fois pas trop mal foutue. L'agent spécial Enola a par le passé poursuivi un mystérieux tueur qui emportait toujours un morceau de ses victimes. L'enquête virant à l'obsession, Enola n'a non seulement jamais pu coffrer ce psychopathe, mais a aussi tout perdu : son job, sa femme, ses enfants. Déprimé, suicidaire, malade, il se ressaisit lorsque le tueur fait son retour sur le devant de la scène. Le FBI l'envoie sur une nouvelle piste : le serial-killer semblerait vouloir se confier au sein d'un cercle de patients d'une psychologue...

**La Nuit du Solitaire** n'est pas un chef-d'œuvre et Chris Penn pas plus Morgan Freeman (il se fait même voler la vedette par les apparitions de son acolyte Michael Madsen). Mais le film de Damian Lee tient néanmoins la route : ambiance très glauque lors des scènes de meurtre, mystère bien entretenu malgré une pirouette finale stupide, motivations du tueur assez marrantes, mise en scène qui assure le minimum syndical de suspense... On pourra même s'amuser à comparer **La Nuit du Solitaire** avec **Color of Night**, le gros navet où Bruce Willis, en psychiatre, devait faire face à un dangereux patient !

**TF1 Vidéo** présente *LA NUIT DU SOLITAIRE* (*PAPERTRAIL* - USA - 1997) avec Chris Penn - Michael Madsen - Chad McQueen - Jennifer Dale **réalisé par** Damian Lee



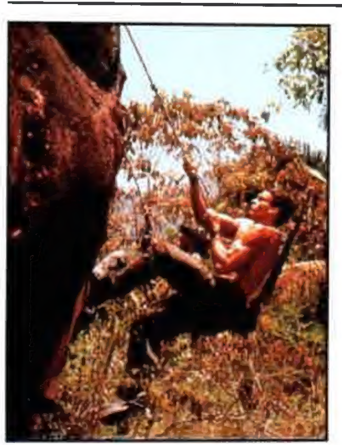
▲ *Roddy Piper dans* ***D'Homme à Homme*** ▲

## d'homme à homme

Un buddy-movie classique pour ne pas dire conventionnel. Point de départ : l'association de deux flics d'horizons différents. Le premier, l'Inspecteur Ford, est un bulldozer de Los Angeles, le genre à foncer dans le tas, à flinguer à tout va. La délicatesse n'est pas son fort. Le second, le Commissaire Yin, est originaire de Pékin. Il revendique des méthodes plus douces, plus sophistiquées que son homologue américain. Le dialogue plutôt que la force en somme. Bon gré mal gré, les deux hommes font équipe pour coincer un trafiquant de drogue, Tiger, dont ils sont les seuls à connaître le visage. Ils le découvrent dans un camp de la jungle birmane, pactisant avec un diplomate américain et des militaires locaux...

Rien de bien original dans cette acceptable série B bien menée. Entre deux emprunts, à **L'Année du Dragon** et au **Pont de la Rivière Kwaï** notamment, la formule «deux flics comme chien et chat» tourne encore rond, surtout que leurs interprètes forment un duo crédible, hautement énergétique. Avec pour morceaux de bravoure le crash d'un petit avion et l'attaque du repaire des trafiquants par une armée de deux éléments, **D'homme à Homme** assure. Dommage que le scénariste ne soit pas allé au-delà de quelques clichés ethnologiques pour dépeindre ses deux héros. Meilleur que de coutume, l'ex-catcheur Roddy Piper (**Invasion Los Angeles**) aurait certainement pu donner à son personnage de flic brutal une épaisseur supplémentaire d'étoffe psychologique.

**Pathé Vidéo** présente *D'HOMME À HOMME* (*LAST TO SURRENDER* - USA - 1997) avec Roddy Piper - Jan Soo Ong - Andy Yim - Master Pak Qing Fu - Scott Gregory **réalisé par** David Mitchell



▲ *Daniel Bernhardt dans* ***Perfect Target*** ▲

## perfect target

Jadis au service de Van Damme sur **Double Impact**, **Full Contact** et dernièrement **Legionnaire**, puis de Mark Dacascos sur **Only the Strong**, Sheldon Lettich œuvre désormais pour Daniel Bernhardt, comédien-athlète de **Bloodsport II** et **III**. Les comédiens changent, mais pas les intrigues. **Perfect Target** en débite une, parfaitement balisée de la première à la dernière image. De l'amitié virile à l'assaut du peuple contre le palais présidentiel, rien ne manque dans cette série. A part quelques millions de dollars supplémentaires pour multiplier par dix une foule très radine en figurants. Cette foule en colère, c'est la population de Costa Brava, république bananière d'Amérique du Sud que son président nouvellement élu tente d'arracher à la misère par des réformes radicales. Malheureusement, il est assassiné en pleine allocution. C'est David Benson, un ancien de la CIA, laissé sur le carreau par l'Iran Gate, qui porte le chapeau. Engagé pour assurer la sécurité du défunt, il tombe dans le piège tendu par d'anciens complices, le Major Oxnard et le Colonel Shakwell, désormais patrons d'une société de protection rapprochée. Réfugié dans la jungle toute proche, il prend fait et cause pour des rebelles menés par la belle et intrépide Teresa Ramirez sur laquelle veille jalousement son frère Miguel. Benson entraine les guérilleros, organise l'assaut du Q.G. des méchants, puis punit la vilaine veuve du président défunt, une Pinochette en jupons...

Que Sheldon Lettich ait essayé de brosser le portrait peu flatteur d'une Evita Perone partisane de la dictature constitue la seule bonne idée de ce film ployant sous les poncifs, fauché en regard de ses ambitions. Les séquences d'action, très convenues, manquent de tonus, les explosions d'ampleur et les empoignades de nervosité dans leur réalisation. Si **Perfect Target** ne bénéficiait pas de la beauté sauvage d'une nouvelle venue, Dara Tomanovich, et de la présence de Robert «Freddy» Englund en fourbe, ce serait même un navet total.

**Pathé Vidéo** présente *PERFECT TARGET* (USA/Mexique - 1996) avec Daniel Bernhardt - Dara Tomanovich - Jim Pirri - Brian Thompson - Robert Englund - Isabella Rosen **réalisé par** Sheldon Lettich

## profile for murder

San Francisco est le théâtre de meurtres sanglants, dont les victimes sont toutes de superbes filles habituées des soirées chaudes de la ville. Le principal suspect est un richissime playboy quinquagénaire, Adrien Cross, qui ne cache pas son goût pour une certaine chair fraîche d'un soir. Diaboliquement intelligent, ce dernier se joue des interrogatoires de la police, qui n'a plus comme autre recours que de faire appel à une psychologue criminelle, Hanna Carras. Un jeu dangereux du chat et de la souris s'installe, Hanna ressentant une certaine fascination pour l'individu qu'elle est supposée piéger.

Rien de bien neuf sous le soleil des «thrillers à la con». Celui-ci se veut une variante de **Basic Instinct** : on remplace Sharon Stone par Lance Henriksen, et on obtient la principale base de l'histoire. Le reste ne délogera malheureusement pas le film de son statut de série B du pauvre malgré quelques bons ingrédients : la toujours belle Joan Severance, l'ambiguïté de ses rapports avec Cross, et, bien sûr, la présence de Lance Henriksen. Le voir dans ce rôle prête à rire, surtout quand il se la joue dragueur dans les night-clubs, mais son professionnalisme balaie tout sur son passage : dans le pire des films, il reste digne.

**Gaumont Columbia TriStar Home Vidéo** et **New Video Agency** présentent *PROFILE FOR MURDER* (USA - 1996) avec Joan Severance - Lance Henriksen - Jeff Wincott **réalisé par** David Winning

# Pin-up

# MELISSA MOORE

## «J'ai toujours rêvé d'être actrice»

«*Melissa est l'actrice la plus douce que j'ai rencontrée. C'est une qualité très rare dans ce milieu. Elle est tout simplement gentille et sincère de nature. A Hollywood, on a un vieux dicton qui dit : «Un véritable ami est celui qui te poignardera de front». A part dans ses films d'horreur, Melissa serait incapable de faire une chose pareille. Elle est bien trop souriante et chaleureuse*» témoigne Brinke Stevens, une collègue. Charmante donc, Melissa Moore. Sauf quand elle s'en prend à des zineux coupables d'avoir publié une photo topless d'elle. «*Melissa Moore est une vraie guerrière, une battante. Malgré tout ce que j'ai pu lui faire endurer pendant le tournage de* **Sorority House Massacre 2**, *elle revenait et en demandait toujours plus. Sans jamais perdre son délicieux sens de l'humour*» se souvient Jim Wynorski, à coup sûr plus attiré par les formes de l'actrice que par son talent. «*Qu'elle soit en détresse dans* **The Invisible Maniac**, *qu'elle utilise ses connaissances en kickboxing pour regagner sa liberté dans* **Kickangels**, *ou qu'elle soit la partenaire d'un flic suceur de sang dans* **Vampire Cop**, *Melissa reste très belle, très douée. Elle a beaucoup de personnalité*» prétend Donald Farmer, réalisateur du dernier film cité. C'est vrai que Melissa a un truc pour s'attirer toutes les faveurs. Elle crie très très bien (d'où son titre parfaitement justifié de Scream Queen). «*C'est en 1988 que Melissa Moore est entrée pour la première fois dans mon bureau*» ajoute Farmer. «*Elle venait pour le rôle principal de mon film* **Scream Dream**. *Elle voulait devenir actrice et se défendait plutôt bien, alors je lui ai donné le rôle. Qui aurait pu croire que ce film à tout petit budget lancerait la carrière de celle qui est devenue l'actrice la plus populaire et la plus prolifique du genre ?*». Dans **Scream Dream**, Melissa incarne une chanteuse de rock possédée par l'esprit d'une défunte qui se transforme parfois en monstre. Sans commentaire. Ce rôle, on lui propose alors qu'elle est encore mannequin à ses heures perdues. Mais Melissa, originaire de l'Illinois, est prête à tout abandonner pour le cinéma. Prête à repartir à zéro, en bas de l'échelle, en commençant par un film dont le budget avoisine les 10.000 dollars. «**Scream Dream** *a été tourné dans des conditions précaires en très peu de temps*» plaide-t-elle pour sa défense. «*En le revoyant aujourd'hui, je me trouve horrible. Mais c'était un début et ça m'a plu. Et j'ai pu rencontrer Donald Farmer, qui est devenu un très bon ami. J'ai toujours voulu être actrice. Je ne me rappelle pas grand-chose de mes premières années si ce n'est qu'on m'a posée devant la télé et que je n'en ai plus bougé*». Comme Martin Tupper, le personnage principal de la série ***Dream on***.

Elle enchaîne avec **Vampire Cop**, **Caged Fury** (un film de prison avec Erik Estrada, ancien motard de ***CHIPS*** reconverti dans les seconds rôles ringards), **Fatal Skies** et **Y-a-t-il un Exorciste pour Sauver le Monde ?** où elle interprète Bimbo aux côtés de cette vieille canaille de Leslie Nielsen. Peu après, elle apparaît dans **The Invisible Maniac** d'Adam Rifkin, futur réalisateur d'**A toute Allure**. C'est son premier rôle important dans un «vrai» film. «*Juste après, alors que j'étais dans l'avion qui me ramenait du Kentucky, je suis tombée sur un article concernant Roger Corman. Je l'ai lu d'une traite et je me suis dit qu'avec tous ces films à petit budget sur mon CV, il ne me restait plus qu'à aller le voir, lui, le Roi de la série B*». Quelques semaines plus tard, elle reçoit une convocation l'invitant à se rendre aux studios *Concorde* pour un essai. Julie Corman, la femme du King, et Jim Wynorski la reçoivent. «*Après mon audition, ils m'ont demandé d'attendre. Trente minutes plus tard, j'apprenais que j'avais décroché le premier rôle de* **Sorority House Massacre 2**. *On l'a tourné en sept jours dans une très bonne ambiance. Jim Wynorski est quelqu'un d'exceptionnel. Et en matière de réalisation, il a un style unique, très particulier*». C'est ainsi que le déclic se produit, que les talents cachés de Melissa Moore éclatent au grand jour. Elle sort vraiment du lot, avec une mention spéciale pour son air apeuré très convaincant. Quelques semaines plus tard, elle réédite l'exploit avec la même équipe pour les besoins de **Hard to Die**, un **Piège de Cristal** au féminin. Cette fois, elle gonfle les muscles et serre les dents. «*Je venais juste de finir* **Vice Academy 2** *quand Jim Wynorski m'a appelé pour tourner la suite de* **Sorority House Massacre 2**. *Finalement, le film a pris une autre tournure. Mon rôle est différent, plus éprouvant, mais tout aussi amusant. Le jour suivant la fin du tournage, je me suis retrouvée sur le plateau de* **The Alien Within**, *une production Fred Olen Ray. Il était en train de remonter deux films en un et avait besoin de séquences additionnelles pour les liens*».

Au début des années 90, Melissa n'arrête plus de tourner. **Killing Zone**, **Samurai Cop**, **Soul Mates** et **Into the Sun**, où elle rejoint l'armée de l'air aux côtés de Michael Paré et Anthony Michael Hall. Elle n'aime pas se montrer nue, mais était satisfaite de ses photos dans l'édition du mois de juillet 91 de *Playboy*. «*Roger Corman me trouvait en pleine forme et m'a donc envoyée aux Philippines tourner* **Kickangels** *de Cirio Santiago. J'ai suivi des cours de karaté pour ce film*». Pour le même Santiago, l'année suivante, elle récidive avec **Kick and Fury**, un film similaire, mais un rôle plus calme puisqu'elle interprète cette fois un juge. Son intrusion dans la cour des grands, elle la fait avec **Jeux d'Adultes** d'Alan J. Pakula, avec Kevin Kline et Kevin Spacey. Elle épate tout le monde, si bien qu'un des exécutifs d'*Hollywood Pictures* envoie un courrier aux agents de l'actrice : «*C'est une femme exceptionnelle promise à une grande carrière*». Elle jouait le rôle d'une prostituée qui finit assassinée. «*Melissa a fait du chemin depuis* **Scream Dream**. *Et je pense que le meilleur reste à venir*» déclarait Donald Farmer il y a cinq ans. Depuis, Melissa s'est fait rare sur les écrans.



■ *Scream Dream* ■



■ *The Invisible Maniac* ■

■ **Damien GRANGER** ■

SANDRA BULLOCK JASON PATRIC

# SPEED 2

## CAP SUR LE DANGER

PREPAREZ-VOUS AU CHOC EN VIDÉO !

SANDRA BULLOCK JASON PATRIC

SPEED 2

CAP SUR LE DANGER

PAR LE RÉALISATEUR DE SPEED ET DE TWISTER

SEABOURN LEGEND

SORTIE NATIONALE LE 8 AVRIL 1998

20th Century Fox

20th Century Fox Home Entertainment